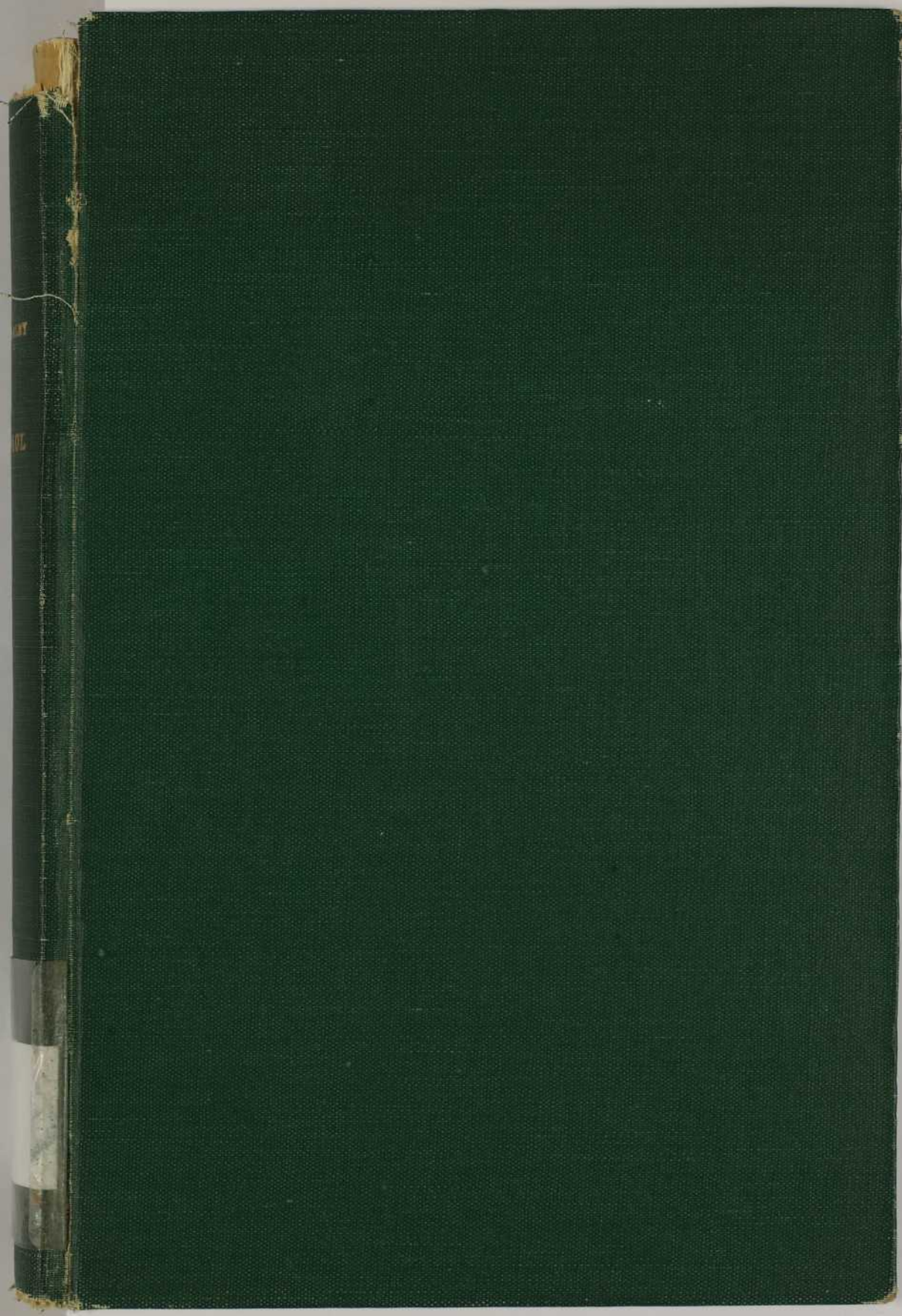
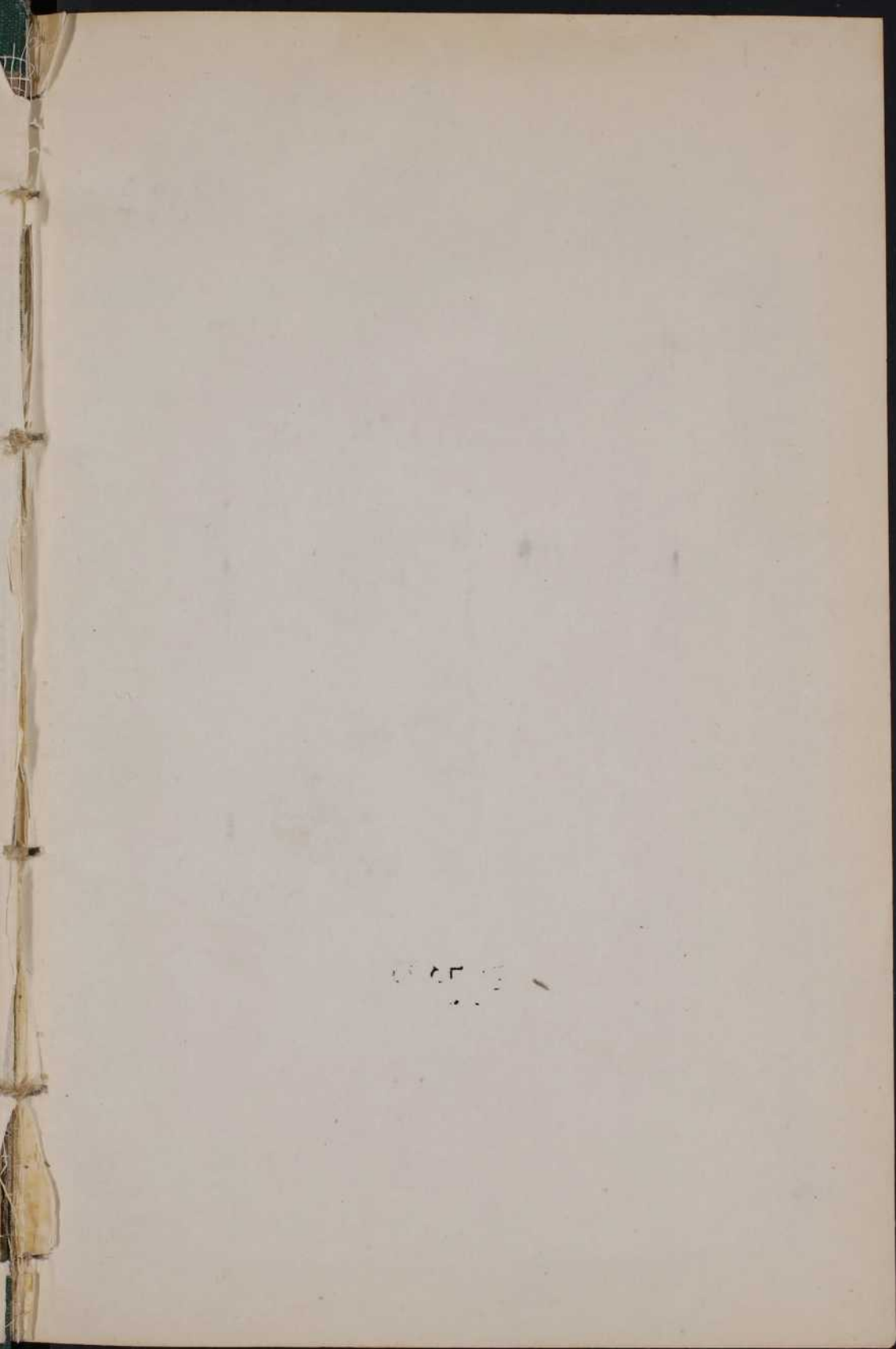
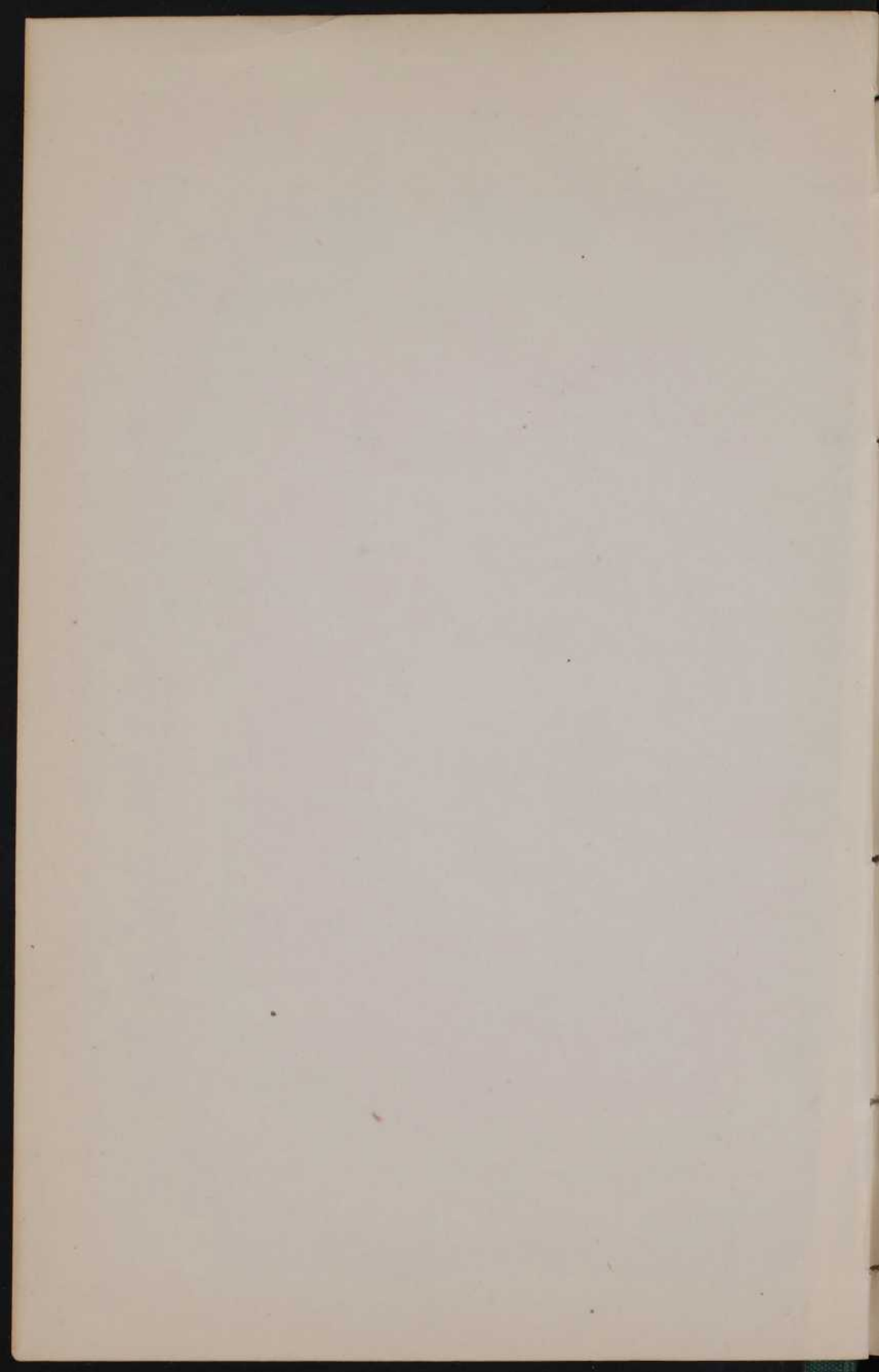
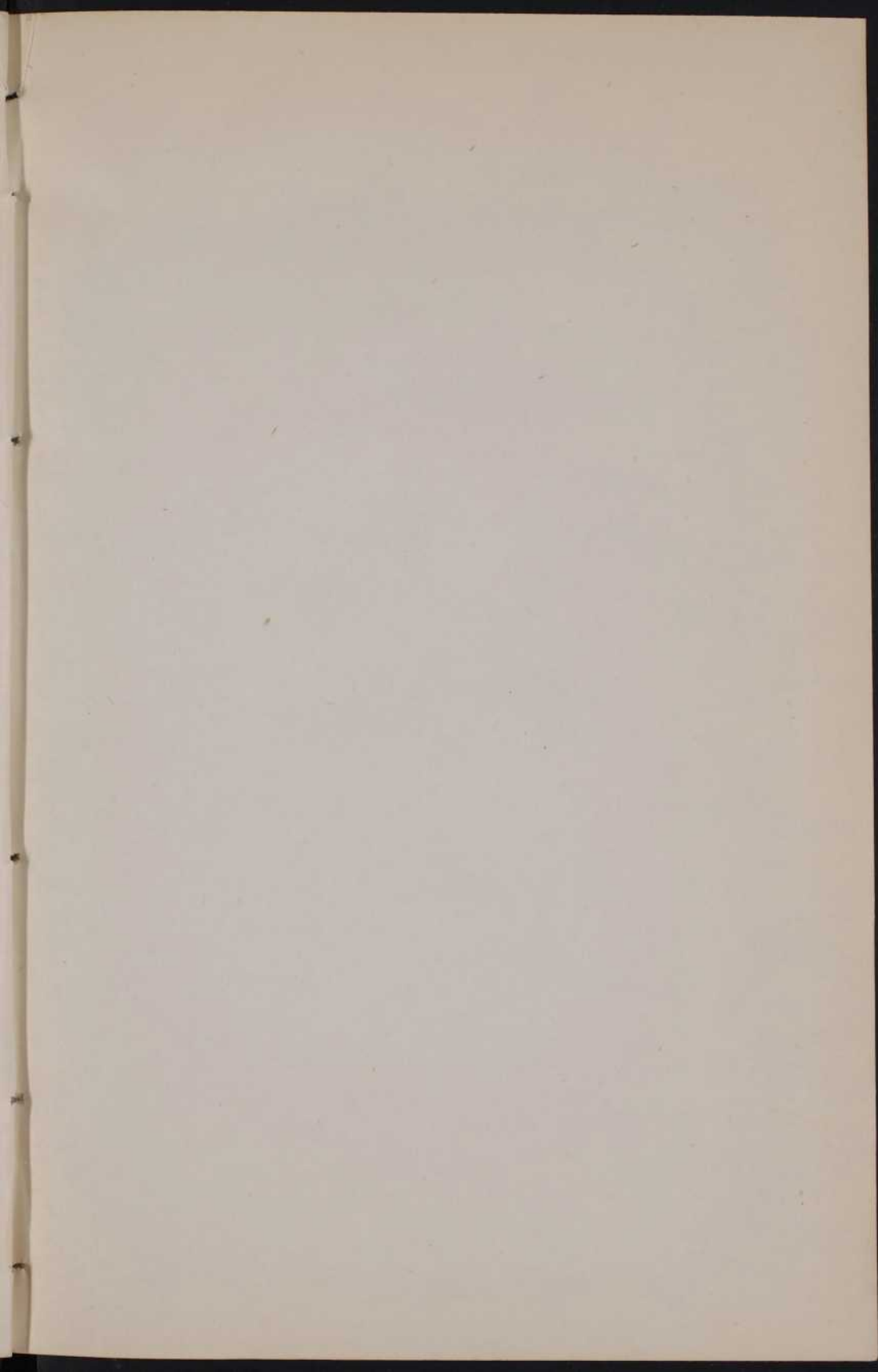


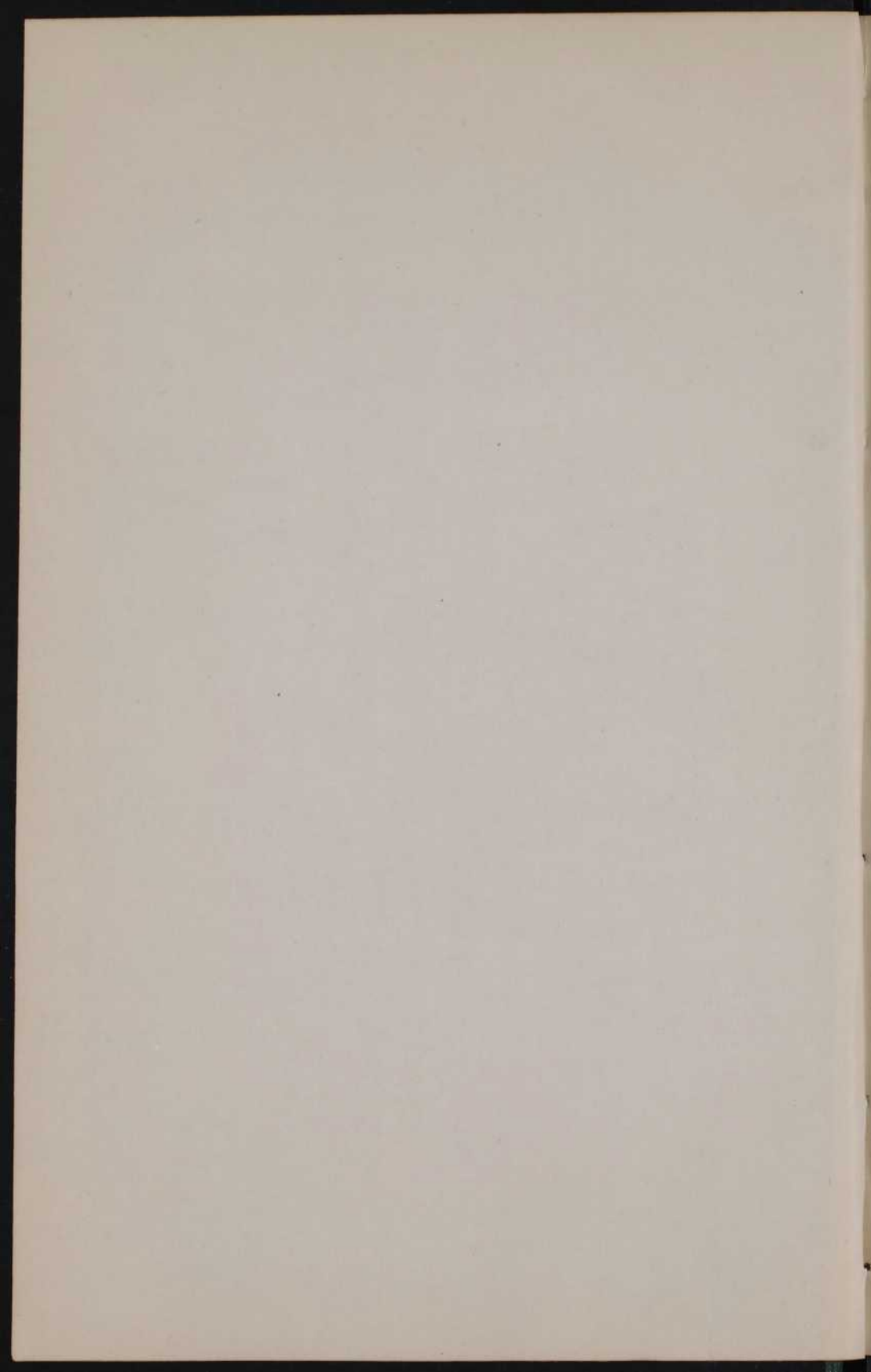


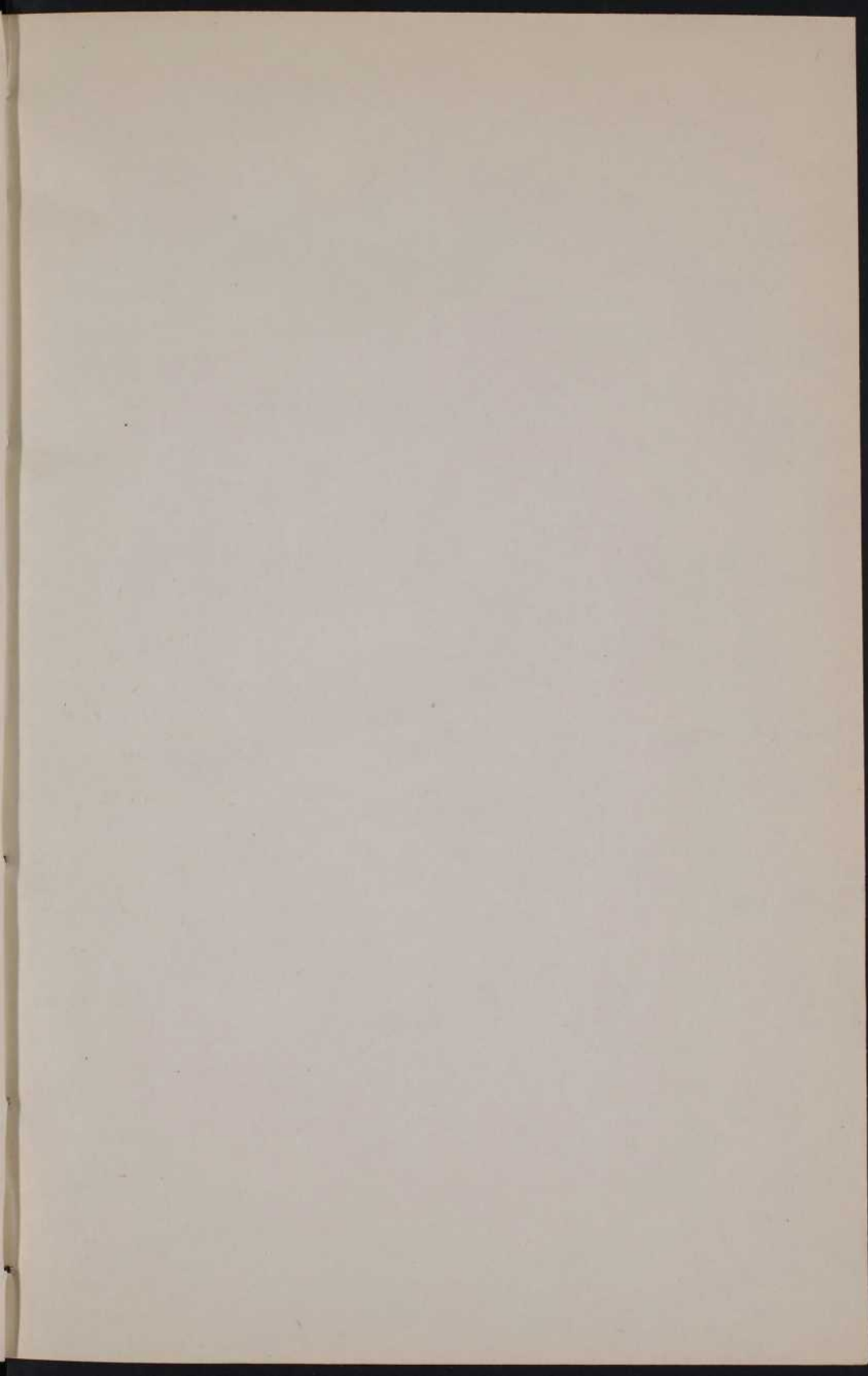


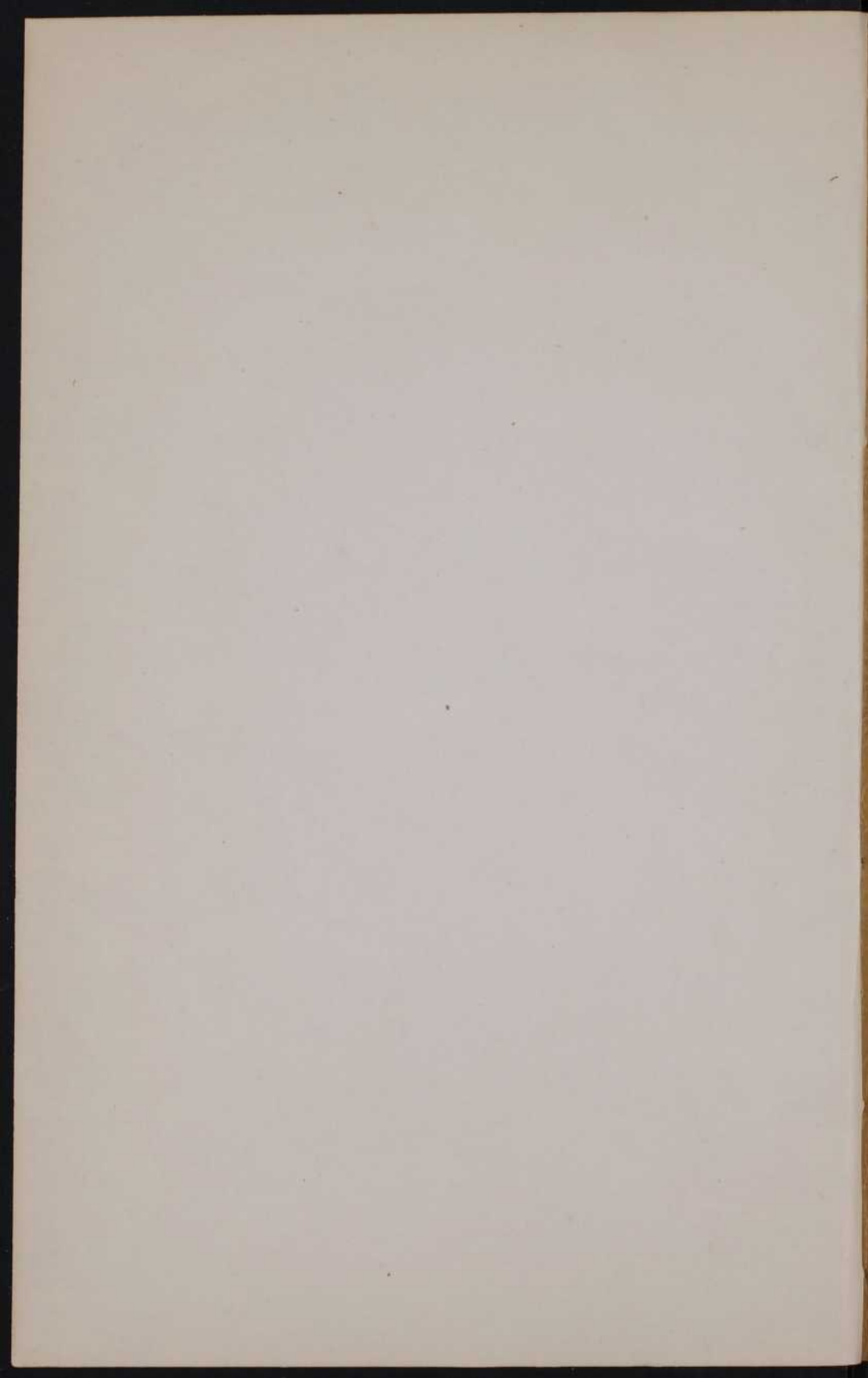












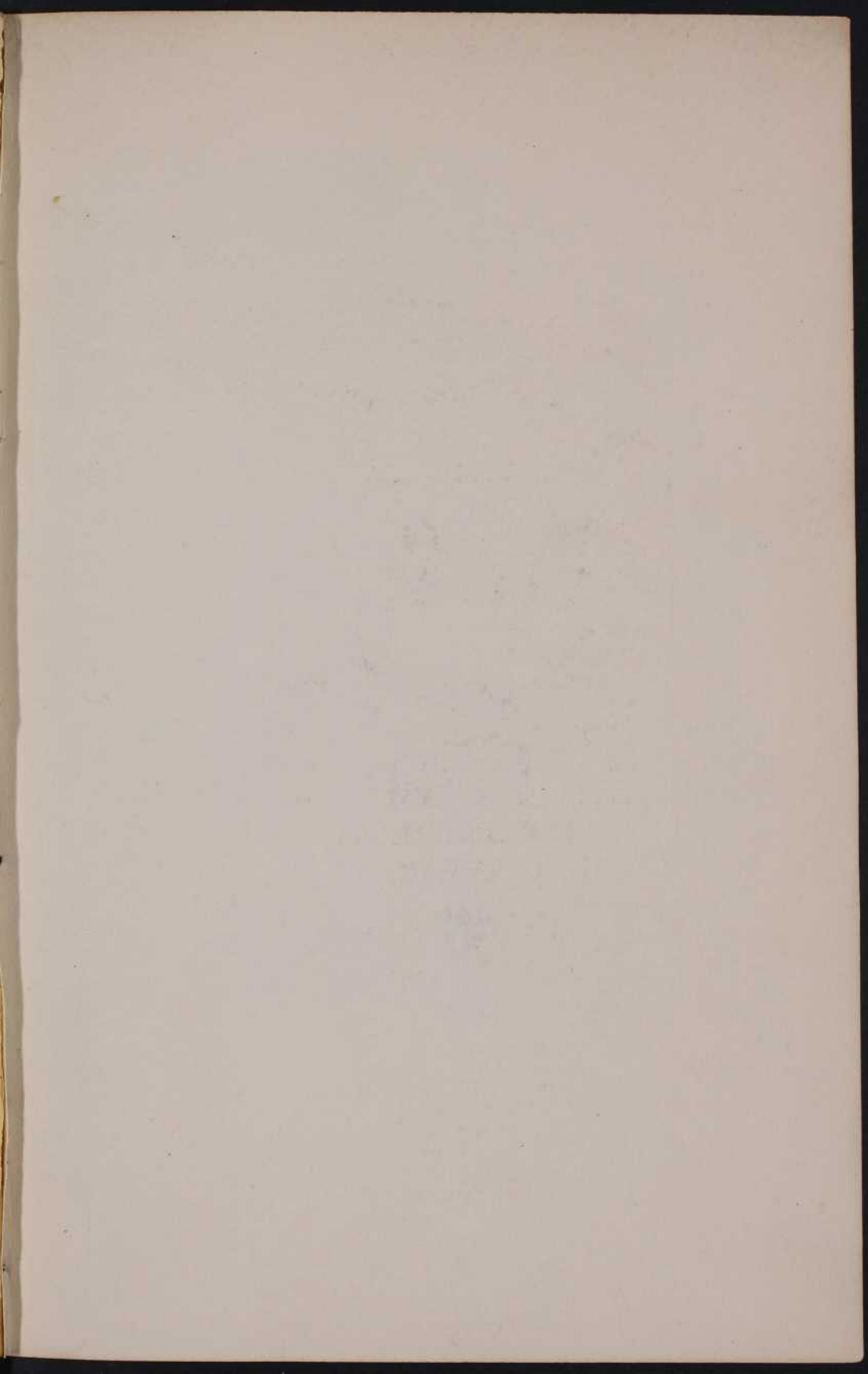
Pere Paul-Emile Farley C.S.V.

JEAN-PAUL

Roman









Père Paul-Emile FARLEY, c. s. v.

JEAN-PAUL

ROMAN

*Adolescens juxta viam suam; etiam
cum senuerit, non recedet ab ea.*

(Prov., XXII, 6)



Illustrations de Maurice Lebel

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE

LES CLERCS DE ST-VIATEUR

5199, Rue St-Dominique

MONTREAL, Canada

—
M C M X X I X

De licentia Superiorum Instituti:

"Jette-Saint-Pierre", die 1^a novembris 1928,

F.-M. ROBERGE, c. s. v.,

Superior generalis.

Nihil obstat:

Joliette, le 28 septembre 1928,

IRENEE GERVAIS, PTRE, CHAN.,

Censor librorum.

Imprimatur:

Joliette, le 29 septembre 1928,

† JOSEPH ARTHUR,

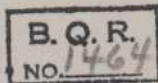
Ev. de Joliette.

PZ

23

F3Je

[5]



DÉDIÉ
AUX ÉLÈVES
DE NOS COLLÈGES



Chapitre I

LA SORTIE

Dans le parloir du Petit Séminaire de Saint-Irénée, un homme, jeune encore et d'assez forte carrure, attendait. Debout, il regardait machinalement une série de portraits représentant toute une famille de prêtres, sans doute les anciens supérieurs de la maison. Impatient, il tira sa montre et murmura : "C'est bien long, une distribution de prix!"

Edmond Forest, — c'était son nom, — après avoir fait quelques emplettes en ville, revenait au Collège rencontrer sa mère et son jeune frère Jean-Paul, élève de Belles-Lettres. Il dut patienter encore dix minutes. Enfin un bruit sourd, comme de chaises qu'on déplace, annonça la fin de la séance. Un flot de personnes déferla dans le corridor : des papas au front soucieux s'en venaient en causant avec des professeurs, évidemment au sujet de leurs fils ; des mamans, tout épanouies, avaient hâte d'embrasser leurs chers grands garçons ; de jeunes sœurs, en toilette claire, jetaient une note gaie dans la foule remuante. Les élèves ne tardèrent pas à rejoindre

leurs parents. Tous portaient l'uniforme traditionnel: redingote noire avec ceinture de laine verte bouclant sur la hanche gauche.

Une dame grande et digne, vêtue de deuil, passa et entra dans le parloir, madame Léon Forest, de Saint-Raphaël. En abordant son fils Edmond, elle dit: "Il nous faudra attendre quelques instants: Jean-Paul ne veut pas s'en venir avec son costume; il est allé au dortoir mettre son habit gris."

Veuve depuis sept ans, cette mère de famille consacrait tous ses efforts à bien élever ses cinq enfants, quatre garçons et une fillette. A la mort du père, Edmond avait pris la direction de la ferme, et même après son mariage avec Angéline Ferland, il continuait de travailler au profit commun. Malgré le peu de ressources, on avait voulu faire instruire Jean-Paul, à cause des talents vraiment exceptionnels qu'il avait manifestés à l'école du village. Madame Forest se montrait particulièrement fière de ce fils dont elle admirait l'extérieur élégant autant que l'intelligence. Peut-être même, sans bien s'en apercevoir, lui accordait-elle un peu plus qu'à ses autres enfants! Quoi qu'il en soit, Jean-Paul, au collège, ne manquait de rien, pas même du superflu, cette chose si nécessaire aux écoliers.

Autour du parloir, beaucoup de monde circulait. Le vestibule retentissait de voix fraîches et sonores. La joie des vacances chantait dans toutes

les bouches. Quelques élèves partis tout de suite, impatients d'entrer en possession de la liberté, revenaient saluer leurs amis et prendre congé de leurs maîtres. Chacun riait et badinait.

Au milieu de tout ce tapage, le Père Beauchamp, un des directeurs spirituels de la maison, disait au revoir à ses chers pénitents et serrait fort les mains confiantes qui se tendaient vers lui comme pour s'accrocher à sa prière. Grand et mince, portant une soutane ordinaire avec un chapelet passé dans la ceinture, il était chauve, mais avait le tour de ramener vers le sommet du crâne quelques reliquats de cheveux oubliés par les ans sur les tempes. C'était, au dire des élèves, sa seule vanité. Visage osseux et blême, physionomie à la fois austère et bienveillante. Deux grands yeux noirs brillaient dans l'enfoncement de leur orbite profonde, de chaque côté d'un nez par trop volumineux. Le Père causait, plus gai que d'habitude, malgré la tristesse intérieure qu'il ressentait au départ de ses enfants.

Jean-Paul parut alors au grand escalier central qui descend sur le corridor; il passa rapidement à travers la foule et entra dans le parloir. Sa mère l'embrassa de nouveau. Edmond lui tendit la main avec réserve. Etrange chose: il était un peu intimidé maintenant, en présence de son jeune frère que naguère encore il asseyait sur ses fortes épaules. Il est vrai que Jean-Paul, déjà humaniste, faisait de la poésie, et que sa corres-

pondance arrivait à la maison avec toutes sortes de jolies formules que la maman avait quelque peine à lire tout haut, devant la famille réunie. N'importe! la joie de se revoir fit sourire leurs âmes. Pleins de bonne humeur, tous trois partirent pour la gare du Pacifique, à dix minutes du Séminaire. On prenait le train de cinq heures. En passant, Jean-Paul ne pouvait s'empêcher de donner la main au Père Beauchamp, son confesseur. Les adieux furent courts mais pourtant sympathiques.

*

*

*

A la gare, le train attendait. Jean-Paul monta le premier, choisit une banquette à son goût, et s'installa près d'une fenêtre. Soudain une voix connue lui crie du dehors: "Ti-Jean!" Son confrère de classe et ami, Gaston Gervais, venait lui dire un dernier bonjour.

—Comment? s'exclame Jean-Paul, en l'apercevant, je te croyais parti!

—Pas si sot que tu penses! La ville de Montréal m'attendra jusqu'à demain. Tu sais, soit dit entre nous, nous avons un petit "bal à l'huile" chez Jobin, ce soir. Si tu pouvais rester?

—Impossible, mon cher, maman et mon frère sont venus me chercher.

Mais le train s'ébranlait. La locomotive hâlante lançait ses sifflements de vapeur et la cloche

sonnait. Alors, le long des fenêtres, une longue dentelle de mains blanches s'agita, des têtes se penchèrent envoyant un dernier salut: "Au revoir! Bonnes vacances! Viens me voir..."

*

*

*

Dans les couloirs du Séminaire, il ne restait plus que quelques attardés. Le vide se faisait, le vide lourd et triste des vacances. Au souper, solitude à peu près complète. Seuls quelques professeurs demeuraient encore, témoins du morne ennui qui envahissait la maison.

Vers sept heures, le Père Beauchamp et son compagnon ordinaire de sortie, le Père Fontaine, professeur de mathématiques, voulurent se consoler en faisant une promenade dans la cour. Ils traversèrent la salle de récréation en désordre: les petites cases, le long du mur, laissaient battre leurs portes et montraient ici, un parapluie oublié, là, une casquette déchirée, des ceintures de costume abandonnées, des livres en lambeaux, etc. Au centre, des amas de chaises; du papier partout. Ils sortirent par la porte qui ouvre sur la terrasse plantée d'ormes géants, et descendirent l'escalier à droite, en face de la Tabagie, gentil pavillon vert, de forme octogonale, avec toit en mansarde surmonté d'une double lanterne. De la porte grande ouverte émanaient un relent de tabac avec l'arome de quelques cigarettes fumées

en contrebande. Lentement ils cheminèrent dans une allée qui longe "l'étang" ou bassin de forme ovale entouré d'une promenade surélevée.

Le soleil déclinait à leur gauche, derrière l'immense jeu de balle-au-mur qui projetait sur le champ de baseball une large traînée d'ombre. La haute ceinture d'arbres, qui encadre les terrains de jeux, était immobile et brillante. Pas une feuille ne bougeait. On aurait dit que tout s'était subitement figé dans un silence de dortoir. Les deux prêtres s'arrêtèrent à mi-chemin, impressionnés par le paysage d'ordinaire si joyeux et maintenant si grave. Le Père Beauchamp s'approcha d'un tronc d'arbre et tenta de déchiffrer quelques lettres toutes fraîches que des élèves avaient tracées sur l'écorce.

— Ils nous ont laissé leur carte, dit-il, en essayant de lire.

— Pas leur cœur, répliqua son compagnon.

— Qui vous l'assure ?

— N'en doutez pas, ils sont partis, bien contents de se débarrasser de nous.

— Quel pessimisme ! Ils sont contents de retrouver leurs parents. Très bien cela. Autrement nous aurions déformé leur cœur au lieu de le former. Mais nous l'aurons agrandi assez, j'espère, pour qu'une place nous reste sans tasser personne.

Tout en se communiquant leurs regrets, leurs déceptions de l'année et aussi leurs espé-

rances, ils gagnèrent le fond de la cour où se dresse, sous un gracieux kiosque, une statue du Sacré-Cœur, à l'orée d'un joli bocage, connu sous le nom de Petit-Bois. Ils s'assirent aux pieds du Maître, regardant la rivière qui contourne le terrain et va se précipiter au bas d'un barrage, près d'une scierie. Une longue haie de peupliers de la Caroline, telle une digue légère et haute, la borde et l'ombrage; les feuilles mobiles, d'un vert argentin, réfléchissent dans le miroir des eaux leurs perpétuels frémissements. Le soir envahissait peu à peu tous les recoins du paysage. Mais cette fois, les ombres triomphantes ne furent pas troublées par les lampes électriques qui d'ordinaire trouaient l'obscurité de leurs pointes de feu. Nulle fenêtre du Collège ne s'éclaira. Cependant on aurait pu voir, vers les neuf heures, deux noires silhouettes glisser vers la maison et rentrer dans le silence désert d'une première nuit de vacances.



Chapitre II

LA MAISON FOREST

Quand on quitte la gare de Saint-Raphaël pour se rendre à la maison de madame veuve Léon Forest, située dans le rang du Cordon qui longe le lac Laurentien, on passe d'abord par le côteau à Beauvilliers. Là, derrière soi, on a l'église, et plus loin, la Côte d'Ecole; à droite, la Côte Jaune portant un panache d'érables. Puis, le chemin descend entre un cap de granit à gauche, et un vaste ravin de l'autre côté. Subitement apparaît le lac enchâssé dans un écrin vert de collines.

Par cette route, s'en allait à grand train la voiture qui emportait Jean-Paul au foyer familial. Elle passa sans ralentir sur la voie ferrée qui coupe le chemin du roi et aboutit au Grand Moulin, et bientôt tourna à droite, entrant dans une cour. On était à la maison Forest, modeste habitation en briques ornée d'une véranda sur le devant et sur le flanc nord. Deux vieux saules la masquaient, faisant un dôme de verdure à une balançoire à roulettes chargée, à ce moment, d'une petite fille blonde et de deux gentils gamins en blouses blanches fraîchement empesées. Dès que l'attelage

parut: "Jean-Paul, bonjour, Jean-Paul!" crièrent les enfants. D'un bond, tous furent rendus pour recevoir leur grand frère qu'ils embrassèrent chacun deux fois. Exclamations, cris joyeux, questions sur questions. Tout le monde parlait à la fois. On ne se comprenait guère, mais chacun exprimait son bonheur. Angéline, la jeune épouse d'Edmond, sortit vite, vint, avec un peu de gêne, saluer son beau-frère, et fit les honneurs de la maison. Ils entrèrent.

"Ah! c'est chez nous! qu'on va être bien chez nous!" dit Jean-Paul. Mais aussitôt qu'il eut pénétré à l'intérieur: "Comme c'est petit, ici!" Habitué aux salles spacieuses du Collège, il s'étonnait, à chaque retour, de l'exiguïté du logis. Cependant, pour le recevoir, Angéline avait écarté les rideaux de dentelle tricotés à la main et doublés d'une ample tenture en damas. Le grand piano carré montrait son long clavier d'ivoire. Au-dessus, les portraits de monsieur et madame Forest. Des chaises, très anciennes et couvertes en crin, meublaient la pièce, d'une parfaite propreté. Jean-Paul avait besoin de tout revoir. Il passa au fond, dans la salle à manger: "Tiens! vous avez une table neuve. Elle est jolie, mais pas tout à fait du même style que les chaises."

—Le style, reprit Edmond, ça, c'est quand on écrit, mon vieux.

Jean-Paul, sans riposter autrement que par un bon rire, prit l'escalier, impatient de déposer sa valise et de reconnaître sa chambre.

—Maman, cria-t-il d'en haut, j'aimerais mieux, cette année, coucher seul.

—Pauvre enfant, répondit sa mère, il faut d'abord nous loger tous dans les chambres que nous avons. Lorsque tu seras un gros curé, tu feras agrandir la maison, et nous te donnerons la plus belle chambre quand tu viendras te promener.

Pendant ces explorations de Jean-Paul, Edmond se "déchangeait", et se préparait à aller "faire le train", avant l'heure du souper, toujours assez tardive chez les cultivateurs. Avec les deux jeunes, il partit pour le parc.

Madame Forest, un peu lasse de sa journée, interpella son collégien: "Mon Jean, sors des chaises, nous allons nous asseoir dehors en attendant." Ils s'assirent tous deux avec Rosette qui ne quittait pas Jean-Paul d'un cheveu. Vraiment le paysage était splendide. Le soleil touchait déjà la crête des montagnes, embrasant les bois et faisant étinceler les eaux du lac ainsi qu'une plaque d'argent. Tout autour, les chalets perçaient les masses feuillues des arbres qui ombragent la grève. On voyait çà et là des baigneurs prenant leurs ébats dans l'eau peu profonde, même à plusieurs centaines de pieds au large. Quelques chaloupes revenaient de la pêche.

La bonne maman avait maintes questions à poser à son fils; elle demandait des explications sur ce qu'elle avait vu au Séminaire. Elle voulait se renseigner sur le compte de tel élève de

la paroisse qui finissait son cours et sur tel autre qui commençait. Jean-Paul répondait assez distraitement, car Rosette dansait sur ses genoux. Peu intéressée à la conversation de sa mère, elle l'interrompait à tout moment.

—Rosette, Rosette, laisse donc Jean-Paul tranquille, réclama madame Forest. Tiens! ôte-toi de sur lui.

Rosette obéit, mais ne se tint pas pour battue. En se levant, elle tira Jean-Paul par la main:

—Viens voir nos belles fleurs. Il y en a que j'ai plantées moi-même. Viens, je vais te donner un beau bouquet pour mettre à ta boutonnière.

En effet, de chaque côté des marches du perron, émergeaient deux tertres en forme d'étoile, ourlés d'un chapelet de gros cailloux blanchis à la chaux. Géraniums, œillets, cœurs-saignants, pensées, et même quelques capucines, étalaient leurs couleurs et leurs parfums. Rosette, de ses petits doigts de fée, détacha quelques pensées aux feuilles de velours mauve, les arrangea comme il convient, et les fixa sur le revers d'habit de Jean-Paul: "Regarde le beau papillon qui s'est posé sur toi," cria-t-elle en frappant des mains. Jean-Paul la saisit par les épaules et l'embrassa: "C'est toi la plus belle rose du parterre, ma Rosette!"

Pendant cette scène, madame Forest contemplait son cher gars avec une fierté que seules connaissent les mères. Elle le voyait svelte et pim-

pant dans son veston gris pâle, fermé par une ceinture libre et retenue par des ganses. Elle admirait son teint rose, piqué de quelques taches de rousseur, son visage épanoui, avec de grands yeux bleus, un nez droit et délicat, des lèvres minces, un peu dédaigneuses peut-être. Ses cheveux blonds et ondulés étaient sans doute trop longs, mais il les tenait soigneusement rejetés en arrière. Pour l'heure, Jean-Paul n'avait pas l'air trouble et un peu souffrant que sa mère avait remarqué depuis plusieurs mois. Sa tête veloutée resplendissait comme un beau fruit mûr. La maman se sentait heureuse.

A vrai dire, l'année n'avait pas été des meilleures. Les bulletins avaient baissé; au cours du second semestre surtout, quelques mauvaises notes accusaient un fléchissement d'application. Mais Jean-Paul avait tout expliqué... Pourtant le succès obtenu ne répondait pas à ce qu'on pouvait attendre. Plus d'une fois le Père Préfet avait dit à la mère: "Madame, quand votre Jean-Paul voudra être le premier de sa classe, il n'aura qu'à s'y mettre." Et puis encore, — se faisait-elle des craintes chimériques? — son enfant paraissait lui montrer moins de confiance. On aurait dit qu'elle ne lui suffisait plus, que ses paroles maternelles comptaient moins...

Toutes ces appréhensions alternaient dans son cerveau avec des élans de joie, des sentiments d'admiration pour ce fils si tendrement aimé.

“Vaines alarmes, se dit-elle enfin ! Maintenant qu’il est revenu à la maison, je saurai bien lui donner les conseils qu’il faut.” Et voilà que subitement rassurée, la bonne maman commençait à rêver des vacances d’un bonheur inaccoutumé, où Jean-Paul s’attacherait davantage à la maison, à toute la famille, où les petites réjouissances intimes se mêleraient encore mieux que de coutume au travail nécessaire. La seule ombre du rêve était le retour trop rapide du mois de septembre, quand il faudrait se séparer de nouveau...

— Souper ! souper ! tout le monde. Souper !

Jacques, revenu du parc, annonçait le souper servi.

Jean-Paul, dont les cheveux s’étaient défaits sous les embrassements de Rosette, sortit son miroir et son peigne pour remettre en ordre son “pompadour”. Il répara son mouchoir de soie qui bouffait mal dans la poche haute de son veston, et suivit sa mère avec Rosette pendue à son bras.

— Tu sais, Jean-Paul, lui dit Edmond, qui avait pris place à table, c’est en ton honneur que nous mangeons, ce soir, dans la grand’cuisine. Nous avons fait une amélioration, — ça s’appelle une amélioration : — les femmes ont mis une table avec un poêle dans le hangar, et c’est là d’ordinaire que nous prenons maintenant nos repas.

— Tais-toi donc, grand “haïssable”, repartit sa mère en souriant.

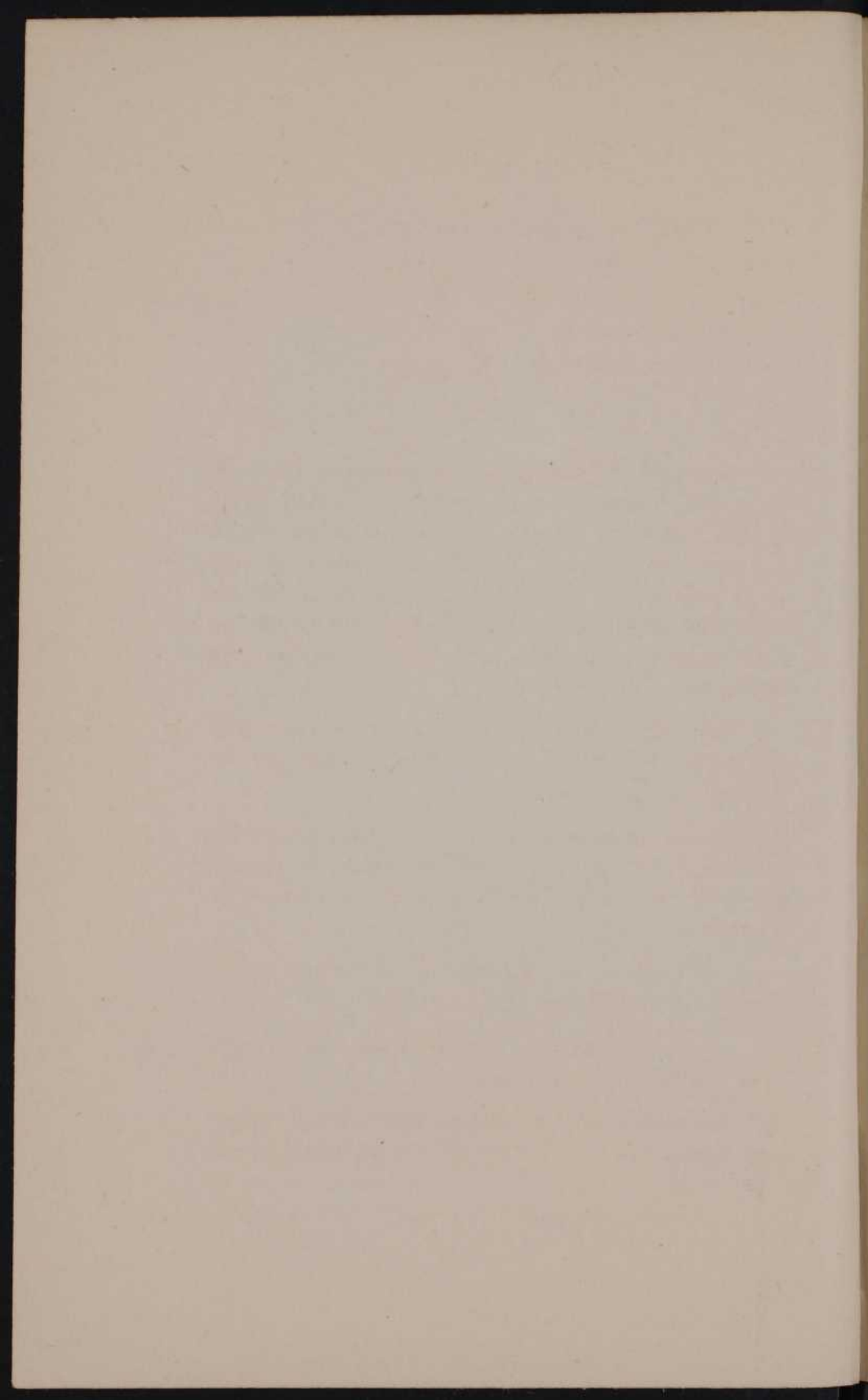
—Quoi! je ne blâme personne. Au contraire. Si on était de mon avis, nous bâtirions une allonge pour ménager notre hangar.

—Bon! donnez-lui de la soupe, à lui; pendant qu'il mangera, il ne dira pas de sottises.

—C'est comme ça, quand on veut rendre service aux gens!

La gaieté fut le mets le plus abondant du repas. Chacun dit son bon mot. On se taquina avec amabilité. Jean-Paul se retrouva du même âge que Jacques, Rosaire et Rosette.

Après souper, veillée en famille sous les grands saules.



Chapitre III

SUR LE LAC

Après l'enthousiasme des premiers jours de vacances, Jean-Paul commença à se sentir isolé. Habitué au bruit, à la foule, aux jeux organisés du Collège, il se trouvait un peu seul, même au sein de la famille. Lui qui s'était fait une félicité de ces temps de repos, déjà il était déçu et comme un peu désenchanté. Son ami Gaston surtout lui manquait. Que faire?

Sa mère n'avait pas voulu lui imposer tout de suite le travail aux champs, malgré les doléances d'Edmond.

—Tu dois comprendre, lui expliqua-t-elle, que celui qui a passé l'année la plume aux doigts, n'a pas beaucoup d'entraînement à manier la fourche.

—Nous le ménagerons. Qu'il vienne seulement nous donner un coup de main.

—Ca lui répugne, vois-tu! Laisse faire; pendant les foins, il vous aidera.

En effet Jean-Paul prisait fort peu la besogne des habitants. Et ç'aurait été toute une bataille

que de l'envoyer traire les vaches. Il aimait mieux ses livres, non pas de classe, mais de lecture. Tout de même il s'ennuyait.

Un jeudi après-midi, quand le soleil reluisait sur la surface moirée du lac toujours calme, Jean-Paul eut l'idée d'un tour de chaloupe. Il appela Jacques :

—Petit frère, veux-tu venir avec moi? Nous irons faire une partie de pêche. Demain vendredi. Toute la famille mangera du poisson frais en notre honneur.

Jacques acquiesça et même se chargea de piocher des vers, d'appareiller les agrès, d'apporter les rames et de démarrer le canot. Jean-Paul descendit à la grève, en chemise blanche, les manches relevées à la façon de ses amis de ville. Il s'assit à l'arrière, muni d'un aviron: "Pousse vers la Pointe-aux-Pins", commanda-t-il à son rameur. Lentement, à travers la lumière éclatante qui flottait sur le miroir de l'eau, leur petite embarcation glissa.

Tout près d'eux, passa une autre chaloupe portant une jeune demoiselle et une dame plus âgée. Ils saluèrent. Un peu plus loin, Jean-Paul fit signe d'arrêter: "Voilà une bonne place, je pense. Tentons fortune ici. Donne les lignes. Nous allons inviter mesdemoiselles les truites à venir manger quelques vers à nos hameçons. Attention, mes belles! Tant pis pour vous si

vous êtes gourmandes!" Ils se mirent en frais de pêcher.

—On nous appelle, interrompit Jacques.

—Qui?

—Là-bas, tiens, regarde, les dames qui viennent de passer.

En effet elles faisaient signe. D'un tour de rames, nos deux amis se lancèrent de ce côté. En un instant, ils avaient rejoint l'autre embarcation.

—Vous nous avez appelés, mesdames. Pouvons-nous vous rendre service? dit Jean-Paul, d'un ton plein d'obligeance.

—Monsieur, répondit la jeune demoiselle, je crois qu'un gros poisson a mordu. Nous avons peur, car il tire tellement qu'il pourrait nous chavirer.

—Un maskinongé! s'exclama Jean-Paul, sautant dans le canot voisin et saisissant la ficelle que la jeune fille avait attachée à la planche d'un siège. Oh! ajouta-t-il, c'est difficile à prendre! Mais laissez-moi faire, je connais ça, et je vais vous le sortir.

Et la demoiselle tout émue, tout énervée, expliqua comment tout à l'heure, elle avait senti un coup violent au bout de sa ligne. Elle la croyait d'abord accrochée à quelque morceau de bois ou à quelque racine; mais un autre coup l'avertit qu'un être vivant s'agitait et faisait effort pour se

dégager. Tout en écoutant ce discours, Jean-Paul manœuvrait avec un air entendu.

—Ah! vous savez, ce n'est pas une petite capture que celle-là! ça demande de la dextérité. Je sais le secret: pour tirer de l'eau un maskinongé, il faut d'abord le noyer.

Jacques, qui avait suivi, s'empara des rames et docilement se mit sous les ordres du chef qui allait déployer une habileté remarquable dans une lutte qui n'est jamais sans émotions. Le savant pêcheur commença par retirer lentement la ficelle qui s'enroulait autour d'un moulinet. Mais voilà qu'une nouvelle secousse réclama violemment la ligne! Il lâcha. Puis il reprit la même tactique. Le poisson se laissa approcher jusqu'à quelques verges du canot. On put le voir très bien: une belle bête, je vous assure, longue de trois pieds au moins. Son vigoureux corsage d'argent, tacheté de lames d'or, chatoyait à travers le cristal de l'eau limpide, pendant que ses larges nageoires s'agitaient doucement, pareilles à des éventails de satin. Émerveillée, la demoiselle ne put retenir un cri d'admiration. Aussitôt le maskinongé replongea, passant au-dessous du canot. Peu s'en fallut que le galant n'échappât un mot peu courtois. Jacques, habitué à la rame, tourna sans retard, et donna à son frère une position favorable. Cette fois, le pauvre animal remonta à la surface de l'eau, le ventre en l'air, s'abandonnant sans plus de résistance. On l'approcha et, d'un coup rapide,

on le fit sauter dans l'embarcation. Il s'étendit mollement, ne paraissant avoir d'autre souci que de rejeter de sa gueule l'amorce à cuiller qui le tenait dans les branchies.



Les deux dames, toutes tremblantes, regardaient avec ravissement. Mais soudain le maskinongé se mit à se débattre et à bondir. Et les dames de jeter des cris épouvantés. Jean-Paul eut un moment d'hésitation. Il saisit l'aviron et tenta de frapper le poisson à la tête. Impossible de l'atteindre. Alors, au moyen d'une rame, on le rejeta dans le lac, sans lâcher la ligne évidemment.

—Ah! monsieur, laissez-le, nous avons trop peur, supplèrent les dames.

—Ce n'est pas mon habitude d'abandonner ma proie quand je la tiens, répliqua Jean-Paul. Avançons vers la grève en le remorquant, nous pourrons le glisser sur le sable.

Aussitôt ils se dirigèrent vers le rivage, du côté où précisément apparaissait la villa de la jeune fille. La conversation ne fut pas très vivante, le long du trajet. Cependant Jean-Paul apprit que sa jolie compagne s'appelait Cécile Plourde, qu'elle habitait Montréal et passait ses vacances à Saint-Raphaël, avec sa tante que voilà et sa mère qui les recevrait à la maison.

En abordant, la demoiselle sauta vite et s'enfuit, tout en protestant qu'elle n'avait pas peur. Jacques amarra les chaloupes et Jean-Paul consumma sa victoire. Le maskinongé se laissa tirer sur le bord du lac. On lui passa une branche dans la gorge, et triomphalement on le porta à la maison. Cécile, redevenue brave, annonça de loin à sa mère le succès de sa pêche.

Sans doute, il fallut faire une part de gloire au gentil monsieur qui avait prêté son concours. Madame Plourde le félicita et le remercia. "Vous avez bien mérité, dit-elle, de prendre un verre de cidre avec nous." Tous s'installèrent sous la véranda, entourée d'une toile métallique, et l'on servit de la crème à la glace avec des liqueurs douces.

Chacun reprit à son tour le récit de la capture avec tous les détails qui s'imposaient. Jean-Paul, tout en reconnaissant son peu de mérite, ne manqua pas de mettre en relief l'habileté qu'il avait déployée; ensuite il donna maints renseignements sur les moyens de réussir à la pêche, sur les bonnes places, les "talles" de poissons, comme il disait: "Tenez! du côté de la Pointe-aux-Pins, là, il y en a de la truite. A l'embouchure de la rivière Saint-Charles, n'allez jamais là, vous ne prendrez que de la barbotte!"

Enfin l'heure du souper avertit les hôtes de se retirer. Jean-Paul et Jacques, qui n'avait guère parlé au cours de cette visite, se levèrent pour partir. Nouveaux compliments et remerciements.

—Maman, dit la jeune fille, nous serions bien contentes si ces bons messieurs voulaient revenir à la pêche avec nous, quand ça leur plaira.

—Sûrement! approuva madame Plourde.

—Je ne refuse pas, répondit Jean-Paul.

Ils partirent après les salutations les plus amicales.

Tous deux arrivèrent chez eux le souper commencé. On les avait même attendus avant de se mettre à table. Madame Forest ne cacha point son mécontentement. Mais Jean-Paul fournit de longues explications, raconta son aventure,

n'omettant rien sur la prise du fameux maskinongé. La dame enverrait d'ailleurs, le lendemain, un échantillon à la famille Forest, et l'on verrait l'importance de cette pêche. Toutefois, il fut plutôt bref sur le lunch au chalet.

Après le repas, Jean-Paul alla s'asseoir sous les grands saules, dans la balançoire, et Rosette lui apporta le courrier: une brochure dans une enveloppe portant le sceau du Séminaire de Saint-Irénée, et une lettre de Montréal.

—Gaston! s'écria-t-il, reconnaissant la grosse écriture évasée de son ami. Une lettre de Gaston!

D'un geste nerveux, il l'ouvrit et lut.

*Montréal, 1er juillet 19***

Mon cher Ti-Jean-P.,

Tu t'attendais sans doute à ce que je te couche sur le papier un compte rendu de notre veillée chez Jobin. Ah! que je regrette ton absence! Je t'avais dit à la gare: un petit bal à l'huile, ajoute: pas piqué des vers. Notre savant professeur de Rhéto, — car nous sommes désormais en Rhéto, — trouverait peut-être en encre rouge mes images incohérentes; toi, tu ne seras pas si sévère, même avec ton premier prix de composition. N'importe! je n'ai qu'une chose à te dire: nous avons eu un plaisir fou.

D'abord un banquet très convenable qui valait le meilleur chiard du Collège. Et puis, entre nous, c'était servi par mademoiselle Antoinette en robe rose. Hum! je m'en lèche encore les babines. Et la veillée donc!

Jusqu'à onze heures, ce fut, comme qui dirait, une soirée distinguée: chant, musique, déclamations. Tiens! Chose, là, que je ne te nommerai pas par charité, nous vociféra "La Conscience" de Victor Hugo. As-tu entendu cela de chez vous? Toute la famille échevelée, le forgeron Ubald Caïn et l'autre "Jabel, le père de ceux qui vont". J'en passe et je t'épargne.

Après onze heures, promenade dans la ville. Si tu entends dire que le cordonnier Létourneau a perdu son enseigne, conseille-lui de m'en parler. Il était au moins deux heures du matin quand nous songâmes à nous coucher. Il fallut s'installer tant bien que mal, sur le sofa, à terre, sur des robes de carriole, etc.

Mais voilà qu'à peine m'étais-je endormi, je sentis sur mon front une sueur froide. Qu'est-ce? m'écriai-je, en m'éveillant. Un beau gobelet d'eau en plein visage, sous prétexte que je ronflais...

Enfin à sept heures, départ pour Montréal et rentrée à la maison paternelle. T'avouerais-tu que la mère n'était pas contente tout de suite de mon retard? Elle ne me l'a pas envoyé dire. Tu sais, les mamans d'aujourd'hui, elles voudraient toujours nous garder dans leur tablier, ainsi qu'au temps où nous portions des langes. Dieu sait si je respecte la mienne! Mais, bon sens! faut-il bien qu'un jour ou l'autre, on commence à marcher tout seul.

Cela dit, je te serre les cinq phalanges, et je te salue comme

Ton meilleur ami,

GASTON.

Jean-Paul resta songeur, les yeux perdus dans le lointain. Après quelques instants, il tira à lui l'Annuaire du Séminaire qu'il venait de recevoir, le feuilleta sans attention, vérifia la mention de ses prix, puis laissant tomber la brochure, il se mit à relire la lettre de son "meilleur ami".

Chapitre IV

PREMIERE BLESSURE

Assise sur la véranda d'en avant, Madame Forest paraissait soucieuse et distraite. A tout instant, elle interrompait son tricotage et regardait du côté du lac. Elle était bien décidée d'intervenir, non pas seulement par des allusions, mais par une défense formelle. Cela ne pouvait durer davantage. Et pourtant, elle ne voulait pas causer de chagrins inutiles. Pour se rassurer, elle relut la lettre-préface du révérend Père Supérieur dans l'Annuaire du Séminaire. Le Père Supérieur recommandait à ses enfants la prudence dans leurs relations, la garde du cœur, etc. "Comme c'est difficile de bien élever des garçons! soupira-t-elle. L'embarras n'est pas tant de faire son devoir que de le bien connaître. A certains jours, il semble que ces grands enfants nous échappent, qu'ils découvrent des mystères loin de notre portée. Et nous voilà tout intimidés devant eux, quand il faudrait leur donner des ordres. Mais enfin, cette fois, il n'y a pas de doute!"

La pauvre mère remuait ces idées dans sa tête grisonnante, quand Jean-Paul parut au détour

du chemin qui conduit à la villa "Mon Bonheur", où résidait madame Plourde. Vêtu d'un pantalon blanc et d'une chemise légère, il s'en venait, son chandail sur le bras gauche, et balançant de l'autre main un large chapeau de toile crème. Le long des hauts peupliers qui flambaient au grand soleil, il marchait d'un pas léger, les cheveux au vent.

Sa bonne maman fut émue de le voir si beau et si gai. Elle l'aimait bien, ce cher gars! "Il le faut", fit-elle en elle-même. Et promptement elle ajusta quelques idées en son cerveau. Jean-Paul entraît sur le terrain. "Quel bel après-midi!" cria-t-il en franchissant la barrière. Et tout droit il alla vers sa mère. Etendant son chandail en manière de coussin sur la marche supérieure du perron, il s'assit et coiffa ses genoux relevés de son grand chapeau. Avec enthousiasme, il se mit à conter une incomparable partie de pêche où d'ailleurs il n'avait rien pris. C'était la faute à la demoiselle qui parlait tout le temps.

—Vous savez, maman: les poissons sont muets, mais ils ne sont pas sourds.

Madame Forest n'écoutait pas. Jean-Paul n'alla pas moins au bout de son récit, en y mettant un vrai luxe de détails. Enfin sa mère, qui en elle-même commençait à s'impatienter, put prendre la parole:

—Mon cher Jean, j'ai bien peur que ces courses-là ne te soient pas en tous points pro-

fitables. Que tu ailles à la pêche, je n'y ai pas d'objection! Mais ton assiduité auprès de cette demoiselle de la ville me déplaît beaucoup.

Jean-Paul releva la tête visiblement intrigué.

—Je ne vois pas pourquoi? interrogea-t-il.

—Parce que ce n'est pas ta place. As-tu l'idée de te marier maintenant? Quand on va au collège, il est périlleux de se faire des "blondes".

—Nous ne faisons pas de mal.

—C'est bien le moins!

—Et alors?

—Alors, tu te troubles le cœur, tu te prépares des chagrins pour le moment où il faudra reprendre tes études.

—Ca ne me fait rien, ces amitiés-là.

—C'est vite dit. Mais quand on a le cœur pris, on ne l'arrache pas aussi facilement que tu penses. En cela, je t'invite tout simplement à suivre les conseils de ton Supérieur.

—Le Père Supérieur n'a pas donné de conseils à ce sujet.

—Tu crois? As-tu lu la lettre qu'il écrit aux élèves au commencement de l'Annuaire?

—Non.

—Voilà qui est poli! On t'écrit une lettre, et tu ne prends pas même la peine de la lire. Eh

bien! je l'ai lue pour toi. Ecoute: "Mes chers enfants, gardez votre cœur, gardez-le contre les relations qui, si elles ne sont pas mauvaises, peuvent être dangereuses, à votre âge. Quand il s'agit de certaines vertus que nous portons, comme dit l'Apôtre, dans un vase fragile, il n'y a pas d'hommes forts, il n'y a que des hommes prudents."

Renfrogné et nerveux, Jean-Paul écoutait en torturant la calotte de son chapeau.

—As-tu compris? continua sa mère.

—Je ne comprends rien. Qu'est-ce que ça peut bien faire que je m'amuse avec cette demoiselle très distinguée?

—Ca fait toujours cela que, depuis ton arrivée, nous t'avons à peine vu dans la maison.

—Voulez-vous que je m'enferme dans la cuisine ou dans ma chambre?

—Pas du tout. Mais de ce temps-ci, ne crois-tu pas qu'il y aurait autre chose à faire que des parties de pêche avec les demoiselles? Les foins sont commencés, tout le monde travaille, même tes petits frères; et toi, tu t'amuses.

—Je n'aime pas ça, la terre.

—Nous ne t'obligeons pas à te faire cultivateur; nous te demandons simplement de nous aider un peu à gagner tes années de collège.

—C'est bon! je vais aller au champ du matin au soir, au grand soleil, et après, je serai malade. C'est ça que vous voulez, vous allez l'avoir!

—Jean-Paul, tu déraisonnes.

Jean-Paul s'était levé, rouge de colère; d'un geste nerveux et brusque, il avait ramassé son chandail qu'il secouait à le déchirer.

—Des vacances comme vous m'en proposez, j'aime mieux n'en pas avoir!

—Tu es gentil, vraiment! Nous qui avons tant hâte que tu reviennes! . . . Quoi qu'il en soit, demain, tu iras au champ, deux heures le matin, et deux heures l'après-midi.

Jean-Paul entra en claquant la porte.

*

*

*

On était au plus fort des foins. Le lendemain de cette scène, Edmond dit, au cours du déjeuner: "Aujourd'hui, je fauche la grande pièce le long de la sucrerie. Il va nous falloir de bons hommes sur les râteaux." Madame Forest annonça que Jean-Paul serait de la partie; mais Jean-Paul, le nez dans son assiette, s'abstint de donner son assentiment.

A huit heures et demie, après la rosée, tous les hommes partaient pour le champ. Le soleil déjà haut brillait dans un ciel clair, à peine strié de

quelques nuages ténus. Incomparable journée d'été où la brise légère promène les parfums des trèfles fleuris. Bientôt tout le monde fut à l'œuvre.

Là-bas, on voit passer et repasser deux lourds chevaux bruns qui traînent la grand'faucheuse. Derrière, un épais et large ruban se couche sous la dent qui coupe. Le bruit strident et saccadé de la machine est interrompu, aux détours, par les cris d'Edmond qui commande à ses bêtes: "Plaisante, arrête donc! Dia! Prince, avance!"

Sur la pièce voisine, un homme "engagé" conduit les enfants qui mettent en veillottes le foin coupé d'hier. Parfois l'un d'eux s'élance en une course désordonnée, avec des coups de fourche à terre: il poursuit un mulot qui sort d'un tas de foin. Jean-Paul, lui, monte le grand râteau: c'est facile et peu forçant: à cet ouvrage, on commence et on finit quand on veut.

L'avant-midi, tout alla bien, et au dîner, madame Forest crut que son garçon revenait à de meilleurs sentiments: il parla peu mais sourit. Après le repas, Edmond avertit qu'à cause de la chaleur, on commencerait plus tard que d'habitude; mais que l'on profiterait de la fraîcheur du soir pour mettre en grange plusieurs charges de foin. Les hommes partirent vers trois heures, et Jean-Paul les suivit, bien qu'on l'invitât à retarder encore.

Sur la fin de l'après-midi, madame Forest dit à sa bru :

— Si vous voulez m'aider, nous allons préparer une bonne collation à nos hommes qui ne souperont pas avant la brunante.

Et les deux femmes s'en allèrent à la laiterie où elles commencèrent à faire de grandes tartines de crème qu'elles saupoudraient de sucre d'érable. Dans un panier tapissé d'une large serviette de toile du pays sentant le net, elles étendaient les tartines qui se couchaient comme de menus coussins de velours blanc, émaillés de paillettes d'or. Ensuite, tirant du lait frais conservé dans un bidon qui pendait au fond du puits, à fleur d'eau, elles en emplirent une cruche de grès. Heureuse et contente, Angéline se chargea de porter l'agréable surprise.

Edmond, voyant venir sa femme avec un panier, devina tout de suite le charmant tour qu'elle venait leur jouer. Arrêtant ses chevaux à l'ombre, il alla au-devant d'elle, s'empara du panier, et, agitant en l'air son chapeau de paille, il appela tout le monde sous un gros érable, le long de la clôture. Les invités ne tardèrent pas, excepté Jean-Paul qui paraissait n'avoir pas entendu.

— Jacques, va lui dire, ordonna Edmond.

Jacques, léger comme un oiseau, prit son vol, atteignit bientôt son frère et transmit la joyeuse nouvelle.

—Je n'ai pas faim. Tu diras que je n'y vais pas.

Déconfit et penaud, le commissionnaire s'en revint à petits pas. Il tenta charitablement d'excuser Jean-Paul, mais ça ne trompa personne. Ce refus amortit un peu la gaieté des convives.

Lors du retour à la maison, les femmes attendaient des compliments sur leur aimable initiative. Les enfants ne manquèrent pas de remercier. Edmond, au risque de faire de la peine à sa mère, crut devoir signaler discrètement l'abstention de Jean-Paul.

*

*

*

Les vacances se continuèrent grises et mornes, dans une atmosphère un peu tendue où chacun se sentait mal à l'aise. Jean-Paul gardait une mine boudeuse. A certains jours, il avait des accès de mauvaise humeur; il bousculait ses petits frères et même sa chère Rosette. Son unique délassement paraissait être la lecture. Madame Forest, un peu inquiète de le voir toujours un livre à la main, voulut savoir ce qu'il lisait. Un jour, en son absence, elle pénétra dans sa chambre, prit sur la table un volume qu'elle ouvrit à la place marquée d'un signet. C'étaient des vers. Elle lut cette strophe de Lamartine encadrée d'un trait de crayon :

*O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!*

Une autre fois, elle trouva un nouveau livre et lut un titre qu'elle ne comprit pas: "Tristesse d'Olympio".

Jean-Paul s'affligeait à plaisir, se forgeait des rêves sombres à se faire pleurer, et se complaisait dans l'étrange volupté d'être triste.

A la fin, la bonne maman en eut le cœur navré. Que faire? Allait-elle céder, tout lui permettre? Mais ces poésies, qu'il lisait avec une passion mal dissimulée, indiquaient bien que son cœur fermentait, et que, par conséquent, la prudence était plus que jamais de saison. "Si je parvenais à le "raisonner", se dit-elle! Elle tenta un entretien où elle voulut mettre toute sa tendresse affectueuse. Jean-Paul se retrancha dans un mutisme désespérant.

Madame Forest résolut d'aller voir monsieur le Curé. Un après-midi, elle se fit conduire au village en voiture, et frappa au presbytère. Monsieur le Curé lui-même vint ouvrir. Prêtre de haute taille et solidement bâti, il portait d'ordinaire une barrette à larges cornes, ornée d'un gland souple qui lui tombait sur l'oreille gauche. Le teint plutôt foncé, il avait un visage où se révélait tout de suite une bonhomie attirante.

Malgré sa tenue un peu sévère, il ne gênait personne, et les paroissiens se sentaient chez eux quand ils pénétraient au presbytère.

La visiteuse entra dans le petit bureau à droite, s'assit, reprit haleine et déclara le but de sa démarche. En peu de mots, elle récapitula les événements depuis le début des vacances, mais elle insista sur sa profonde désolation et son embarras extrême.

—Oui, oui, je comprends, madame, repartit monsieur le Curé, c'est difficile à élever, des garçons!

—Et pourtant, nous n'avons pas eu de misère avec notre Edmond. Il a eu dix-sept ans, lui aussi, et jamais il ne nous a causé de pareils ennuis.

—Ah! mais c'est différent, ces jeunes messieurs qu'on fait instruire! Voyez-vous, quand on garde un jeune homme à la maison, qu'il vit toujours avec ses parents, il n'a d'autres ambitions que les leurs; alors il a confiance en eux. Un enfant qui va au collège s'instruit, ce qui ne va pas sans quelque danger d'orgueil; et pour savoir quelques mots de latin, quelques bribes de littérature, il en vient vite à croire que ses parents, surtout quand ces derniers n'ont pas fait d'études, ne peuvent plus lui fournir de sages directions. Et puis, il faut en convenir, la culture littéraire développe comme de juste les facultés sensibles: voilà

qui peut rendre plus aiguë la crise de l'adolescence, et pousser les jeunes à des excentricités qui ont besoin d'être contrôlées.

—On sait bien, si j'étais plus instruite, je saurais mieux résoudre ces problèmes. Tout le monde ne peut pas être des gens de profession.

—Ne vous en plaignez pas trop! Les hommes de profession chez nous sont peut-être, pour un trop grand nombre, hélas! les pères qui s'occupent le moins de leurs enfants. A certains jours, oui, un médecin ou un avocat sauront intervenir pour donner un ordre, régler une difficulté; mais rares sont ceux qui suivent véritablement leurs fils pour les comprendre et les aider. Ils s'en rapportent au collège pour tout faire, jusqu'au jour où le collège, désespéré, réclame l'intervention du papa qui croit tout guérir en changeant l'écuyer de maison. Les préoccupations consciencieuses et prudentes de nos familles de campagne valent bien mieux, croyez-moi, que l'insouciance trop commune de nos gens de ville.

—Rien ne sert de se préoccuper, si on ne sait pas quoi faire.

—Ne manquez pas de prier Dieu d'abord. Ensuite, soyez patiente. Gardez l'attitude que vous avez prise au sujet de ses relations: c'est la bonne. Il faut le préserver, même malgré lui. Faites-le travailler raisonnablement, mais tâchez de lui rendre le foyer agréable. Inutile de vouloir le réduire en un temps déterminé. Ne pas le pré-

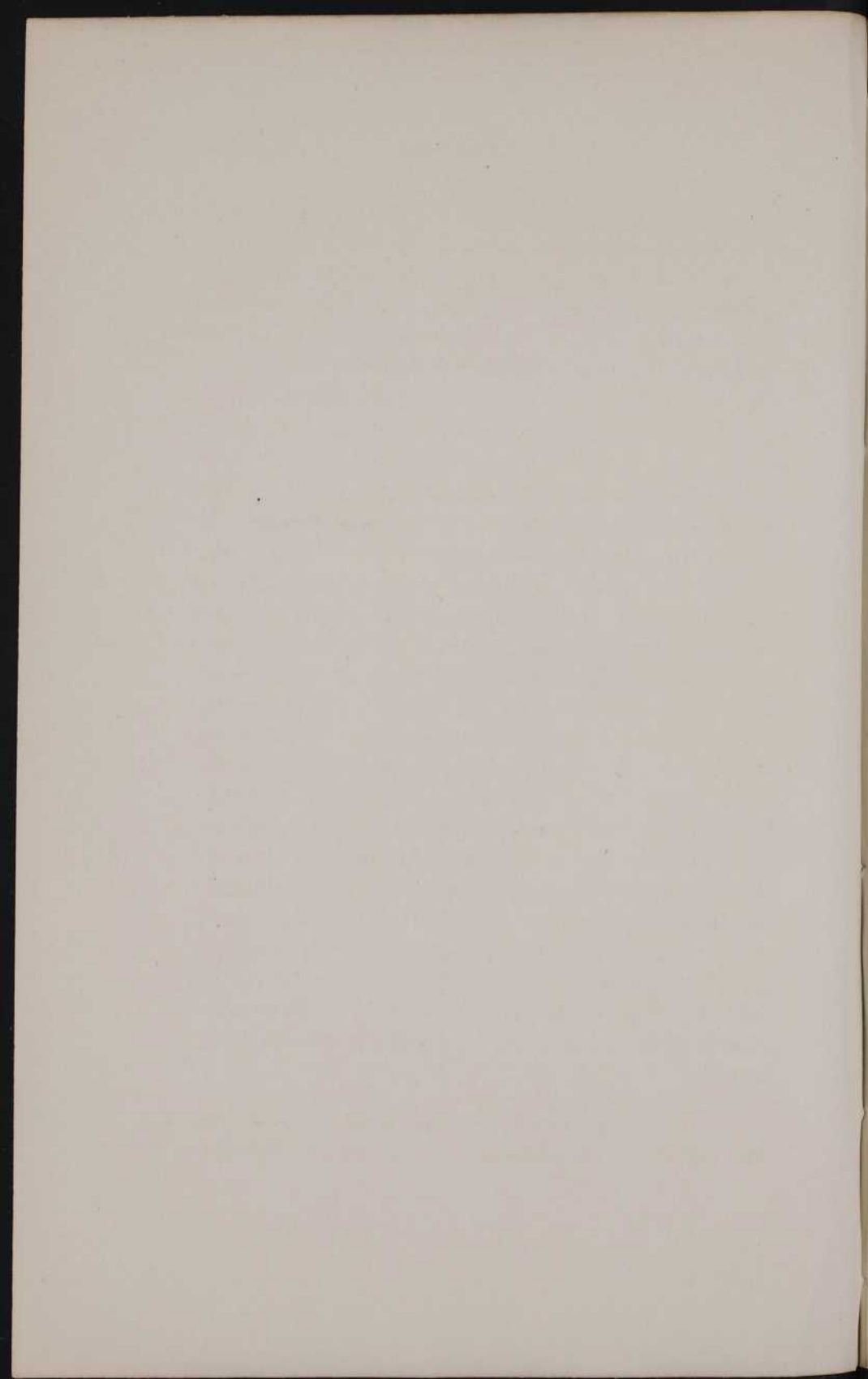
cher, si ce n'est par des conseils très succincts. Faire en sorte que ses petits frères ne l'irritent pas, ne s'aperçoivent même pas de ses allures étranges. Plus on fera cas de ses manies, plus il sera porté à les accentuer.

Monsieur le Curé prononçait ces paroles lentement, à la façon de sentences, tout en faisant tourner son bréviaire sur la table du bureau, comme pour scander sa pensée. Puis il ajouta en conclusion :

— Ne manquez pas d'informer le Père Supérieur de la manière dont Jean-Paul a passé ses vacances. Si vous pouviez aussi voir son directeur de conscience ! Vous comprenez, madame, dans les collèges aussi bien qu'ailleurs, l'action sur la masse ne manque pas d'efficacité, mais il faut y ajouter l'action sur les individus. Avec notre vie intense, la personnalité des enfants s'éveille tellement vite aujourd'hui, qu'une direction d'ensemble ne suffit plus ; les âmes ont besoin d'être touchées une à une, d'être conduites selon leurs tendances particulières. Quand un élève accepte de bonne grâce les secours d'un maître avisé, il possède alors les meilleurs moyens de perfectionnement moral. Le prêtre est tout désigné pour cet office, parce qu'il pénètre plus facilement dans le secret de la conscience où se trouve le ressort essentiel de la volonté. Voilà, madame, mon avis !

Un peu reconfortée, madame Forest se leva, remercia et prit congé. A côté du presbytère, sur

la gauche, se dresse l'église paroissiale, assez vaste construction de granit rouge, à trois nefs, surmontée d'un clocher de pierre, style basilique. "Priez Dieu", venait de lui dire monsieur le Curé. Elle voulut le faire sans retard et pénétra dans l'église, à ce moment déserte. Une lumière blanche tombait des fenêtres supérieures, illuminant la voûte en charpente et faisant traîner sur le parquet une longue nappe pâle. Le chœur, derrière quatre arcs romains qui supportent un dôme carré, apparaissait lointain dans une pénombre discrète. La pieuse femme longea la grande allée, s'avança jusqu'à la balustrade et s'agenouilla sur le degré. L'horloge, au-dessus de la porte qui s'ouvre sur la sacristie, marquait près de six heures. Combien de temps pria-t-elle? Elle l'ignore elle-même. Mais elle égrena son chapelet, s'arrêtant pour méditer, pour parler à l'Hôte du tabernacle, pour pleurer aussi, à certains moments. Toute son âme semblait passer dans cette oraison, la plus ardente peut-être de sa vie. Quelle promesse fit-elle à Dieu? à quel sacrifice consentit-elle? Personne ne le saura jamais. Mais, à la fin, son visage retrouva le calme, et son cœur la confiance. Elle se leva, rassurée, et sortit de l'église tandis que le crépuscule dressait là-bas, du côté du lac et derrière sa maison, une immense flambée de lumière et de gloire.



Chapitre V

LA RENTRÉE

Jamais la coquette ville du nord qui se glorifie de posséder le Petit Séminaire de Saint-Irénée n'a autant de charme qu'au jour de la rentrée des élèves. Le flot de jeunesse qui l'envahit la baigne comme dans une fontaine de Jouvence: elle redevient jeune et fleurie. C'est un retour vers le printemps. Tous ses toits brillent au soleil, pendant que, dans les rues, circule une ombre légère et fraîche, sous les arbres nombreux qui dressent au coin de chaque maison une aigrette géante de verdure. La place du Marché surtout est accueillante: vaste carré où s'aligne autour de la bâtisse principale une série de comptoirs toujours débordants de fruits et de légumes. Les magasins, qui font face, étalent, pour ce jour-là, dans leurs vitrines, tout ce qui sert au trousseau des écoliers. Les marchands sont de bonne humeur; ils reçoivent les gens sur le seuil de la porte et les reconduisent aussi poliment que des membres de la famille.

Dans l'après-midi, les rues sont encombrées de voitures et de passants. Des groupes d'élèves,

confrères de classe, joyeux de se retrouver, se promènent d'un restaurant à l'autre, ou stationnent devant une maison de pension. Quelques nouveaux ont cru devoir mettre leur costume. Les anciens se les montrent avec un sourire: "En voilà un, disent-ils, qui ne perdra pas son excellence!"

Au Séminaire, l'animation est de plus en plus intense. Les corridors regorgent de parents qui, d'un air affairé, cherchent la Procure ou la Préfecture des Etudes. Les élèves montent et descendent sans cesse, impatients de recevoir leurs malles et de s'installer.

De bons vieux papas, bien aises maintenant d'avoir réglé les affaires, s'arrêtent en avant pour contempler à loisir cette vaste maison en forme de H. Ils regardent longuement la façade en pierre, de cinq étages, avec toit en mansarde. Au milieu, un dôme sert de piédestal à une statue du Sacré-Cœur. Ils admirent. Mais une chose les inquiète encore: comment leur cher petit pourra-t-il se retrouver dans tous ces corridors, toutes ces pièces, où eux-mêmes d'ailleurs se sont perdus plus d'une fois?

*

*

*

Jean-Paul est arrivé du matin. Il a l'air fatigué, ahuri; et pourtant il se sent heureux de revenir au Collège. Toutefois la journée lui paraît

longue, parce que son ami Gaston ne rentrera que par le train du soir. Il attend.

Vers cinq heures et trente, voici que la cloche du Collège s'ébranle. Lentement elle va tinter ainsi à coups espacés, durant cinq minutes. C'est le "glas des vacances", comme disent les élèves. Qui devinera ce qui se passe dans les jeunes cœurs qu'elle appelle au devoir, pendant cette sonnerie grave et mélancolique? D'aucuns maugréent contre cette pauvre cloche innocente, et profèrent même à son adresse de violentes invectives: "Ah! c'est encore toi, malheureux grelot, qui viens mettre fin à notre liberté! Prends garde! . . . Ton petit battant prétentieux, ton bronze criard et pédant, ta longue queue et le bedeau qui tire après, tout cela ne nous fait pas peur!" Mais en prononçant ces imprécations, ils prennent docilement le chemin du Séminaire.

Enfin, pour Jean-Paul, le train du soir arriva. Gaston entra triomphalement, portant une raquette de tennis à la main, et un kodak en bandoulière. Assez court, mais fort d'épaules, il a la tête carrée, le nez plat et la chevelure plutôt mince. Sa voix forte et son allure ouverte le font vite remarquer, quand il est quelque part. On sent chez lui une parfaite assurance et un sans-gêne qui gêne parfois les autres.

Dans le vestibule, bien qu'il y eût une centaine d'écoliers, on n'entendait que Gaston. Il était déjà en train de conter ses prouesses de vacances, lorsque Jean-Paul, impatient, déboucha par le

corridor du fond, à la recherche de son ami. Il n'eut pas de peine à le trouver. Gaston alla au-devant de lui; et tous deux se serrèrent chaleureusement la main.

Sans retard, ils partirent pour vérifier les places réservées à chacun. Une petite déception les attendait au dortoir numéro III: leurs lits étaient loin l'un de l'autre. Jean-Paul s'en attrista. "Ah! mais tu sais, mon Ti-Jean, repartit Gaston, nous aurons tout le jour pour nous voir; et pendant la nuit, la distance n'empêche pas de rêver l'un à l'autre."

La cloche intérieure annonça la prière du soir. La communauté se rendit à la chapelle. Cette première assemblée dans la maison de Dieu impressionne beaucoup les nouveaux et peut-être même davantage les anciens. Pendant la récitation, il y a bien des yeux distraits qui se perdent dans la voûte, à contempler les lignes harmonieuses de l'édifice gothique, à trois nefs. Deux rangées de colonnes à faisceaux reçoivent à leur sommet dans des corbeilles de palmettes et de fruits, les nervures des ogives. Tout l'intérieur est orné de peintures murales qui s'encadrent en des dessins décoratifs. Entre les verrières étincelantes de couleurs vives, se déploie une magnifique série de tableaux religieux, reproductions fort heureuses de chefs-d'œuvre anciens. Le maître-autel est constitué par un immense rétable couvrant tout le fond de l'abside. Une théorie de cloche-

tons, reliés par de petites arcades, escaladent le faite et se distribuent en pyramides légères autour d'une niche dans laquelle une statue du Sacré-Cœur apparaît comme une vision merveilleuse. Tout à l'heure, pendant que les grandes orgues vont préluder au "Salve Regina", dix-huit cents lampes électriques feront tomber, sur ce rideau de dentelle sculptée, des cascades d'étincelles qui allumeront un embrasement féérique.

Les élèves répondent un peu vaguement aux invocations. Mais ils reviennent à la réalité, quand le Père Supérieur se présente à l'autel. Grand vieillard à barbe blanche, il est connu de tous, sans que la plupart lui sachent d'autre nom que le "Père Supérieur". D'un ton paternel, avec une émotion mal dissimulée, il souhaite à ses enfants une chaleureuse bienvenue. Il s'attendrit surtout quand il s'adresse aux petits nouveaux qui arrivent, comme il dit, "l'âme en peine, le cœur gros, et la joue encore chaude du baiser de leur mère." Jean-Paul ne peut retenir une larme qui mouille sa paupière, tandis qu'à ses côtés, Gaston, fatigué, sommeille.

*

*

*

Le lendemain, ce fut une journée banale, poussiéreuse et à demi ennuyeuse: l'encan des livres dans la salle de récréation. Quel bazar! Sur les tables, sur les bancs, le long du mur, sur les

billards, partout, des ballots de bouquins s'étaient: vieilles grammaires latines toutes tachées d'encre, manuels grecs, auteurs français, etc., etc. Il faut voir les marchands d'occasion faire l'article. Pauvres nouveaux, qu'ils s'en font passer! "Tiens, dit quelque philosophe à un élémentaire latin, prends ce livre dont tu as besoin, cette année. Parce que je te connais, je te l'abandonne à cinquante sous. C'est un bon marché!" Il est vrai qu'au magasin, le livre, tout neuf, se vend parfois moins cher... Que le petit bonhomme vienne réclamer, notre philosophe lui répondra: "Oui, mais regarde, tu as des notes dedans, ça vaut quelque chose, je pense." Et le commerce continue.

Jean-Paul, lui, n'est pas commerçant. Il a confié ses livres à son ami Gaston qui les lui vendra bon prix. Car Gervais, c'est un homme d'affaires. Il s'est installé à la plus belle place; on le voit, arrêtant tout le monde, faisant valoir sa marchandise. D'ailleurs il connaît l'art des combinaisons profitables: chaque année, il a quelque chose à mettre en loterie. Cette fois, c'est un stylo.

Si Jean-Paul n'aime pas la brocante, il s'amuse fort du spectacle pittoresque qu'offre cette foire originale. Posté au bon endroit pour observer, il regarde et sourit.

Devant lui passe et repasse un certain grand rouge, au minois de fouine, et dont le visage mince

disparaît presque sous les cheveux roux qui lui tombent sur le nez. Assez haut de taille, mais fluët et maigre comme une arête, il s'en va, la marche hésitante, les mains nerveuses; on dirait toujours qu'il cherche quelqu'un. Aujourd'hui, il semble plein de secrets, il parle à l'oreille, fait maintes confidences. C'est Robert Jobin, paresseux de son métier. Les malins affirment que s'il se donnait autant de mal pour accomplir sa besogne qu'il s'en donne pour ne pas l'accomplir, il réussirait convenablement.

Sa constitution malade lui fournit nombre d'excuses: "Mon Père, dit-il, d'un ton qui attire la pitié, ce matin, j'ai été indisposé et je n'ai pas pu apprendre mes leçons." Un autre jour, il arrive avec un pansement au pouce de la main droite: "Vous voyez, mon Père, je ne peux pas écrire et je n'ai pu faire mes devoirs." Aux examens, il "copiera". Mais voici: en Belles-Lettres, il portait encore la culotte et pouvait s'écrire bien des notes d'histoire sur la cuisse. Relevant discrètement sa jambe de culotte, il retrouvait, à l'occasion, des renseignements utiles. Malheureusement, cette année, il est en pantalons. Alors, gare à ses manchettes de chemise et même à ses mouchoirs! Sa mère a été plus d'une fois stupéfaite de trouver le nom de Ramsès, d'Epaminondas ou de quelque autre personnage antique, écrit sur ses vêtements.

A cette heure, il ne vend pas, il achète. Il achète des cahiers de traduction, de vieux devoirs, tout ce qui pourra lui servir; il fait ses provisions.

Pendant que se poursuit le négoce, les gens moins mercantiles tuent le temps à causer. Chaque classe a son "coin". La Rhétorique s'installe près de la porte de sortie qui donne sur la terrasse. Au début de l'année, il y a toujours une prise de possession officielle. C'est là que Jean-Paul est assis, un peu en marge du groupe qui bavarde et qui se permet les réflexions les plus cocasses sur les passants.

—Eh! regardez donc, dit Lafleur, le grand Vincent qui se pavane!

Or, il faut savoir que le grand Vincent est un vétéran de la maison. Il a "bloqué", Dieu sait combien de fois! il a quitté le Collège après sa rhétorique, il est revenu, a repris deux fois sa philosophie. On espère qu'il finira par finir. Et Lafleur, pour amuser Jean-Paul, rappelle que, lorsque Vincent se présenta aux examens du baccalauréat, le sujet du devoir français était une lettre de saint Grégoire de Nazianze à l'Empereur Julien. Le grand naïf avait poliment commencé son épître par l'apostrophe: "Mon cher Julien l'Apostat". Comme dit l'Écriture: "On donne à celui qui a". Plus d'une bourde est mise à son dossier, qui peut-être ne lui appartient pas. Par exemple, il aurait traduit ce texte de César:

“fecit viam ferro”, par “César se fit une voie ferrée”.

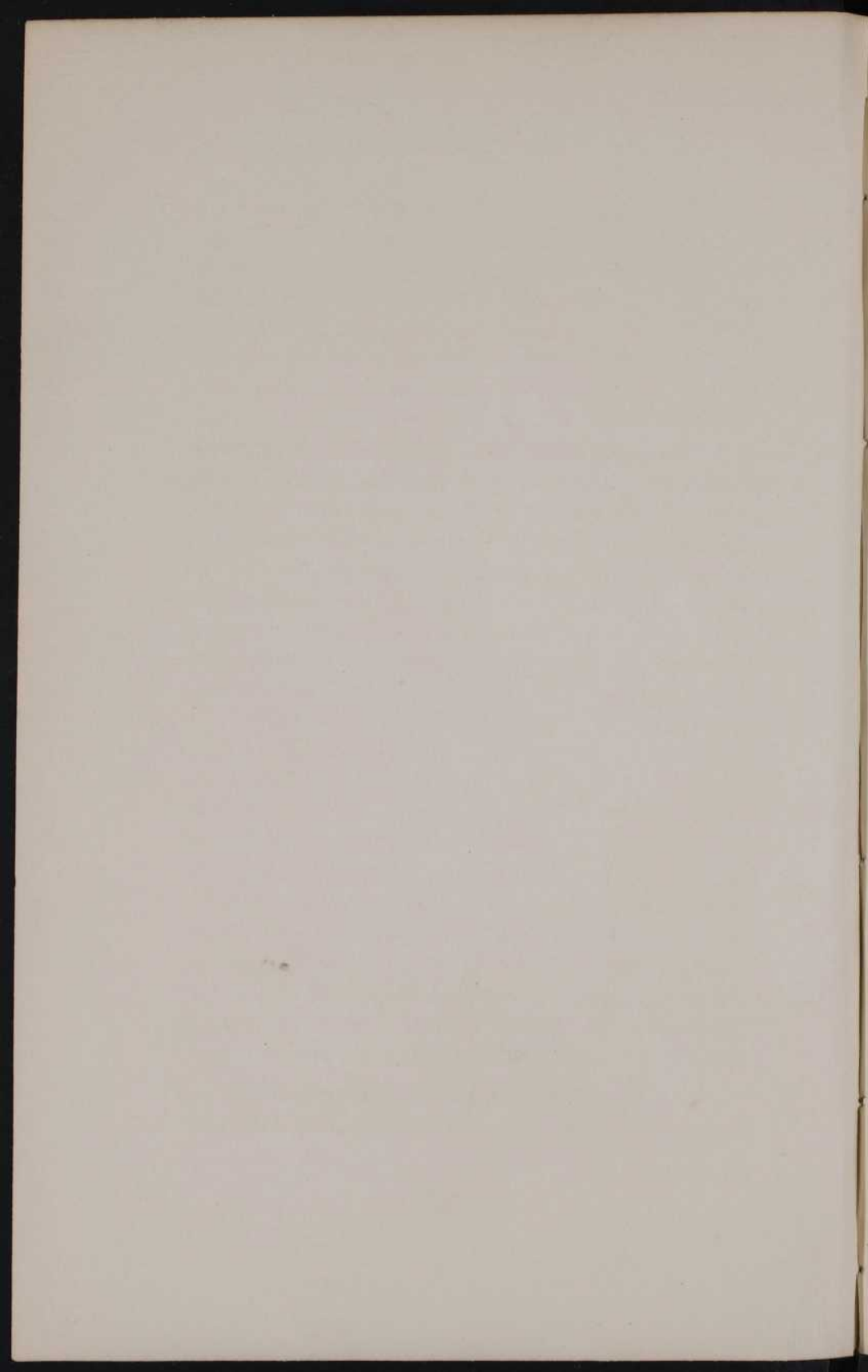
Au fond de la salle, on aperçoit un trio qui circule, une feuille de papier à la main. Ces trois lurons recrutent des abonnés. Ils ne s'adressent qu'aux nouveaux et les invitent avec instance à prendre un abonnement pour une certaine place qu'ils désignent sans la nommer. “Dix sous seulement, ce n'est pas cher et c'est très commode . . .” Un autre trio recrute des membres pour la chorale; ils enregistrent très sérieusement ceux qui ont la voix requise pour chanter dans la partie de la “pédale”. Plus loin, un grand benêt donne son nom pour entrer dans la milice, mais à condition qu'il sera promu sans retard au grade de “Sweet Caporal”.

Et la journée va son train jusqu'au milieu de l'après-midi, alors que se fait l'encan officiel, au nom et au profit du Comité des Jeux. Les élèves s'assemblent sur la terrasse, vis-à-vis de la salle de musique qui aboute à la salle de récréation. Roland Barrette, un finissant, grimpé dans l'encadrement de la fenêtre, près du perron, offre la marchandise au plus haut enchérisseur. Ce qu'il y a à liquider! Ah! voilà un stock pas facile à détailler! D'abord, tous les objets laissés par les élèves à la sortie de juin: patins, raquettes, balles, sans compter les livres de messe. A cela s'ajoutent le cirage à chaussures, le savon à barbe et toutes les sortes de crayons, etc.

Il faut voir avec quel entrain la vente est menée, surtout lorsqu'il y a un bon "crieur". Barrette ne le cède à personne. Plein d'esprit, abondant en mots drôles, il vous adjuge les articles avec les plus plaisants commentaires. On applaudit, on rit, on riposte parfois, et l'on s'amuse ferme, pendant qu'à la Préfecture des Etudes, les nouveaux, tout tremblants, subissent des examens.

Enfin arrive le quart d'heure de classe traditionnel, à cinq heures et quarante-cinq. Chaque division monte dans son local. Le Père Lavigne, du haut de sa tribune de Rhétorique, salue aimablement ses élèves qu'il connaît déjà puisqu'il leur a enseigné les Belles-Lettres. Et pendant ce quart d'heure, plus célèbre au Collège que le quart d'heure de Rabelais, il fait, comme on dit, le discours du trône. Educateur autant que professeur, le Père ne manque pas de jeter la note morale au milieu de ses considérations intellectuelles. Etre instruit c'est fort utile; être un homme, un vrai, c'est nécessaire. Encore plus que les connaissances de l'esprit comptent, dans l'existence, les qualités du caractère. Dans la maison existent des moyens de former sa conscience, de tremper son énergie. Aux élèves de les prendre. Ne pas attendre trois ou quatre mois pour s'y mettre, mais y aller tout de suite.

Il ne pouvait omettre la grave question du baccalauréat. Cette année, pas de badinage. Anathème aux paresseux! "Le bac, mes amis, le bac! . . ." C'est le sujet d'une péroraison vibrante, pressante et un peu alarmante. Jean-Paul écoute avec une certaine crainte, mais aussi avec un grand espoir; Gaston, sûr de lui, regarde, en souriant, trembler les autres. Jobin, inquiet, se dit en lui-même: "Si je puis être à côté d'un bon qui me passera sa copie! . . ."



Chapitre VI

UNE PAIRE D'AMIS

Un après-midi de congé, fin septembre. L'entrain manque un peu dans la cour de récréation. Par-ci, par-là, quelques groupes s'amuse, mais pas de joutes officielles. La température est belle pourtant. Un grand soleil laisse pleuvoir des flots de rayons sur les arbres dont les feuilles d'un vert très mûr portent déjà un liséré d'or. A l'ombre des grands hêtres, les promeneurs circulent lentement. Jean-Paul avec son ami Gaston, Jean-Paul les mains derrière le dos, Gaston les mains dans ses poches, font les cent pas dans la grande allée qui longe la rivière. Jean-Paul a l'air de se confier. Déjà il a conté ses aventures de vacances. Mais voilà qu'un petit incident le tracasse : le Père Beauchamp, son confesseur, sans doute mis au courant par sa mère ou par monsieur le Curé, vient d'intervenir auprès de lui ; il lui offre de l'aider d'une façon particulière, par une direction suivie. Cependant liberté lui reste d'accepter ou de refuser. Gaston écoute, les sourcils froncés, avec une petite moue à la bouche :

—N'y va pas, réplique-t-il avec humeur, n'y va pas ; c'est moi qui te le dis. Tu sais, c'est pour

te faire parler sur le compte des autres, te "pomper". Avec ça, tu passeras pour un "porteur", et tu te feras haïr des camarades.

—Le Père Prédicateur, à la retraite, nous a pourtant conseillé cette méthode de progrès spirituel. Tu te rappelles, à ses yeux il n'y a qu'une chose qui compte: les convictions personnelles.

—Il faut en avoir, c'est sûr. Mais des convictions personnelles, c'est le cas de le dire, ça ne se prend pas chez les autres. Se conduire par soi-même, être capable de régler ses affaires tout seul, voilà l'idéal que chacun doit poursuivre.

—Pour y parvenir, peut-être faut-il l'apprendre?

—On l'apprend par l'expérience. Va te brûler les doigts quelque part, tu sauras bien ensuite ne pas te les y mettre.

—Moi, soupire Jean-Paul, j'ai besoin de quelqu'un à mes côtés qui m'encourage, me relève et me soutienne.

—Ami, interrompt Gaston, en lui mettant la main sur l'épaule, ne suis-je pas là? Et puis, je vais te dire ma pensée d'un mot: cette direction spirituelle, ça ne sert qu'à faire des moines. Veux-tu faire un moine? Non. Eh bien! garde-toi d'y aller.

—Je pense toujours à la médecine, comme tu y penses toi-même; mais où que j'aille, je voudrais être un honnête homme.

Ils arrivaient tous deux au bout de l'allée, près de la statue du Sacré-Cœur où l'on oublie souvent de faucher les hautes herbes Saint-Jean et le chanvre. Gaston s'arrêta, pris d'une subite tentation : "Sais-tu que je commence à avoir envie de fumer ? Il y aurait peut-être moyen de nous couler dans une fraîche cachette, et de griller une cigarette à la santé du Père Préfet". Profitant d'un moment où le surveillant était là-bas occupé à faire réciter quelque pensum, les deux amis se glissèrent derrière le kiosque, et Gaston put allumer. L'œil au guet, il aspirait avec gourmandise, envoyant la fumée dans le pan entr'ouvert de son veston, afin d'éviter tout signe compromettant. Jean-Paul reprit la conversation.

— Si jamais j'étudie la médecine, je prendrai une spécialité.

— Tu n'es pas si sot que tu en as l'air, toi ! Oui, mon vieux, c'est ça qui paye aujourd'hui. La chirurgie surtout. Quant à moi, c'est réglé. Une petite opération, enlèvement de l'appendice : cinquante piastres ou ... cent piastres, selon la mine du patient. Les pauvres, je les soigne gratuitement ; mais les riches, oh ! attention, ils paieront pour les autres. J'aurai mes bureaux à Westmount, dans le quartier des richards. Il faut des bureaux meublés avec luxe, une belle plaque à sa porte, et puis de l'annonce. Me vois-tu partir avec mon "Packard" pour aller faire mes visites ? Dix piastres chacune ...

—Tu t'en fais des chimères!

Des chimères! Attends, mon petit, et tu verras ce que "bibì" sera dans quinze ans.

—Tout de même, l'argent n'est pas tout.

—Je ne te contredis pas. Mais quand on a de l'argent, on a bonne chance d'avoir tout.

—Le bonheur, c'est dans le cœur.

—Mais oui, je le sais bien, il faut encore un joli petit oiseau dans une jolie cage. Quand on aime et qu'on est aimé, on a le bonheur parfait.

—Parle-moi d'amour, je suis en état de te comprendre.

—Toi, tu as ton affaire avec ta chère Cécile. Quand tu m'as conté cette histoire, laisse-moi te dire que je ne t'ai pas trouvé bien futé.

—Que veux-tu que je fasse?

—Continuer tes relations par correspondance.

—Pas facile au collège.

—Facile, si l'on sait s'y prendre. Veux-tu que je t'arrange ça, moi? Donne-moi tes lettres, je les mets au bureau de poste. Et, comme j'ai là un casier à mon nom, tu reçois tes réponses par le même casier, numéro 302. Je les retire et je te les remets.

Jean-Paul hésitait; mais un rêve nouveau surgissait tout à coup dans son imagination. La

crainte et le désir se livrèrent dans son cœur un secret duel. Il demanda quelques jours pour y songer, mais déjà il était vaincu.

*

*

*

Une semaine plus tard: concours des jeux. Aujourd'hui jeudi, trois octobre, grande partie de baseball, Sciences contre Lettres, selon la tradition. Belle journée pleine de lumière et de fraîcheur. Les visiteurs sont nombreux. A deux heures de l'après-midi, sur le terrain qui s'étend devant le Petit-Bois, les deux équipes ont pris leurs places, les Lettres au champ, les Sciences au bâton. Tous portent un costume blanc, garni d'une bordure rouge. De chaque côté du filet métallique qui s'adosse aux arbres, des groupes d'élèves s'apprêtent à applaudir. Du côté de la rivière, les Rhétoriciens et les Humanistes, aidés des classes inférieures, soutiendront de leurs cris l'équipe des Lettres. De l'autre côté, les Philosophes, debout derrière les bancs destinés aux visiteurs, encourageront de leurs acclamations l'équipe des Sciences. Des policiers d'occasion, en grande tenue, font des lois que tout le monde n'observe pas... Quelques finissants accrochent à la boutonnière des invités un petit ruban qui porte une inscription latine: "Otiare quo melius labores".

La joute va commencer. Jean-Paul est le lanceur de son équipe, et Gaston le receveur.

D'abord, on s'entraîne un peu pour se faire le bras. Quelques balles passent rapides et légères d'un but à l'autre. Tout à coup, au centre, derrière le lanceur, l'arbitre, toujours Barrette, parce que c'est l'homme impartial, annonce d'une voix claironnante: "Au jeu!" Les joueurs du champ se placent, un peu courbés, les mains sur les genoux, le visage tendu, l'œil fixe; ils n'ont plus qu'une idée, une ambition, un rêve: garder le poste, ne laisser passer aucune balle. Jean-Paul se redresse, conscient de sa responsabilité, et désireux de ne pas frustrer la confiance qu'ont mise en lui ses camarades. Il sait qu'en fin de compte, c'est lui qui mène la partie. Il piaffe du pied gauche, s'assure un bon appui. Pendant ce temps, il fait des signes de tête: "non, oui." C'est pour s'entendre avec son receveur et régler le genre de courbe qui convient. Alors, après un moment d'attente, il décrit un grand cercle de sa main droite, et, ramassant toutes ses forces dans un élan méthodique, il lance la première balle. La lutte est engagée.

En vérité, les deux premières manches furent sans beaucoup d'intérêt. Pas un point de compté. Mais, à la troisième manche, il y eut un certain réveil. L'enthousiasme avait subitement éclaté chez les spectateurs qui commencèrent à crier et à chanter. Lorsque Jean-Paul reprit son poste de lanceur, tous les yeux se braquèrent sur lui.

Aussitôt il se "plante" et lance une balle que le frappeur essaie en vain d'arrêter.

—Une prise! déclare l'arbitre en levant la main droite et détachant un doigt.

Une exclamation éclate dans le groupe des Lettres: "Bravo! Tu les as, Forest!" Mais de l'autre côté, une clameur étouffe les applaudissements. On crie, on hurle. Le "delirium tremens" est déchaîné.

Jean-Paul s'émeut, il s'énervé, il hésite, il comprend mal les signes du receveur.

—Au jeu! au jeu! répète l'arbitre.

Enfin le lanceur se décide; mais... la balle roule à terre, à dix pieds devant lui.

—Une balle, déclare Barrette, en levant la main gauche.

Nouvelle explosion. Les Philosophes exultent, parlent tous ensemble. Une voix vient à percer: "Envoie-la par la poste, si tu ne peux pas la rendre."

Au fond du filet, Gaston rage. Il arrache le masque qui lui préserve le visage, et, la poitrine garnie de son plastron soufflé, il s'avance, les bras en l'air, la figure en feu: "Ti-Jean, place-toi!"

Jean-Paul, confus, humilié, se redresse. Ses joues flambent, ses yeux étincellent, ses narines vibrent. Le coup de fouet lui a redonné la bravoure. Debout, ou plutôt cabré, dans une pose de défi, il brille comme un beau coq dans le soleil. Souple et presque ailé, il ressaisit la balle et la

“place” vigoureusement droit sur le but, avec un tour spécial qui la fait dévier en arrivant.

—Deux prises!

La balle revient vite mais elle retourne de même.

—Trois prises! Hors jeu!

L'arbitre fait un signe qui repousse le joueur malheureux.

Derrière le filet, le grand Vincent, de sa voix de stentor, proclame: Gagné, au bâton, Giroux, suivant!

Gagné s'avance, s'empare du bâton qu'il balance avec méthode pour assurer son coup.

—Au jeu!

Jean-Paul se sent plein d'ardeur; les cris ne le dérangent plus; il est tout à son jeu. La joute recommence. D'abord, une fausse balle. Puis une balle frappée juste au-dessus du lanceur. Mais le lanceur saute, l'attrape de sa main gauche et la relance au premier but avec la rapidité de l'éclair. L'arbitre fait un simple geste, et le frappeur se retire. Majeau, qui suit, ne vaut rien au bâton, c'est connu. “Une prise, deux prises, trois prises. Hors jeu.” On s'y attendait. Trois hommes hors jeu. Les équipes changent de position. Les joueurs qui reviennent du champ enfilent leur tricot, pour ne pas prendre froid, et, par petits groupes, s'étendent sur le gazon. La lutte reprend.

Derrière le filet, à la vue de tous, on accroche le compte rendu des points indiqués par de gros chiffres blancs sur fond noir. Mais ce sont toujours des zéros qui s'alignent. Enfin voici la dernière manche. Pas un point de compté. Sera-ce partie nulle? Jouera-t-on une manche supplémentaire? Les Sciences ont le champ, les Lettres sont au bâton. Dernière chance.

Bonin frappe et prend son but. Rondeau de même. Mais voilà que les deux suivants, comme disent les élèves, "passent dans le beurre". Lafleur reçoit la balle sur le bras et, de droit, prend son but. Trois hommes sur les buts, deux hommes hors jeu! L'inquiétude est extrême chez les joueurs. Chez les spectateurs, c'est le délire: "Qui frappe? qui frappe?" demande-t-on. Le grand Vincent annonce: "Forest au bâton."

Jean-Paul se présente. D'ordinaire il est bon frappeur. Il connaît toutes les sortes de balles; l'allure du lanceur lui révèle la courbe qu'il faut surveiller.

—Au jeu!

Jean-Paul saisit le bâton.

—Attends-la belle, Ti-Jean, attends-la belle, lui répète-t-on.

—Une prise!

Des clameurs ironiques viennent de la gauche.

—Fausse balle, deux prises!

C'en est fait, les Lettres vont perdre. Et pourtant il reste encore une espérance. Tout le monde debout. Les visiteurs sont entraînés par l'émotion.

—Au jeu!

Vlan! ... la balle, là-bas ... dans l'allée!

Une panique dans l'équipe des Sciences. Bonin rentre ... et puis Rondeau rentre ... Enthousiasme fou, acclamations délirantes. On épelle en chœur et à tue-tête: F-O-R-E-S-T, Forest!

Le suivant fut mis hors jeu. Mais qu'importe!

La victoire était acquise: 2 à 0.

Aussitôt quelques "forts-à-bras" empoignent Jean-Paul, le hissent sur leurs épaules, et alors que le vainqueur porte sa casquette en l'air à la façon d'une bannière flottant dans la brise, ils lui décernent les honneurs du triomphe romain. Suivis de tous ceux qui entendent participer à la gloire, ils le portent sur la voie sacrée passant devant la Tabagie, jusqu'au Capitole ou perron de la salle de récréation.

Quand Jean-Paul mit pied à terre, il alla droit à Gaston et lui serra la main comme si ce fût à lui qu'il devait tout. A partir de ce jour, ils furent plus amis que jamais. Ils se comprenaient parfaitement, pensaient-ils, parce qu'ils jouaient bien ensemble.

Chapitre VII

L'ABANDON DU COEUR

Inutile de dire que Jean-Paul n'alla pas chez le Père Beauchamp qui s'en attrista, mais demeura dans une discrète réserve. Jean-Paul préféra, selon les principes de son ami Gaston, conduire son affaire tout seul. D'ailleurs il était décidé à correspondre avec mademoiselle Cécile Plourde. Affaire de vanité peut-être plus encore que d'amour. Devant ses intimes, cela ne le poserait-il pas en héros de roman ou tout au moins de romance ?

Il écrivit sa première lettre avec un soin minutieux ; il fit deux brouillons et transcrivit au propre avec tous les espaces requis par les traités de bienséances. Mais voilà, il ne se souvenait pas bien de l'adresse. Sur la rue Saint-André, oui. Mais le numéro ? 1321 ? 1231 ? . . . Il ne pouvait savoir. Gaston eut vite réglé la difficulté. Il consulta le bottin du téléphone. "Plourde, rue Saint-André, 1351."

Aussitôt Jean-Paul adressa sa lettre qui contenait d'abord une explication de son long silence. Il la remit à Gaston qui précisément, ce midi-là, s'en allait en ville, chez le dentiste . . .

ou ailleurs. Au reste, il avait été convenu que Gaston porterait lui-même toutes les lettres à la poste et les retirerait: ça éviterait les soupçons.

La réponse ne tarda pas. Trois jours après, une gentille petite lettre toute parfumée, écrite sur papier rose, couleur symbole de tendresse, vint réjouir Jean-Paul et l'assurer que rien n'avait changé dans le cœur de son adorable Cécile. Le jeune amant ne connaissait pas l'écriture de son amante, n'ayant jamais eu l'occasion de recevoir un mot d'elle. Alors on chercha un graphologue pour étudier le caractère d'après l'écriture. Mais Jean-Paul ne voulut livrer d'autre document que l'adresse sur l'enveloppe. La lettre contenait des choses... ah! des choses... qui étaient pour lui seul. Enfin les experts purent discerner "un cœur sensible, une âme fidèle, un esprit ouvert, et peut-être un peu d'indépendance ou de hauteur qui pourrait n'être après tout que de la noble fierté."

Une nouvelle lettre enfonce davantage dans le domaine des sentiments. Le nouveau Céladon s'inspira dans la carte du Tendre reproduite dans son manuel d'histoire littéraire. La correspondance continua de plus belle. L'essentiel de la vie de collègue pour notre amoureux consistait en deux phrases qui alternaient indéfiniment: l'attente d'une lettre et la réponse à faire. Au bout de trois semaines, mademoiselle Cécile annonça que ce

serait bientôt sa fête. Elle aurait dix-huit ans le douze octobre. Jean-Paul comprit que ce jour ne pouvait passer inaperçu. Selon l'usage, il consulta Gaston sur ce qu'il conviendrait d'envoyer. Le choix s'imposait d'une jolie boîte de chocolats. Avec son conseiller, il se rendit donc chez le Grec et acheta ce qu'il trouva de mieux : bonbons de première qualité soigneusement rangés dans une boîte toute en images et ceinturée d'un luxueux ruban rouge. Il y glissa sa carte avec une petite phrase en style galant. Le tout fut confié à Gaston qui l'expédierait à l'adresse connue.

Jean-Paul comptait justement sur un prompt accusé de réception et surtout sur des remerciements chaleureux. Chose étrange, cette fois, la belle Cécile fit attendre sa réponse. Impatient, il lui vint l'idée de s'informer si le cadeau était parvenu à destination. Toutefois, humilié du retard dont il était victime, il n'osa en dire mot à personne. Il porta lui-même sa lettre à la poste.

Le mardi suivant, il alla avec Gaston faire une visite à leur commun ami Jobin, retenu dans sa famille par une indisposition. Oh ! rien de grave. Jobin avait cette habitude : tous les automnes, quand il se trouvait encombré de récapitulations à reprendre, il faisait une légère maladie et passait une quinzaine chez lui ; ce qui lui permettait d'apitoyer les professeurs sur son sort malheureux, et d'obtenir ainsi des dispenses avantageuses.

A leur retour, nos deux copains s'arrêtèrent au bureau de poste. Gaston, après avoir dûment constaté qu'il n'y avait dans la pièce aucune personne compromettante, tira sa clef, ouvrit le casier: une lettre en effet. Jean-Paul s'en saisit, comptant bien que c'était à lui: "Hein! qu'est-ce? ma lettre!" s'exclama-t-il. Il regarda attentivement; l'enveloppe portait écrit en biais le mot "Inconnu". Gaston, à son tour, y alla de sa surprise et parut fort embarrassé. Il prit la lettre de ses mains nerveuses, la tourna et la retourna en balbutiant des mots inintelligibles. Enfin il dit: "Tiens! . . . Mais . . . ah oui! ils sont démenagés, au mois d'octobre, c'est ça . . . ils sont démenagés . . ."

—Alors? Mais je ne comprends pas, elle aurait dû m'envoyer sa nouvelle adresse, reprit Jean-Paul. Et la boîte de chocolats? . . . Enfin les gens qui demeurent là doivent savoir où sont allés les anciens locataires.

—Ah bien! mon petit, Montréal puis Saint-Raphaël, ça fait deux! En ville, les voisins ne se connaissent même pas.

Ils revinrent au Séminaire. Gaston ne parlait pas; Jean-Paul était songeur. En arrivant, Gaston prétexta nombre de choses à régler et s'excusa. Jean-Paul descendit dans la cour. Il n'avait pas l'esprit au jeu; il alla s'asseoir seul sur un banc isolé, près de la rivière.

En vérité, cette affaire le tracassait. Un vague soupçon montait en son cerveau. Pourtant, ses lettres venaient bien de Montréal: les timbres oblitérés, le sceau du bureau de poste, la date, etc . . .

Déjà il avait tiré de ses poches cette correspondance qu'il portait toujours sur lui. Il se mit à relire chaque lettre écrite d'une écriture fine et appliquée. C'était presque une enquête, tant il mettait de soin à bien comprendre, à tout scruter, à tout vérifier. Il s'arrêtait par moments, établissant comme un parallèle entre le texte et ses souvenirs de vacances. De fait, il ne reconnaissait guère le caractère de son amie dans les sentiments dont il lisait l'expression un peu maniérée. Il sourit une fois en découvrant une jolie phrase empruntée mot à mot à madame de Sévigné, et qu'il avait vue dans ses *Morceaux Choisis*. Se peut-il qu'une personne soit si différente quand elle écrit et quand elle parle? Peut-être. Le souci de se faire admirer pousse parfois à ces erreurs naïves. Il continua ainsi sa lecture, pendant que son esprit passait du doute à la confiance et de la confiance au doute.

Autour de lui, la nature entière rayonnait de sa splendeur d'automne. Le Petit-Bois faisait étinceler sous les feux du soleil la mosaïque de son feuillage. Toutes les couleurs avec toutes les nuances dessinaient des arabesques vertigineuses; l'or et la pourpre surtout éclataient dans un

embrasement féerique qui se dressait sur l'horizon comme un incendie d'apparat. De-ci de-là, on voyait des bouquets d'arbres aux feuilles incandescentes agiter leurs flammes sous la brise; et, dans le lointain, des montagnes de braises rouges scintillaient. Plus proche du lecteur absorbé, un grand hêtre égrenait ses feuilles déjà sèches. Ternes et meurtries, elles tombaient mélancoliquement, semblables à des brisures de rêves, et roulaient sur le gazon chenu. Jean-Paul s'arrêta tout à coup, impressionné par la nature glorieuse qui lançait, avant de s'endormir sous l'hiver, un dernier et triomphal éclat de lumière dans le crépuscule de l'année.

Mais il ne fut pas moins ému des feuilles mortes qui descendaient hésitantes et funèbres comme en quête d'un tombeau. Quelques-unes s'étaient épinglées à son veston gris pâle et le tachaient d'une sombre plaque de rouille; d'autres, confiantes, étaient venues se blottir sur ses lettres déployées. Cette image extérieure des choses qui passent, qui brillent un instant et disparaissent à jamais, traduisait trop bien ses sentiments intimes pour qu'il n'en remarquât pas la frappante analogie. Car, en lui-même, il sentait une fin de saison, une gelée d'automne. Je ne sais quoi s'était fané et se détachait de son être.

Tranquillement, sans presque s'en rendre compte, il commença à déchirer ses lettres, les abandonnant morceau par morceau à l'onde



calme qui les emportait lentement mais irrésistiblement. Feuilles mortes aussi qui tombaient, ou légers pétales blancs d'une rose flétrie qu'on jette

sans regrets, après l'avoir portée un jour à sa boutonnière.

Que devenait donc son amour? A vrai dire, il n'avait aimé qu'en rêve; il s'était attaché à une vision bien plus qu'à une réalité. Et voilà que sous quelque mystérieuse poussée, le fantôme s'évanouissait dans le néant; l'ombre charmeuse, qui l'avait enivré de ces parfums peut-être trop capiteux, se dissipait soudain, comme un mirage au tournant d'une route.

Quand il eut fini de détruire ses lettres, il se sentit le cœur plus léger, mais aussi plus vide. Comment vivre seul? N'est-il donc pas possible d'avoir quelqu'un qui nous comprenne et nous aide? quelqu'un en chair et en os qui se tienne réellement à côté de nous, qui reçoive nos bras, tendus vers un secours sympathique? Toute son âme chancelante et désemparée réclamait ce renfort, cet appui, cette indispensable assistance. Qui donc viendra vers lui?

D'instinct il s'était tourné du côté du jeu de balle-au-mur où s'amusaient ses camarades; mais ses yeux étaient tellement voilés de larmes qu'il put à peine reconnaître, là-bas, le Père Beauchamp qui, revenant du Petit-Bois, lui envoyait de la main un grand salut affectueux.

Chapitre VIII

D'AUTRES AMOURS

Jean-Paul resta sur son banc, le cœur désespéré. Il était encore là, pensif et triste, quand un petit élève d'Eléments Latins s'approcha de lui :

—Veux-tu m'arranger mon gant de baseball? Regarde, il est délacé, et je ne suis pas capable de réparer cela.

—Très volontiers, mon petit, répliqua Jean-Paul, heureux de trouver une distraction.

Il se mit aussitôt au travail, et pendant qu'il tirait les cordons avec méthode, René Magnan, suivait l'opération de ses yeux clairs et souriants. Jean-Paul ne fut pas sans remarquer le charmant minois de son compagnon : tête ronde, sans beaucoup de caractère, mais d'une merveilleuse fraîcheur ; et surtout un air ingénu et une candeur à ravir. La tâche terminée, tous deux causèrent assez longtemps, et l'après-midi passa.

Le soir, à la chapelle, Jean-Paul chercha des yeux la place de René Magnan. Affaire de pure curiosité, sans doute. A l'étude, il y songea encore

un peu. Le lendemain, il ne manqua pas de s'informer si le gant de baseball tenait bien. Le jour de congé suivant, quand la cloche sonna pour annoncer l'ouverture du magasin où l'on vendait une collation, Jean-Paul rencontra le petit René, l'amena dans la salle et lui présenta gentiment des biscuits et des bonbons.

Mais aussitôt des camarades avaient flairé quelque chose d'insolite; et, pour les taquiner, ils passèrent à côté d'eux en murmurant dans un sourire: "Chat! Chat!"

Gaston en particulier s'inquiéta et prit sur lui d'avertir Jean-Paul de "lâcher les petits". Jean-Paul protesta: "Ne t'énerve pas, tu sais bien que c'est pour rire." Rien ne changea. Il aurait fallu garder la place; et Gaston, on ne sait pourquoi, n'était guère assidu depuis quelque temps auprès de son ami.

Cependant, pour éviter les soupçons et plus encore les taquineries, Jean-Paul s'abstint de parler à René devant les élèves. Il se mit à lui écrire des billets très affectueux, qui commençaient toujours par: "Mon chéri". Le chéri répondait. Tous deux se contentaient de cette correspondance clandestine. Heureusement ils pouvaient se voir et se parler aux exercices de la fanfare; car Jean-Paul jouait le cornet, et René la clarinette.

Les choses allaient ainsi quand arriva la fête de sainte Cécile que célèbrent toujours avec éclat

les musiciens du Séminaire. Le lundi soir, grand concert dans la salle de récréation transformée en salle académique. La fanfare joua ses plus beaux morceaux: "Poète et Paysan", la valse "Mon Trésor", etc. On interpréta l'opérette intitulée "L'Écossais de Chatou".

Le lendemain matin, chant spécial à la chapelle. René Magnan, de sa jolie voix d'oiseau, rendit le solo du cantique traditionnel:

*Les larmes ont cessé,
Le chant de la victoire
Retentit en tous lieux.
Cécile a triomphé,
Chantons, chantons sa gloire,
Cécile est dans les cieux. (bis)*

Mais le clou de la fête, c'est le bal qui se mène toute la journée à la salle de musique. A huit heures, quand la communauté monte en classe, il faut observer tous les yeux qui percent la porte vitrée de cette salle donnant sur la récréation. Moment savoureux par excellence. Voir les autres s'en aller au travail et rester soi-même à jouer en toute liberté, dans l'allégresse d'un jour de fête! Un orchestre d'occasion: un piano, un violon, un saxophone et une petite caisse, vont inlassablement battre la mesure, pendant qu'évoluent les quadrilles. Pas de danses modernes. De vieilles danses canadiennes qu'on exécute avec une élégance mitigée, mais avec un entrain incomparable. Les "demoiselles", pour qu'on

les reconnaisse, portent un mouchoir en brassard. Jean-Paul s'en donne à cœur joie. Sa "demoiselle"? On la devine sans peine. René, un mouchoir de soie lilas au coude, saute et se trémousse. Quel tourbillon enivrant dans le nuage de la fumée qui fait tousser parfois, mais qui fait rire aussi! Le refrain du jour que chacun répète à satiété, c'est le couplet retenu de l'opérette:

Zing, boum!
Ratapataplan,
C'est la musique,
Effet magique,
Zing, boum!
Ratapataplan,
Du régiment,
Rataplan.

De toute la journée, Jean-Paul et René ne se quittent pas. Oh! rien de très compromettant! De petits mots doux, de légères taquineries suivies d'œillades réparatrices. Peut-être même plus d'un baiser. Les autres n'y prennent pas garde, ou du moins feignent de ne pas voir. Ces jours-là, les élèves sont d'une grande indulgence. Il est vrai qu'ils ont bonne mémoire, et que, le lendemain, ils pourraient juger plus sévèrement. Mais les amoureux ont-ils souci du lendemain?

A quatre heures, collation. Après souper, on recommence. Vers huit heures fête aux huîtres. Si quelques-uns n'en mangent pas, d'autres en mangent trop. Advienne que pourra! Et l'on va

danser la dernière ronde avant le chant final: "Sancta Cæcilia, ora pro nobis". Quel plaisir! Jean-Paul n'en revient pas; il lui semble qu'il a passé le plus beau jour de sa vie. Il est heureux.

*

*

*

La Sainte-Catherine suit de proche la Sainte-Cécile et lui ressemble un peu. Si, ce jour-là, les Philosophes sont les privilégiés, tout le monde participe néanmoins à cette fête "nationale". Vieille tradition dans le Collège. Chaque division a son banquet présidé par le professeur. Les menus ont été préparés avec soin. Plus d'un confrère a voulu faire venir de chez lui quelques beaux gâteaux garnis d'une dentelle de sucre. Dès le midi, les comités d'organisation déploient une fiévreuse activité. Le Père Préfet ne suffit pas à donner la permission d'aller en ville.

Enfin les friandises arrivent et chaque classe met le couvert dans son "coin". Evidemment c'est à qui aurait la plus belle table. Celle de la Rhétorique défie toute concurrence: pyramides de chocolats, avalanches de noix, guirlandes de biscuits panachés de guimauve, fruits et gâteaux; des bouteilles de liqueurs douces dressent cà et là leur galbe transparent. Et la "tire" donc! Elle brille comme des lingots d'or fin. Ce sera le dessert, ou mieux le plat de résistance. Article nécessaire au menu, sans quoi la Sainte-Catherine ne serait pas la Sainte-Catherine.

A trois heures, les comités vont inviter les professeurs. L'entrée est triomphale dans la salle de récréation. Le Père Lavigne arrive flanqué du président et du vice-président; toute la classe se lève et applaudit. Le Père Lavigne prend la place d'honneur, complimente les artistes qui ont décoré la table. Mais trêve de paroles. Il y a là des choses qui attendent plus que des mots. Les yeux avides des élèves le disent assez.

—“Alors par quoi commence-t-on?” demande le Père.

—“Par la “tire”, répondent tous en chœur.

Le président d'office saisit un couteau et décolle la plus belle croquette qu'il offre au président d'honneur. “En effet, dit le Père, à la Sainte-Catherine, il faut commencer et finir par la “tire”. Mais dites donc, vous autres, les forts en histoire, pourriez-vous me raconter l'origine de la “tire” au Canada?”

—Ma grande surprise, répond Jean-Paul, la bouche un peu embarrassée, c'est que ce héros n'ait pas encore son monument.

—Qu'en savez-vous? corrige le professeur. L'héroïne, car c'est une femme, tient une belle place dans notre galerie historique; mais elle a fait autre chose que de la “tire”. D'après une vieille tradition, Marguerite Bourgeoys aurait introduit chez nous cet usage de servir de la “tire” à la mélasse, le jour de la Sainte-Catherine. Peut-être

même a-t-elle inventé la recette. A cette époque, la Louisiane était aussi colonie française, et ce pays tropical fournissait du sucre de canne à la Nouvelle-France. Avec le résidu du raffinage, on produisait la mélasse et on cuisait de la "tire". Les petites sauvagesses, paraît-il, appréciaient fort ce mets. Je crois cependant, ajoute le Père, que ce goût ne fut pas l'apanage exclusif des Indiens.

—Vive Marguerite Bourgeoys! cria Jean-Paul, du bout de la table.

Vive Marguerite Bourgeoys! répéta d'une seule voix la petite assemblée.

Les autres groupes, interloqués, regardaient, et se demandaient quel rôle la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame pouvait jouer en cette affaire.

Tout à coup un vacarme infernal attire l'attention. Qu'est-ce donc? Ah! oui, ce sont les finissants qui exécutent leur mascarade d'usage. Cette année, ils ont voulu revivre quelques instants de leur tendre enfance. Où ont-ils pris cela? Voyez-les: l'un porte une bavette de bébé, un autre un bonnet de baptême, un troisième a une "suce" et un biberon. A l'arrière, un orchestre exécute un charivari à rompre tous les tympan: sifflets, plats à vaisselle, violons du magasin 5-10-15, etc. Les petits surtout sont épatés, et tous ressentent une extrême hâte d'être finissants pour accomplir un pareil geste glorieux.

Le Père Lavigne, qui aime moins le tapage que ses jeunes amis, se retire, mais pas avant d'avoir donné congé de thème, en se faisant prier évidemment, comme il convient.

Les professeurs partis, les élèves s'en donnent avec plus de liberté. Pour faire une farce, Gaston, aidé de Lafleur, va chercher de force René Magnan qu'il assoit auprès de Jean-Paul. Les convives de s'exclamer. Chacun veut offrir un chocolat, une croquette de "tire", au charmant visiteur. Jean-Paul, fort ennuyé au fond, essaie de prendre la chose en badinant. Mais le petit bonhomme, lui, n'entend pas badiner. Il proteste avec colère, il se débat, et veut s'en aller. Enfin, il s'exaspère, il crie et il pleure. Un surveillant intervient et le dégage. La fête continue.

*

*

*

En sortant du réfectoire, après le souper, Jean-Paul voulut prendre son pardessus pour aller sur la terrasse. Comme il tirait ses gants de ses poches, il aperçut un billet blanc qu'il ouvrit. Il reconnut vite la grosse écriture enfantine, mais il resta interdit devant le texte :

— *Je ne veux plus que tu me parles. Lâche-moi, grand fou; j'en ai assez de tes amours. Laisse-moi tranquille ou bien je le dirai au Père Préfet.*

Aussitôt Jean-Paul remit son pardessus dans sa case et partit à la recherche de son petit ami. Il fallait dissiper ce malentendu. Si ses confrères avaient fait une sottise, lui n'en était pas responsable. Mais en vain tenta-t-il d'aborder René, de lui expliquer... Inutiles efforts! L'autre se sauvait et répétait: "Lâche-moi, je te dis; je ne veux plus que tu me parles."

Ce soir-là, Jean-Paul monta au dortoir le cœur plus lourd qu'à la Sainte-Cécile. Il se coucha, un peu fatigué de la fête, mais surtout de ce malencontreux incident. Le dortoir s'endormit sans tarder. A peine les maîtres avaient-ils éteint les lampes, qu'on n'entendait plus que le chant paisible et lourd des poitrines qui se soulèvent en mesure dans le sommeil.

Jean-Paul, lui, ne dort pas. Renfrogné dans ses couvertures, se cachant de la lueur indiscreète que projette sur son lit la veilleuse enveloppée d'un abat-jour, il rumine toutes les circonstances de sa dernière aventure. Vraiment, il est surpris lui-même de l'émotion qui l'étreint. Il n'aurait jamais cru qu'il l'aimait tant, ce cher René. Plus il y pense, plus la souffrance s'augmente. Que voulez-vous? un cœur peut être petit, mais quand il est plein, il est plein; et quand il est trop plein, il éclate. Le cœur de Jean-Paul était trop plein. Une certaine honte l'empêchait de s'ouvrir à qui que ce soit de ce chagrin intime. La perspective d'une moquerie, d'un sourire, rendait impossible toute confiance. Pas plus que les

autres, se disait-il, son confesseur ne le comprendrait. Toutefois la pensée du Père Beauchamp ne manqua pas d'évoquer le tableau de son passage dans la cour, le jour même où il avait connu René Magnan.

Le pauvre Jean-Paul se roulait dans son lit; des larmes montaient à ses yeux brûlants. Alors l'idée lui vint de retourner tout bonnement à Gaston, de rétablir les relations un peu relâchées depuis quelques semaines. Mais les lettres? Ah! les lettres, pendant longtemps, il s'était efforcé de n'y pas songer. Il aimait mieux laisser ça dans l'ombre, ne pas savoir. Après tout, Gaston ne pouvait l'avoir trompé. Et cependant... Mille obstacles se dressaient de tant de côtés que son être en ressentait un accablement extrême. La nuit se passa en un cauchemar atroce.

Chapitre IX

VERS LA LUMIÈRE

Le lendemain soir, au début de la récréation, Jean-Paul longait le corridor mal éclairé du troisième étage. Muni d'un billet bleu pâle, communément appelé "Admittatur", il s'avancait discrètement, cherchant la chambre numéro 21. Peut-être aurait-il préféré que le Père Beauchamp ne fût pas chez lui? Mais il aperçut une lueur qui passait par le vasistas, et signalait la présence de son confesseur. Il hésita un moment, eut l'envie de redescendre; enfin il frappa à la porte. "Oui", fit une voix à l'intérieur. Il fallait entrer maintenant; Jean-Paul se résigna.

—Est-ce que vous êtes libre, mon Père?

—Sans doute, mon bon ami. Venez. Il y a même longtemps que la place est libre pour vous.

Jean-Paul ne parut pas saisir l'allusion. Il pénétra dans le cabinet de travail dont le pan de mur, au fond, se tapissait d'une large bibliothèque aux rayons ouverts et dégageant de livres. Adossé aux rayons, le Père était assis devant son bureau de travail. Quand le visiteur entra, il

feuilletait quelques revues qu'il déposa aussitôt en désignant la chaise "berçante" à sa droite. Jean-Paul vint s'y asseoir ou plutôt s'y écrouler.

—Qu'est-ce qu'il y a, mon cher? demanda le Père d'une voix très tendre.

—Je suis découragé, mon Père.

—Découragé! Oh! C'est grave, cela.

Le pauvre enfant ne pouvait parler. Le visage gonflé, la respiration haletante, il était là, écrasé sous le poids de l'épreuve. D'ailleurs pas n'était la peine de s'expliquer. Le Père savait tout et voulut lui épargner la tâche pénible de faire des aveux.

—Oui, je comprends que vous souffrez, dit-il, je devine même la blessure de votre cœur. Ne vous plaignez pas trop vite, cependant; c'est souvent par une telle déchirure que la clarté pénètre dans les âmes. Avez-vous retenu les beaux vers que le Père Supérieur citait, l'autre jour, dans sa lecture spirituelle, après la prière du soir?

*L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.*

Vous répondez bien tard à l'invitation que je vous ai faite au début de l'année. N'importe! Vous y répondez. Je vous attendais; je savais que vous viendriez.

Vous avez besoin qu'on vous aide, et nous voulons vous aider. Comment se fait-il donc que

nous prenions un si long temps à nous entendre et à nous rejoindre? Vous dites parfois dans vos moments de tristesse: "Personne ne me comprend". Vous vous plaignez de n'être pas compris et vous refusez de vous expliquer. Pourquoi ne pas accepter plus vite ces tête-à-tête intimes? C'est dans ces entretiens que les cœurs se rapprochent, que les âmes se voient. Dieu me garde de jamais violenter une conscience! Mais comme je me réjouis quand une conscience s'ouvre d'elle-même!

Jean-Paul, d'abord la tête penchée sur la poitrine, dans une prostration complète, écoutait ces paroles, sans paraître prêter attention; mais peu à peu, il leva les yeux comme vers une lumière nouvelle. Son visage contracté commença à se détendre, tandis que le Père continuait à parler. Profitant d'une pause, il hasarda un timide: "Je voudrais . . ."

—Vous voudriez, continua le directeur, et moi, je le désire ardemment, non pas pour moi, mais pour vous, tout pour vous. De tempérament, vous êtes ardent, généreux; mais vous ne savez pas canaliser vos forces. Il importe qu'on vous avertisse, qu'on vous ramène dans le droit chemin, tant que vous n'aurez pas pris de solides habitudes.

—Dites-moi ce qu'il me faudrait faire.

—D'abord cesser de vous enfermer dans le secret, qui vous ronge encore plus que vos passions.

—Au confessionnal, j'avoue franchement mes fautes.

—Vos fautes, oui; mais que de circonstances autour de ces fautes qu'il serait bon de faire connaître à votre confesseur! Tels mouvements de l'âme peuvent bien ne pas relever du sacrement; ils affectent néanmoins la conscience, l'éclairent ou l'obscurcissent, la bouleversent et parfois même la désemparent. Tout se tient dans notre vie intérieure. Un adolescent a besoin plus que quiconque d'une particulière assistance. Certains élèves se disent: "Je suis capable de conduire mon affaire tout seul." Et la preuve... c'est qu'ils la conduisent fort mal!

Le Père prêchait un converti: les événements, plus que les arguments, avaient produit la conviction dans l'âme de Jean-Paul. Aussi prit-il sur lui d'interrompre la démonstration pour exposer le motif de sa visite. Il déclara avec candeur son amour pour René Magnan, et surtout son chagrin de la rupture.

—Vous souffrez, reprit le Père, et je le comprends. La souffrance est la rançon inévitable de ces amitiés fausses et impossibles. Vous connaissez l'adage latin: "amicitia pares invenit aut facit". Dans le cas, l'amitié ne vous trouve pas semblables et ne peut pas vous rendre semblables.

—Donc il n'y a pas de bonnes amitiés entre élèves?

Le Père dissimula assez mal un mouvement d'humeur, car il avait plus d'une fois discuté avec ses collègues cette question des amitiés de collège; il en voulait à certains pourfendeurs trop sages qui tranchent les complications de cœur ainsi qu'Alexandre trancha le nœud gordien. Il était homme à compter au moins pour une faute de français le pléonasme "amitié particulière", comme si toute amitié n'était pas essentiellement particulière.

—Non, non, fit-il avec autorité. L'amitié est chose excellente, heureuse, magnifique et délicate, mais difficile. Ayez des amis, je veux dire des amis bien choisis. Ne soyez pas exclusif ni jaloux. Pour quelques compagnons que vous aimez davantage, ne mettez pas de côté vos autres camarades.

—Ce n'est pas facile de bien régler cela.

—Encore là, mon enfant, un directeur spirituel peut vous être fort utile.

—J'ai un ami excellent, que vous devez connaître, Gaston Gervais.

—Oui, en vérité, je le connais. Il y a même longtemps que je veux vous parler de lui.

—Je m'amuse beaucoup avec lui. Il me semble même que ce soit le seul qui me comprenne bien.

—Vous pensez?

—Il m'en a donné bien des preuves.

—Et si ce n'était pas l'ami qu'il vous faut?

—Vous ne voudriez toujours pas me séparer de lui?

Le Père s'accouda sur son bureau, joignit les deux mains comme pour supplier:

—Jean-Paul, avez-vous confiance en moi? voulez-vous accepter, pour aujourd'hui, un excellent conseil? Eh bien! Eloignez-vous de cet ami, ou plus exactement, de ce compagnon qui n'est pas votre ami.

Jean-Paul, surpris, interloqué, ouvrit de grands yeux, pendant que le rouge montait à son visage, un rouge de colère:

—C'est bien... pour René Magnan, je concède. Quant à Gaston, non, jamais, c'est mon meilleur ami!

Alors commença entre les deux interlocuteurs une suite de protestations et de supplications. Le Père avait prévu un rude combat, une lutte dans laquelle il aurait pu triompher d'un seul coup, mais d'un coup cruel qui aurait violemment blessé son adversaire. Il voulut donc tenter tous les autres moyens. Pendant qu'il parlait, il ouvrait et fermait son tiroir de gauche d'où pendait un trousseau de clefs qui sonnaient chaque fois comme un cliquetis d'armes.

A la fin, Jean-Paul avait pris un air de défi :

—Qu'on me prouve, qu'on me prouve que Gaston ne m'aime pas véritablement ! Les maîtres lui en veulent, parce qu'il n'est pas un "porteur" comme d'autres, parce qu'il fait son indépendant, parce qu'il se conduit par lui-même.



—Vous réclamez des preuves ? fit le Père d'un ton grave, presque solennel.

—Personne n'est capable de m'en fournir.

Le Père alors s'attendrit, changea de voix ; puis, se penchant sur son jeune ami, il lui saisit la main :

—Vous voulez à tout prix qu'on vous fasse mal. Je me rends avec regrets à vos exigences. Je vais vous blesser au cœur, mais à la manière des chirurgiens, d'une blessure qui guérit.

Puisant dans le même tiroir, il en tira une lettre qu'il déplia avec lenteur, hésitant encore. Enfin, d'un geste décidé, il la tendit à Jean-Paul: "Lisez cela, pendant que je vais m'absenter un instant." Et il sortit aussitôt, non qu'il eût affaire à partir, mais il voulait épargner charitablement l'humiliation d'un témoin à ce fier enfant qui allait recevoir une brutale injure.

Jean-Paul saisit la lettre et fut d'abord très étonné de reconnaître l'écriture de Gaston: "Quoi! il aurait écrit au Père . . . à mon sujet . . . je ne comprends rien . . ." Mais non, l'en-tête de la lettre portait: "A mon cher Robert". C'était une lettre à Jobin. Il lut:

Mon cher Robert,

Parle-moi d'une farce! En revenant de chez vous, l'autre jour, je suis passé au bureau de poste avec Ti-Jean-P., très impatient d'avoir un accusé de réception pour sa boîte de chocolats. Quelle catastrophe! Le pas fin avait envoyé une lettre, à mon insu, à l'adresse que tu connais; et la lettre, évidemment revenait avec cette indication: "Inconnu". Tu devines mon embêtement. J'avais toujours eu soin, comme tu sais, de me faire donner les lettres afin de les remettre moi-même à ta sœur

Antoinette qui savait fort bien y répondre, tout en les faisant passer par mon frère, à Montréal. Mais là, ça n'a pas marché. Jean-Paul se mêle à plaisir dans l'écheveau. J'ai fourni une explication: la dite Cécile aurait déménagé, etc. Mais le meilleur parti à prendre est pour nous de ne plus dire un mot là-dessus. Chut!

Et le chocolat donc? Ne t'en inquiète pas, nous l'avons mangé à la Tabagie, mercredi soir. Un pique-nique, tu m'entends! Tous les copains étaient assis par groupes, jouant aux cartes sur les petites tables que nous ont laissées nos aïeux. Chacun y allait de son histoire. Un beau nuage de fumée flottait au-dessus des têtes. Au milieu du nuage, je suis arrivé comme une apparition angélique, avec la boîte enrubannée. J'ai ôté le couvercle, j'ai écarté les dentelles, enlevé le papier d'argent, et très gentiment, j'ai prié Monsieur le Surveillant, de "lancer, comme on dit, la première balle." Ensuite, à tout le monde. Charette, à qui j'avais communiqué mon secret, se tordait dans le coin de l'escalier. Grande fête en l'honneur de notre ami Ti-Jean-P. Pour un tour, c'est un tour!

Faut-il ajouter que Jean-Paul, perdant la divine Cécile, vient de se rabattre sur des amours plus faciles à contrôler. Le voilà accroché à René Magnan; tu sais bien, la petite poupée rose que je t'avais signalée. Mais laisse-moi faire, je vais vous démarier cela d'un coup d'épaule.

En somme, nous avons rendu un grand service à notre ami. Un tour, affaire de rire! Mais des amours, c'est là chose plus grave. Et puis, si nous ne voulons pas qu'il se donne à d'autres, c'est un signe que nous l'aimons.

Quel bon type après tout, un peu naïf, un peu badaud, mais si charmant et si utile! Tu sais s'il t'en a fait des devoirs français; et moi-même, je lui dois plus d'un discours.

Maintenant efforçons-nous, tous les deux, d'enterrer cette histoire de lettres. Soyons discrets.

Ton meilleur ami,

GASTON G.

Pendant la lecture de cette lettre, Jean-Paul avait passé par tous les degrés de la tristesse, de l'abattement et de la colère. Quelle humiliation! Lui si fier, si confiant, et d'autre part si loyal, se voir ainsi trompé! Chaque phrase lui arrivait avec la violence d'une gifle. Tantôt la rage l'étouffait; tantôt un vide affreux se creusait subitement dans son cœur. A la fin, les larmes l'aveuglaient. Exaspéré, il se leva, froissa la lettre qu'il roula comme une balle; et sans plus savoir où il était, où il allait, il s'élança du côté de la porte. Mais en même temps qu'il tournait la poignée, une autre main de l'extérieur la tournait aussi: le Père Beauchamp apparut et ramena Jean-Paul vers le bureau:

—Eh bien! êtes-vous convaincu maintenant? Ces preuves suffisent-elles?

Abattu, consterné, le visage défait, l'écopier vaincu n'osait dire un mot. Le Père aurait voulu avoir le temps de panser la blessure, d'y mettre

un baume qui adoucit; mais la cloche sonnait la fin de la récréation, il fallait le congédier.

—Vous allez descendre, lui dit-il, mais je veux avoir de vous la promesse que vous garderez le secret de cette lettre.

—Non, répondit crânement Jean-Paul, il va me payer ça, lui!

Le Père dut déployer toute son autorité pour faire remettre la feuille; et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la promesse de la discrétion à garder du moins jusqu'au lendemain soir. Et l'élève sortit.

*

*

*

Comment cette lettre était-elle tombée entre ses mains? Jobin l'avait reçue pendant sa longue mais peu souffrante maladie. Par hasard sa mère avait trouvé la lettre et l'avait lue. Epouvantée de la responsabilité de son fils dans une affaire qui lui paraissait très grave, elle avait forcé Robert à remettre le document à un professeur de confiance qui saurait arranger les choses. Robert, pour acquit de conscience, l'avait portée au confesseur de Jean-Paul.

Chapitre X

IL FAUT AIMER OU HAIR

Cette existence de collège, que les élèves qualifient de monotone, est pourtant pleine d'incidents variés. Dans ce monde en miniature, s'agitent quantité d'intérêts, de passions et de menues intrigues. Quel noviciat de la vie ! Le règlement unique pour tous plane au-dessus des têtes, mais les cerveaux ont chacun leur originalité et leurs idées propres.

Dans ce milieu, Jean-Paul hésitait sur la ligne de conduite à tenir. Il sentait une nécessité nouvelle de s'adapter. Ayant vécu trop longtemps à part, avec son ami Gaston, il se trouvait maintenant un peu isolé, même au sein de la foule. D'ailleurs, cette année-là, la Rhétorique était une classe plutôt médiocre ; seul Jean-Paul présentait une personnalité dépassant la moyenne.

Profondément confus d'avoir été le jouet ou la risée de ses condisciples, il ne pouvait supporter l'atmosphère de ridicule dont il se supposait entouré. Nerveux et susceptible, à tout instant il se mettait en garde contre une allusion possible, et se défendait quand on ne l'attaquait pas.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Sincèrement il avait promis à son directeur spirituel de ne pas se venger, mais il voyait toujours cette fameuse lettre. En classe, il se trouvait justement en arrière de Gervais. Chaque fois qu'il apercevait la grosse écriture bien connue, tout de suite la lettre se dressait sous ses yeux, presque avec la vivacité d'une hallucination. A certains moments, il avait une envie folle de l'insulter, de lui crier au moins qu'il n'était pas aussi naïf qu'on l'avait dit.

Mais le Père Beauchamp suivait son dirigé d'un œil attentif.

De son côté, Gaston demeurait fort intrigué de l'attitude froide et distante prise par son ancien ami. Il tenta divers moyens de le reconquérir. A cette fin, il lui donnait tantôt des marques d'une sympathie affectée, mais ses courbettes restaient sans réponse; tantôt il simulait de l'indifférence, parlait de Jean-Paul comme d'un élève quelconque, l'appelait "Forest" tout court. Néanmoins il cherchait furieusement le mot de l'énigme. Pour lui, Jean-Paul ne pouvait rien savoir de ses manigances passées. Rejetant donc cette hypothèse, il faisait nombre d'autres conjectures, et comptait qu'un jour ou l'autre, on viendrait lui faire des excuses.

Jobin, lui, s'était retiré du conflit. Après avoir libéré sa conscience en remettant au Père Beauchamp la lettre qui avait tout révélé, il avait cru plus sage de s'effacer. La lettre avait fait du

309.112-711A2
309.112-711A2

bruit chez les parents de Robert, et bien des questions s'étaient agitées autour de cet épisode. Or, lui avait expliqué à sa mère que le désordre provenait de ses confrères de collège. S'il ne réussissait pas dans ses études, c'était la faute des autres. S'il n'avait jamais son excellence, cela dépendait de ses compagnons qui se conduisaient mal, et ensuite tout passait sur son dos. Il fit tant et si bien que sa mère, trop crédule, décida de le garder à la maison, sauf pour les classes. Un médecin, ami de la famille, fournit un certificat, et Robert devint externe.

Chaque fois que Gaston voulait lui parler et avoir des explications, ce n'était jamais le temps : il était, ce jour-là, très pressé. Gaston eut l'idée d'aller chez Robert ; mais ce dernier l'en dissuada, parce que, dit-il, sa mère avait appris des choses . . . et puis ça ne ferait pas . . .

Un incident de classe devait provoquer un dénouement à cette affaire embrouillée. Le Père Lavigne, qui expliquait alors "Le Misanthrope" de Molière, avait donné pour sujet de composition : "Lequel préféreriez-vous comme ami, Alceste ou Philinte ?" Selon l'usage, le professeur rendait compte des compositions le lundi matin. Ces jours-là sont toujours des moments de fièvre et d'anxiété chez les écoliers. Un lundi de décembre donc, les élèves avaient jeté un coup d'œil sur la pile de cahiers, au coin du bureau, et attendaient impatiemment l'appréciation de leur

maître. La récitation des leçons, au début, respira franchement l'ennui. Gaston, entre autres, débita quelques inepties sur Chateaubriand dont il confondait les œuvres avec celles de Voltaire. Le Père Lavigne fut, pour plus d'un quart d'heure, sur les dents.

On corrigea le thème et la version, et enfin on arriva au devoir français. Encore une fois, ce pauvre Gaston n'eut pas de veine. Le professeur le réprimanda vertement à propos de son travail: "Vous me faites, dit-il, la biographie de Molière . . . En quoi la naissance du comédien ou sa mort importent-elles dans la question? Et puis qu'avons-nous besoin d'un résumé de la pièce? Vous commencez à entrer dans le sujet juste à la fin de votre dissertation. Vous choisissez Philinte pour des raisons assez légères. Dans votre opinion, le profit à tirer d'un ami constitue l'essentiel. Ça ne montre pas une grande noblesse de cœur. Une chose m'étonne: au lieu de faire des progrès, vous reculez; au mois de septembre, vous me donniez de bonnes rédactions; mais voilà que vous me servez de véritables horreurs. Ça n'a ni queue ni tête, ni commencement, ni milieu, ni fin, ni rien. Vous me recommencerez ce devoir à la retenue."

Le professeur se plaignit d'avoir toujours à reprendre les mêmes fautes; il proposa, non sans ironie, de faire imprimer ses corrections et de les distribuer chaque lundi, puisqu'il avait sans cesse

des défauts identiques à relever. "Heureusement, ajouta-t-il, que nous avons quelques consolations. Notre ami Jean-Paul n'a pas failli à la tâche. Voici quelques pages bien écrites et personnelles, où l'on perçoit l'accent de l'âme. Peut-être un peu d'amertume. Notre ami a l'habitude d'être plus optimiste. N'importe! Vous préférez Alceste, à cause de son cœur loyal, de sa franchise. Libre à vous! Je constate que la question est bien posée. Vous analysez d'abord les deux caractères, vous les mettez en parallèle et vous tirez une conclusion. Je lis cette conclusion:

"Sans doute j'aimerais mieux, si cet homme existait, un ami à la fois franc et compatissant; toutefois puisqu'il faut choisir entre Alceste et Philinte, je préfère, et de beaucoup, un ami rude mais sincère, à un autre indigne de notre confiance. J'aime mieux cent fois qu'on me dise en face que je suis un naïf, un badaud, et tout ce qu'on voudra, que de recevoir des coups d'encensoir en avant, quand, en arrière, on me trahit, on me ridiculise. Non, appeler ça de l'amitié, c'est un mensonge!"

Le professeur s'arrêta pour faire remarquer qu'il y avait là une certaine déviation, une charge qui ne portait pas . . .

Dans la classe, quelqu'un avait fort bien compris que la charge portait, et déjà Gaston flairait la poudre. Aussi, à la descente de dix heures et quinze, il n'avait plus de doute sur les sentiments

hostiles de Jean-Paul. De toute évidence, le secret des lettres s'était éventé. Il fallait donc maintenant renoncer aux derniers espoirs d'une réconciliation. Au sein des petits groupes qui se forment sur la terrasse, à la sortie du matin, Gaston commença sa campagne contre Jean-Paul. En confidence, il dit à chacun de ses confrères: "Vous savez, Forest commence à "licher". Le Père Lavigne lui-même se laisse prendre. Et puis, méfiez-vous, il est toujours rendu chez le Père Beauchamp, il vous "déclarera", c'est sûr! J'en sais plus que je n'en puis dire... Des "porte-panier", moi, je déteste ça! Vous voyez d'ailleurs que je ne vais plus avec lui."

Le midi et le soir, Gaston continua sa petite besogne de dénigrement. Il voulait à tout prix tourner la classe contre Jean-Paul; et la classe paraissait assez bien disposée à subir cette mauvaise influence, heureuse peut-être de satisfaire sa jalousie et de faire payer les petits dédains dont elle avait été trop souvent l'objet.

Jean-Paul n'eut pas de peine à s'apercevoir de ces manœuvres. Gaston! oh! pour lui, il n'avait guère de regrets, mais ses confrères...

*

*

*

La semaine suivante, la "patinoire" étant bien en ordre pour la première fois, les élèves obtinrent le "congé de glace". Pour inaugurer la saison, on

organisa une partie de hockey: Rhétorique contre Philosophie. La température était bonne, malgré l'atmosphère un peu terne et une menace de tempête prochaine. La glace vive étendait son miroir dans un grand cadre de neige amassée près des remparts.

A deux heures, un jeudi, toute la communauté et plusieurs citoyens venus de la ville s'étaient massés sur les buttes de glace. Les joueurs descendirent avec leur costume: culotte brune, chandail rouge rayé de blanc, avec de larges numéros dans le dos, "tuque" de laine aux mêmes couleurs. Avant le début de la partie, on fit des courses libres à titre d'exercices, on donna l'assaut aux gardiens des buts pour éprouver leur vaillance et leur habileté. Enfin un coup de sifflet, lancé par l'arbitre, appela les joueurs à leur poste. Le gardien des buts, bardé d'énormes jambières, se posta à l'entrée du filet; puis, en avant, les deux défenses: à droite Jean-Paul et à gauche Gaston, même disposition que les années dernières. Sur le front: Charette au centre, Bonin aile droite et Dubeau aile gauche. Le Père Préfet fit l'honneur de mettre la rondelle au jeu.

Comme il arrive souvent, la première période fut sans beaucoup d'entrain. Il importe que les joueurs mesurent d'abord leurs forces et celles de l'adversaire. Mais, à la deuxième période, les deux équipes commencèrent à s'échauffer et suscitèrent une sympathie plus vive chez les spectateurs.

Après quelques tentatives mal combinées et sans effet, Barrette, qui joue centre pour les philosophes, saisit la rondelle du bout de son bâton et se précipite vers le but de l'adversaire; Bonin le laisse passer; Jean-Paul l'arrête et, d'un mouvement preste, se lance à son tour dans une montée où il excelle. Majeau, qui joue aile gauche dans le camp adverse, essaie de le bloquer. Jean-Paul fait un tour sur lui-même, escamote la rondelle et repart. Les deux défenses le forcent de passer entre elles en allongeant leurs bâtons bout à bout. Jean-Paul saute par-dessus les bâtons, rattrape la rondelle, et vlan! . . . au fond du filet.

Une immense clameur retentit sur tous les remparts. Les bâtons libres que tiennent les élèves s'abattent sur les planches en applaudissements tapageurs. On crie, on acclame le héros. Forest! proclame une voix, et toutes les autres épellent: F-O-R-E-S-T, Forest! Jean-Paul affecte une indifférence détachée; il retourne à son poste avec la lenteur d'un mouvement cadencé et un peu mou. A chaque coup de son patin qui glisse, son chandail bouffe sur sa hanche comme soulevé par une brise légère. Arrivé à son poste, il s'appuie sur son bâton, une jambe au vent, et regarde. On dirait que cette démonstration ne le concerne point. Mais son cœur bat, ses yeux flambent, ses joues saignent sous le sang vermeil qui afflue, sa respiration halette: il respire à plein la gloire qui passe.

La joute reprend, la Rhétorique se trouvant encouragée, la Philosophie stimulée. L'intérêt augmente et les deux camps se sentent soutenus. Une rage autour de la rondelle affolée. Tous ont des ailes; personne ne porte à terre; et telle une "poudrerie" qui tournoie, on voit passer et repasser, aller et revenir de claires ombres rouges et blanches qui luttent et se bousculent, s'affaissent et se relèvent, et toujours se poursuivent dans une course fébrile, effrénée, enivrante.

Un coup de sifflet . . . la deuxième période est finie. Les joueurs se retirent un instant, endossent leur pardessus sans mettre les manches, cependant que tous les petits s'abattent sur la "patinoire". Le long des remparts, les commentaires vont leur train; les connaisseurs annoncent le succès de la Rhétorique.

Voilà que le sifflet retentit de nouveau. Les joueurs reprennent leur position mais en changeant de but, afin que toutes les chances demeurent égales. La Rhéto, peut-être un peu trop confiante, n'oppose à ses adversaires qu'une résistance molle. Et, après quelques minutes, la rondelle, qu'on ne surveillait pas assez, va se loger, comme par mégarde, dans le filet. On compte un point pour la Philosophie. "Un à un".

Nouvelle inquiétude dans le camp de Rhétorique. Jean-Paul, sur qui l'on fonde le principal espoir du succès, quitte le poste de la défense pour prendre celui de l'aile

droite. Et le jeu recommence avec une fureur subite. Les deux équipes sont décidées à faire le



point qui donnera la victoire, tandis que les spectateurs escomptent que ce sera partie nulle. La

Rhétó veut gagner à tout prix. Charette, qui joue centre, fait des prouesses. À un certain moment, on le voit pousser la rondelle jusqu'à vingt pieds du but ; mais alors, ne pouvant la lancer, parce que trois adversaires sont massés devant lui, il la passe à l'aile gauche, et une lutte violente s'engage entre deux champions. À l'instant Gaston quitte son poste et vient à la rescousse de Dubeau qui tombe, après avoir poussé la rondelle à Jean-Paul, de l'autre côté. Sur les remparts, tout le monde se penche, on sent que le coup décisif va se donner. Jean-Paul a saisi la rondelle, sa position est favorable, il va lancer. Mais, par une maladresse inexplicable, Gaston s'avance trop près du filet et reçoit la rondelle sur la jambe. Le point est manqué.

Un long silence traduit la déception générale. Jean-Paul en colère jette son bâton et va s'adosser au rempart. Le capitaine entre en dispute avec Gaston qui s'excuse et se défend. Pendant ces minutes que l'on perd à discuter, la joute continue. Et, grâce à l'absence de trois joueurs adversaires, la Philosophie fait une montée et compte un point juste avant le signal de la fin.

La victoire ne produit guère d'enthousiasme. On comprend que la Rhétó a perdu à cause de Gervais. Lui s'en va avec quelques copains, en donnant de vagues explications de sa manière d'agir ; surtout, il démontre que Forest n'a pas si bien joué que ça paraît. Au fond sa jalousie est à

moitié satisfaite. En lui-même, il se dit que c'en était assez d'une première ovation à l'adresse de Jean-Paul, il n'allait pas en laisser produire une autre.

Chapitre XI

LE CHOC

Le mauvais tour de Gaston n'avait pas donné le change à la classe entière. Du coup, son crédit avait baissé auprès de plusieurs confrères qui soupçonnaient là quelque chose de vilain. La cabale ne continua pas moins contre Jean-Paul qui se trouvait alors l'élève le plus discuté du Collège. Gaston poursuivait sa vengeance sourde et tenace. Il ne perdait pas une occasion de calomnier son ancien ami. Mais il parlait trop, une riposte ne pouvait manquer de lui venir.

En effet, une altercation eut lieu, un soir, dans le "coin" de la Rhétorique. Tout se vida : l'histoire des lettres, la boîte de chocolats mangés à la Tabagie, etc. Jean-Paul, exalté, hors de lui, cracha à la face de Gaston tous ses souvenirs avec des injures, pendant que l'autre ricanait et répétait : "Ca prouve que j'ai dit vrai, que tu es un naïf, un badaud, sans compter le reste". Jean-Paul l'aurait giflé, n'eût été l'intervention opportune des camarades.

Revenu de sa colère, le pauvre enfant resta profondément humilié, et versa dans le décourage-

ment. Il y avait dans son âme un mélange de regret et de satisfaction. Il était content d'avoir dit son fait à ce polisson de Gervais, mais il avait honte d'avoir mis au grand jour tant de choses intimes. Doué d'un cœur ardent, il ne possédait pas une âme de soldat; et la vie militante dans laquelle il venait d'entrer, lui pesait au point de l'écraser. A certaines heures, il aurait presque voulu effacer tout cela, se retrouver aux premiers jours de septembre, avec son ami Gaston qui le trompait, mais qui du moins lui laissait la vie calme.

Un soir, dégoûté de tout, il monta à la chapelle pendant la récréation. Il alla s'asseoir en face de l'autel de la Sainte-Vierge, non pas pour prier, mais uniquement pour être seul. La chapelle était muette et obscure. De grandes ombres flottaient dans la voûte et rendaient le silence encore plus profond. Au centre du sanctuaire, la lampe du Saint-Sacrement perçait l'obscurité de sa flamme scintillante comme un diamant qui brille dans une chambre noire.

Mais voilà que l'atmosphère surnaturelle qui l'entourait, commença à le saisir. Dans le fond de son esprit, lui venait la pensée que Dieu pouvait bien lui envoyer ces épreuves pour purifier son âme et lui faciliter l'expiation de ses fautes passées. Il se rappela plusieurs conseils que lui avait donnés le Père Beauchamp. Il réfléchit.

Peu à peu son cœur en révolte se pacifia, et ses yeux s'attachèrent au Christ de l'autel dont la silhouette d'argent se détachait dans la pénombre. Sans bien s'en apercevoir, il glissa à genoux. Il n'était pas venu pour parler au bon Dieu, mais le bon Dieu lui parlait. A la fin, il ne put s'empêcher de répondre par une prière de confiance. Il se releva plus fort et descendit en récréation plus vaillant.

*

*

*

Gaston gardait en son cœur une rancune grandissante. Plus que Jean-Paul, il ressentait l'humiliation de sa dernière dispute qui avait révélé à toute la classe ses mauvais tours et son peu de loyauté. Il n'entendait pas se résigner, et, sournoisement, il machinait sa revanche.

Une première occasion lui fut donnée de manifester ses sentiments hostiles. Le professeur d'anglais, monsieur Schreegan, excellent homme par ailleurs et plein de bonne volonté, ne savait peut-être pas parfaitement manier les jeunes. Américain de naissance et d'éducation, il ne comprenait guère la mentalité des petits Canadiens français. Un jour, le samedi après-midi, moment le plus critique de la semaine, les Rhétoriciens se montraient fort agités et fort bruyants. Le maître s'épuisait en vain à réclamer le bon ordre.

Soudain, Gaston se leva en sursaut et criant d'une voix indignée: "Monsieur, on me pique". Or, d'après la position des élèves, seul Jean-Paul avait pu commettre le méfait. Monsieur Schreegan, impatienté déjà depuis longtemps, parut bien aise d'attraper un coupable.

—John, you shall learn twenty lines.

—Monsieur, réclama Jean-Paul je n'ai rien fait.

—Thirty lines.

—Mais je . . .

—Fourty lines and shut up!

Toute la classe parlait, hurlait, trépignait. Et le professeur distribua encore de côté et d'autre vingt, trente ou quarante lignes de latin.

Le soir, pendant la récréation, on voyait assis sur les bancs, le long des murs, quelques Rhétoriciens munis de leur Virgile, qui marmottaient avec un effort d'application, au milieu du tintamarre des jeux, la suave poésie des Géorgiques: "O fortunatos nimium sua si bona norint! . . ."

Autour de la salle, les élèves faisaient la promenade. Gaston, la casquette de travers, les mains dans ses poches, marchait d'un air indifférent, comme si rien ne s'était passé. Toutefois il jetait un coup d'œil furtif à Jean-Paul qui

rageait, souffrant bien plus encore de son humiliation que du travail surérogatoire. L'événement lui avait même donné un peu de fièvre. En montant à l'étude, il ressentit un certain malaise, peut-être un commencement de grippe.

Chapitre XII

LE "DIABLE" AU DORTOIR

Au dortoir, ce soir-là, tout se passa comme à l'ordinaire. Tranquillement les surveillants faisaient les cents pas dans les allées, en attendant que les élèves se couchent. Le premier maître récita la prière qu'il termina par le traditionnel: "In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum." Les lampes s'éteignirent, excepté la petite veilleuse du centre qui reste allumée toute la nuit. Pendant quelques minutes encore, on entendit les pas feutrés d'un surveillant qui glissait entre les rangées de lits, avant d'entrer dans sa cellule. Une atmosphère de paix et de repos remplissait la pièce immense.

Voilà que vers onze heures, deux ou trois élèves chuchotent dans un coin. Le plus hardi se lève, et, l'œil au guet, prêtant l'oreille, marche à pas de loup jusqu'auprès de la porte. Là, il ferme le courant de l'électricité, éteint la veilleuse, arrache la manette du commutateur général; et, en une course folle, il retourne se jeter dans son lit. Des rires étouffés applaudissent ce premier

succès. Ensuite, une voix qui tente de se grossir crie à tue-tête: "Benedicamus Domino". Les voisins s'éveillent, mais comprennent vite qu'il s'agit d'une farce. Un groupe se met alors à réciter des bouts de phrases de "L'Aiglon" et entreprend une parodie de la fameuse scène de Wagram:

—*Mon front saigne...*

—*Ma jambe est morte...*

—*Mon bras pend...*

—*Dragon, tends-moi les mains...*

—*Je n'en ai plus...*

Un violent éclat interrompt la tragédie. Un projectile a brisé une ampoule électrique. Chut!! Silence parfait... Plus un mot, pas un rire. On écoute du côté des cellules... Personne. Le chahut recommence avec encore plus de liberté et moins de prudence. Un morceau de savon lancé fortement heurte le mur. Nouveau silence... Tout le monde dort et ronfle, parce qu'un surveillant vient de sortir. Il marche droit vers la porte afin d'allumer les lampes. Impossible. Par-ci, par-là, de petits rires, qui ne peuvent pas se contenir, soulignent les vains efforts du pauvre maître qui ne comprend rien et quitte bientôt le dortoir. "Il a peur!" insinue quelqu'un. Et le "diable" recommence de plus belle: des billes roulent à terre, un charivari d'enfer éveille le dortoir entier... Deux maîtres surviennent, portant des

lampes à pétrole. L'ordre se rétablit. On parvient à faire fonctionner le commutateur, et toutes les lumières électriques s'allument.

*

*

*

Le matin, grand émoi dans la maison. Chacun sait naturellement que les élèves ont "mené le diable" dans le dortoir numéro III. "Plaise au Ciel, dit le Père Fontaine, au réfectoire, que ce ne soit pas le diable qui les ait menés!" Le Père Supérieur est très ému. Le Père Préfet organise une enquête. Mais c'est à ces heures que la discrétion de la gent écolière se maintient jusqu'à l'héroïsme. Personne ne sait rien; personne n'a rien entendu; personne n'a rien vu.

A dix heures et trente, il y avait répétition générale de la messe de Noël, à la tribune de l'orgue. Le maître de chapelle compta ses chœurs. "Comment, dit-il, Jean-Paul Forest n'est pas là?"—"Il est fatigué de sa nuit", chuchota Gaston à son voisin. Le Père fit semblant de ne pas entendre, mais il avait saisi un mot qui pourrait servir. Aussitôt après l'exercice, il rencontra le Père Supérieur et lui transmit, sous toutes réserves, l'indication. Le Père Supérieur manda aussitôt Jean-Paul et l'interrogea:

—Oui . . . oui . . . Jean-Paul . . . au sujet de la nuit dernière, il n'y a rien qui vous inquiète?

—Non, mon Père.

—Rien! Vous couchez dans le dortoir numéro III, n'est-ce pas?

—Oui, mon Père.

—Eh bien! la nuit dernière, vous n'avez pas eu connaissance de quelque bruit, de quelque désordre?

Jean-Paul allait répondre, quand le Père Supérieur l'arrêta d'un geste extrêmement grave:

—Pesez bien vos paroles et expliquez-vous sans détours. La chose a peut-être plus d'importance que vous ne le croyez.

—Mon père, la nuit dernière, je ne suis même pas allé au dortoir. Hier soir, je me suis senti mal en train en montant à l'étude, et j'ai demandé un billet pour l'infirmerie. J'y suis encore d'ailleurs, et j'irai tout de suite vous chercher une attestation du Frère Infirmier.

Le Père Supérieur, sans le paraître, fut tout à fait décontenancé. Et reprenant, de sa voix ordinaire:

—Non, j'accepte votre parole. Si vous n'étiez pas au dortoir, vous n'êtes pas en cause. Très bien! allez.

Cependant une lueur surgissait en son esprit. Il avait entendu parler d'un certain

différend entre Jean-Paul Forest et Gaston Gervais. Le Père Beauchamp pouvait sans doute l'éclairer, mais il avait comme principe absolu de ne jamais demander de renseignements aux directeurs spirituels. Il résolut de poursuivre personnellement ses recherches. Gervais avait déjà un dossier assez chargé; il était bien capable d'organiser un chahut au dortoir ou ailleurs. Sa parole imprudente à la tribune de l'orgue disait suffisamment qu'il était au courant des faits, si même elle n'avait pas pour but de détourner les soupçons de lui-même et de les jeter sur un condisciple à qui il pouvait garder quelque rancune. Le Père Supérieur fit donc venir immédiatement Gaston Gervais. Gaston arriva plein d'assurance.

—C'est un simple renseignement que j'ai à vous demander, déclara le Père. Jean-Paul Forest couche dans votre dortoir, n'est-ce pas? Vous avez dû le voir hier soir?

—Oui, mon Père, en effet.

—Vous savez qu'il s'est mal conduit dans le dortoir?

—Non... c'est-à-dire oui... Mais je n'ai pas voulu m'en mêler...

—Tout de même, il vous a parlé au cours de la nuit?

—Oui, comme ça, en passant.

Le Père Supérieur se redressa solennel, et avec un geste écrasant, dit:

—Vous êtes un menteur. Vous faites planer sur les autres des soupçons très graves, afin de vous couvrir vous-même.

Gaston rougit, baissa la tête et balbutia en manière d'excuse :

—Il n'y a pas que moi qui ai fait la dissipation, Forest a parlé plus que moi.

—Double menteur ! Jean-Paul Forest n'a pas couché au dortoir, cette nuit. C'est vous qui avez organisé ce désordre. Et, à tout prendre, il vaut mieux pour vous d'avouer franchement.

—J'avoue. Mais je ne pensais pas que ce pouvait être aussi sérieux que ça.

—Vous avez la conscience mal formée. Depuis longtemps je constate que vous exercez une mauvaise influence dans la maison. Il importe d'étudier votre cas. Cet après-midi, je le soumettrai au Conseil.

Très penaud, inquiet, en même temps que plein de colère, l'inculpé retourna à l'étude.

A une heure et trente, tous les membres du Conseil, excepté le confesseur de Gaston, qu'on n'avait pas averti, se réunirent dans le bureau du Père Supérieur. Brièvement, le Père exposa la question en soulignant ce fait que l'élève avait un passé qui ne le recommandait guère à la bienveillance. Les délibérations furent courtes : tous convinrent que cet écolier était indésirable et qu'il

vaudrait mieux le remettre à ses parents. On vota. Il n'y eut dans l'urne que des billes noires. Le Père Supérieur déclara Gaston Gervais renvoyé du Collège.

Il attendit cependant que les élèves fussent montés en classe, pour communiquer la sentence à l'intéressé. Elle le frappa comme un coup de massue. Ce malheureux enfant ne s'imaginait pas qu'on pût le mettre à la porte. Ses fredaines les plus détestables avaient toujours paru à ses yeux de simples légèretés, des drôleries. Les avertissements qu'on lui avait maintes fois donnés, il s'en était moqué. Son succès lui paraissait d'autant plus grand qu'il avait plus agacé les professeurs. Quelle surprise maintenant de se voir chassé ! Il crut, un instant, qu'on voulait lui faire peur ; alors il se confondit en excuses, esquisssa de grandes promesses.

Trop tard ! Le Père Supérieur lui répondit que le Conseil avait réglé le cas, et que lui-même n'était plus libre de changer la sentence. La réalité tragique se montra donc clairement à l'esprit de l'infortuné. La mort dans l'âme, le courage en déroute, il dut se rendre au dortoir pour faire ses malles, pendant que les autorités de la maison avertissaient ses parents par téléphone.

Quand les membres du Conseil retournèrent à leur chambre, le Père Fontaine, qui se trouvait au palier du troisième étage, resta fort surpris : "Qu'est-ce donc qui se passe ?" demanda-t-il au

Père Beauchamp. "Il y a eu du Conseil?" Le Père Beauchamp, sans répondre, lui fait signe de venir chez lui. Une fois entré:

—Gaston Gervais quitte le Collège. On ne vous a pas demandé au Conseil, attendu que vous êtes son confesseur.

Le Père Fontaine demeura stupéfait. Alors il se mit à arpenter la chambre en diagonale. "Voilà! voilà un succès en éducation!" commença-t-il par grommeler. Après quelques tours d'un pas nerveux, il s'arrêta face au bureau derrière lequel s'était assis son confrère:

—Voulez-vous me dire comment nous aboutissons ainsi à un pareil échec avec un élève? Entre nous, Gaston Gervais n'est pas un imbécile. Peut-être s'est-il un peu fourvoyé dans un cours classique; mais enfin, il pouvait réussir avec un travail moyen. Il a une certaine personnalité; il ne manque pas d'initiative; et surtout il possède quelques éléments d'un chef. Tout le défaut réside en sa formation morale. Eh bien! à qui la faute?

—Je ne me charge pas de distribuer les responsabilités. Mais le mal vient de ce que nous n'avons pas exercé d'action directe et personnelle sur cet enfant.

—De bons conseils, vous voulez dire? Mais le Père Supérieur leur en donne tous les soirs! Et nous donc? Se passe-t-il une classe sans que nous ayons l'occasion de leur dire un bon mot?

—Ce que l'on dit à tout le monde, on risque de ne le dire à personne. Il faut atteindre nos élèves un à un, en même temps qu'on les entraîne en groupe.

—Je vous entends. Vous vous épuisez avec votre direction spirituelle. Nous verrons si en fin de compte vous aurez produit des merveilles.

—Je ne m'engage à rien, si ce n'est à faire tout mon possible. Que voulez-vous? C'est ma conviction. On a beau nous prêcher qu'il faut nous américaniser, nous efforcer de confectionner en séries, cela peut aller pour les encriers et les porte-plumes; mais pour les hommes, je ne le crois pas. J'ai confiance dans le groupement en vue de l'émulation, de l'éducation sociale; mais on ne forme une personnalité qu'en agissant sur la personne.

Ils continuèrent à discuter. Le Père Beauchamp ne s'offensait point du ton un peu brusque de son vieil ami. Depuis longtemps, il connaissait à fond le cœur d'or qui battait sous cette rude écorce. Tous deux rivalisaient de bonne volonté et de dévouement. Ils différaient d'opinion sur la méthode à suivre.

*

*

*

Pendant cette conversation qui se prolongea, Gaston, sans saluer qui que ce soit, s'en allait prendre son train à la gare du Pacifique. La

neige tombait, poussée par un vent froid et rude: la tempête de Noël, car on était au vingt-quatre décembre. Il sortit du Collège et s'engagea sur le trottoir, trébuchait à chaque pas à cause de la route encombrée, le visage fouetté par la "poudrerie", les yeux rouges de pleurs et la bouche frémissante d'un sanglot étouffé. Il s'en allait.

Le cerveau vide de toute pensée, il apercevait dans une vision rapide le tableau douloureux de sa situation présente. Comment arriver chez lui? Un maigre rayon d'espérance luisait au fond de son angoisse: faire accepter à sa famille une version de son renvoi, tout à son avantage. Bien souvent, au cours des vacances, il avait entendu parler fort librement du Collège: son père critiquait le programme des études, sa mère blâmait les sévérités de la discipline. Sur ses propres récits, sans doute un peu fantaisistes, ils censuraient, devant lui, supérieurs et professeurs. Ces bonnes gens, qui parlaient sans malice bien qu'avec une extrême inconsidération, ne paraissaient pas se douter qu'en ruinant la confiance de l'élève envers ses maîtres, ils rendaient impossible l'éducation. Si les prêtres se plaignaient de l'indocilité de leur fils, de sa méfiance même à leur endroit, ils étaient les premiers à s'en étonner, à ne pas comprendre. Tant que le préjudice n'avait atteint que les autorités du Séminaire, on n'y prenait pas garde; mais voilà que les parents eux-mêmes allaient en éprouver un dommage. Peut-être alors jugeraient-



ils avec une autre mesure. Gaston appréhendait non sans raison une volte-face contre lui.

Devant cette perspective, il lui prenait une envie folle de disparaître, de fuir ailleurs, n'importe où. Traînant un gros sac de voyage, il entra bientôt en transpiration. Il s'arrêta haletant, hors d'haleine. Puis, reprenant son fardeau, il se relançait, la tête dans le vent, en grande hâte de s'éloigner...

Peu de temps après, les élèves descendirent dans la cour pour la récréation de quatre heures. Ils apprirent avec émotion le départ de Gaston Gervais. Sur le jeu de balle, on discutait son cas. Jean-Paul ne disait pas un mot. En sa présence, des camarades indéliçats faisaient l'éloge du disparu: "Ca n'empêche pas, déclarait Dubeau, que notre équipe de hockey aura perdu son meilleur joueur." Bonin prétendait que l'équipe de baseball souffrirait davantage. "Hé! Jean-Paul, cria quelqu'un, ton receveur à la balle... Tu dois avoir de la peine de le savoir parti?"

La cloche sonna la rentrée. Dans son clocher couvert d'un capuchon blanc, elle ne faisait entendre qu'un son rauque et sourd. Néanmoins les élèves s'ébranlèrent, et lentement partirent à la file. Enfonçant le menton dans leur col relevé, ils fredonnaient déjà des airs de Noël. La brunante qui tombait laissait quand même pressentir une nuit lumineuse, la nuit pure de Noël.



Chapitre XIII

LA NUIT PURE DE NOEL

Dehors, la tempête a cessé, mais la bise souffle encore; c'est à peine si l'on voit à dix pas devant soi. Des rafales soulèvent la neige neuve qu'elles lancent dans la rue en une poussière fine et claire. On dirait d'amples banderoles de tulle léger que secouent des mains invisibles, autour de la haute silhouette de la cathédrale. Le clocher semble orné d'une avalanche de

drapeaux et de bannières qui claquent au vent. Ou bien on imagine une danse d'esprits, une farandole d'anges aux ailes gigantesques et subtiles battant l'azur. Au fond de l'immensité sombre, les étoiles apparaissent blanches et pâles comme des hosties tombant du ciel dans tous les ciboires ouverts pour la communion de minuit.

Une attente plane sur les alentours. Au milieu du silence de l'église ou de la chapelle, on sent que bientôt les cloches vont sonner, les orgues vont jouer, des voix vont chanter. Dans tous les cœurs, revient un écho d'un cantique souvent répété pendant l'Avent: "Rorate cœli desuper." Chacun rêve à Bethléem, aux bergers dans la prairie...

Au Séminaire, dans une courte lecture spirituelle, le Père Supérieur a rappelé les souvenirs évangéliques, la naissance de Jésus et la joie des pâtres agenouillés dans l'étable. "Et pourtant, ajoutait-il, si nous y songions, nous comprendrions que notre bonheur n'est pas moindre. Notre chapelle, n'est-ce pas Bethléem où Jésus habite? Le tabernacle, n'est-ce pas l'étable qui lui sert d'asile? Le ciboire, n'est-ce pas la paille dorée de la crèche où il dort? Noël! mais c'est Noël, chaque fois que se dit la messe, chaque fois que Dieu descend sur la terre, s'enveloppant dans les langes purs de la blanche hostie. Les cloches de Noël, c'est la voix des anges qui appellent les bergers pour rendre hommage à Jésus qui va naître de nouveau sur l'autel. Vous répondrez tous à cet

appel, cette nuit; vous viendrez rendre visite à votre Sauveur enfant. Vous le prendrez non seulement dans vos bras, ainsi que le firent sans doute les bergers, mais même dans votre cœur. Assister à la messe de minuit et communier, c'est répéter le geste de foi et d'amour qu'accomplirent, dans la nuit glorieuse de la première Noël, les pasteurs de Bethléem."

Cette allocution avait mis dans l'âme de Jean-Paul comme un feu nouveau, un désir plus ardent de bien célébrer la fête. Après être allé au confessionnal où le Père Beauchamp l'avait profondément touché en l'invitant à une vie nouvelle, il se sentait tout épris de Dieu.

De bonne heure, les élèves montèrent au dortoir. Vers onze heures et trente, on sonna le réveil. Au premier coup de cloche, tous se levèrent, même ceux-là qu'il faut d'ordinaire secouer à plusieurs reprises. La toilette fut rapide. A minuit moins dix, descente à la chapelle.

A l'entrée des premiers arrivants, la nef était encore dans l'ombre, excepté la crèche qui brillait de mille feux. Installée sur l'autel de la Sainte-Vierge, elle était faite d'un gigantesque bouquet de sapins qui se dressait jusque dans la voûte où scintillait une étoile. Dans ce cadre rustique, apparaissait une petite étable de bois brut, garnie de mousse blanche imitant la neige, et de glaçons de cristal. Sur un coussin de paille, l'Enfant-Jésus, habillé d'une coquette camisole de soie ornée de

rubans et de perles, tendait ses deux petites mains de cire rose. Au bas, des zigzags de lampions s'échelonnaient en cascades jusqu'à terre.

Les élèves se dirigèrent d'abord de ce côté. Jean-Paul voulut aller lui-même faire sa visite, avant de monter à la tribune de l'orgue. Pendant le défilé, le Père organiste, assis au clavier, jouait les airs de Noël, très doux et très lointains; et ses doigts agiles couraient sur le clavier de velours: "Nouvelle agréable" ... "Il est né le divin Enfant" ... "Dans cette étable" ... Tous les airs passaient, revenaient, se croisaient. L'orgue avait des sons de brise, des soupirs émus.

Enfin la masse des élèves entra. Le sacristain pressa tous les boutons électriques, et la chapelle entière resplendit. Noël apparaissait dans une aurore féerique. L'organiste avait tiré la moitié de ses jeux. Les airs connus se précipitaient avec des variations rapides et chantantes. Soudain, après une légère pause, de toute sa puissance, avec toutes ses trompettes, l'orgue comme une retentissante fanfare, éclata: la chapelle et les cœurs vibrèrent sous la mélodie glorieuse du cantique: "Noël! c'est le cri qui résonne dans nos cœurs, au jour où l'amour donne un Sauveur aux pécheurs. Noël! Noël! Noël!" Puis Roland Barrette entonna le "Minuit, Chrétiens", et la messe commença.

La chorale des élèves exécutait la "Messe de la Nativité" sur des Noëls anciens à quatre voix mixtes, par le Frère A. D. A. Après l'Introït, on attaqua le "Kyrie" qui débute par un solo sur l'air: "D'un Dieu célébrons la naissance..." René Magnan le chanta de sa jolie voix d'alto, expressive et suppliante, pendant que Jean-Paul, tout remué, se voilait la face de sa copie de musique. Le chœur continua avec cet accent de confiance que l'on remarque surtout dans le "Christe" reproduisant le thème: "Depuis plus de quatre mille ans..."

Le "Gloria" traduisait l'enthousiasme général, par l'adaptation du cantique: "Les Anges dans nos campagnes;" Jean-Paul rendit le solo en mineur: "Qui tollis peccata mundi." Sa voix, bien que faible, était fort sympathique; et une émotion sincère ajoutait à la chaleur du morceau. Le chœur reprit, d'une allure triomphale. Et quand, à la fin, on répéta dans une polyphonie savante et brillante, le dernier "Gloria in excelsis," toute l'assistance exultait dans un délire mystique.

Après le "Credo" de la "Messe de Ste-Cécile" par Gounod, on interpréta, à l'offertoire: "Hodie Christus natus est" de Rousseau. Jean-Paul exécuta encore le solo. Jamais une nuit de Noël ne lui avait paru si vivante, si évocatrice. Il lui semblait que chaque pièce prenait une signification particulière à son adresse. "Hodie", aujourd'hui! Ce jour ne devrait-il pas être pour lui une étape, une date

dans son existence. Suivant le texte sacré, il entendait comme une confidence de Dieu, comme un appel et comme une promesse. Il chanta le "Sanctus", les mains jointes et les yeux fermés. A "l'Agnus Dei", sur l'air: "Dans cette étable . . .," le même frisson agita son cœur; la polyphonie de la fin, qui demande la paix avec une certaine violence, lui parut encore symbolique. Il comprit que la paix est une conquête, le fruit d'un long combat.

C'est dans cet état d'exaltation religieuse qu'il descendit de la tribune de l'orgue pour la communion. La communauté entière s'approcha de la Sainte Table, heureuse de recevoir le divin Enfant qui reposait sur "la paille dorée du ciboire", selon l'expression du Père Supérieur. Jean-Paul retourna à sa place, un peu à l'arrière de la chapelle, près d'une colonne, du côté de l'Evangile. La tête religieusement inclinée, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui, il demeura longtemps ainsi dans un recueillement profond. La messe de l'aurore suivit la grand-messe. Le chant des vieux Noël's fut exécuté par la masse des élèves, avec l'élan particulier qu'y mettent les jeunes dans les grandes fêtes. On aurait dit une mer immense, grondant entre des rochers.

Jean-Paul, lui, ne chantait pas. Il se laissait bercer par la vague harmonieuse, pendant que son passé refluit en sa mémoire. Une rêverie lointaine se mêlait à sa prière. Il se revoyait arrivant au Collège, en Eléments latins, si timide et

pourtant si joyeux de commencer son cours classique. Il se rappelait sa grande confiance envers ses maîtres. Tant de "Monsieur le Curé" autour de lui! Comme ce serait facile d'être bon, d'être saint, et plus tard d'être, lui aussi, un prêtre qui dirait la messe! Chaque jour alors, il communiait; il priait pour sa mère, pour son père décédé; il tâchait de devenir meilleur. Et pendant que ces souvenirs remuaient le fond de son âme, un doux refrain de cantique résonnait dans la voûte:

*Autour de toi, que la nuit soit plus pure!
Jésus enfant, que le vent soit plus doux!*

Comment se fait-il donc que, dans la suite, il soit devenu moins pieux, moins confiant, moins vertueux aussi, hélas! En Versification, il avait connu bien des choses; il avait fréquenté de mauvais amis. Il s'était imaginé que, pour être un homme ou du moins le paraître, il fallait se montrer indépendant, hautain et fanfaron. A la fin, tout lui pesait: la discipline devenait une tyrannie, et les maîtres des despotes. Extérieurement il s'était contenté de se tenir sur la réserve, de s'éloigner des professeurs qui cherchaient à exercer sur lui une influence, à ses yeux indiscrète et oppressive. En lui-même, il sentait la révolte gronder; il avait une folle envie de renverser toutes les barrières, de se libérer de ce réseau de règlements, de prescriptions et de défenses, qui embarrassaient à tout instant sa liberté. Mais voilà que maintenant de tels désirs lui sem-

blaient des enfantillages. Un autre idéal surgissait en son cœur, pendant que toujours résonnait auprès de lui le même refrain :

*Autour de toi, que la nuit soit plus pure!
Jésus enfant, que le vent soit plus doux!*

En Belles-Lettres, il avait eu une forte crise de sensibilité. Il avait lu "René" de Chateaubriand, et ce héros lui avait paru une fidèle incarnation de son âme endolorie. Le sentiment était alors, selon lui, la suprême puissance. Aussi s'y livrait-il avec un complet abandon. Epris des poètes, il avait savouré Lamartine, Musset, Victor Hugo. Il faisait des vers avec une espèce de rage.

Et puis, vinrent les vacances et les aventures que l'on sait. A travers tant de souvenirs à la fois captivants et mélancoliques, la silhouette de sa mère se dessina, inquiète et douloureuse. Ce tableau acheva de le briser. Il s'enfonça la tête entre les deux mains et pleura silencieusement. Enfin le dernier refrain du cantique le ramena à lui-même, avec le réconfort d'un souhait :

*Autour de toi, que la nuit soit plus pure!
Jésus enfant, que le vent soit plus doux!*

Alors relevant les yeux, il regarda l'autel et se mit à prier avec sa ferveur d'autrefois.

Après la messe, les élèves montèrent au dortoir où l'on permettait de prendre le réveillon,

chacun sur son lit, dans un demi-silence. D'ordinaire, ce lunch n'a pas une mince importance : tous le préparent avec soin, à moins que les parents n'envoient une boîte bien garnie. Les années dernières, Jean-Paul avait réveillé avec Gaston. Mais cette fois, le réveillon ne lui avait rien dit ; il n'avait rien préparé. Arrivé au dortoir, épuisé par les émotions, il se coucha et s'endormit.

La journée de Noël fut pour lui comme un écho apaisé de la nuit. Le lendemain, il partait pour les vacances.



Chapitre XIV

TOUTE SON AME

Les élèves avaient quitté le Collège de bon matin. En montant à sa chambre, après un déjeuner un peu lent, le Père Beauchamp entra à son bureau. Au bas de la porte, il aperçut, dissimulé dans l'embrasure, un colis bien enveloppé. Il le ramassa et l'ouvrit : un gros cahier à couverture de toile grise. Une carte glissa. Il la saisit : "Jean-Paul"; sur l'autre côté, il lut : "Toute mon âme."

Le Père savait que son cher pénitent rédigeait un journal et lui avait naguère exprimé le désir de le voir. Jean-Paul avait d'abord hésité. Enfin il s'y était résolu avant le départ, aimant mieux d'ailleurs être absent pendant qu'on lirait ses confidences. Le Père n'avait pas le temps de se mettre aussitôt à la lecture de ce précieux document; il ne put toutefois résister à la tentation de le feuilleter. La première page portait en grosses lettres : "Journal strictement personnel". Et, sur le bas, il remarqua, en lettres non moins menaçantes, un anathème qui le fit frémir et sourire : "Malheur à celui qui poussera l'indiscré-

tion jusqu'à pénétrer dans ce livre de ma conscience! Moins effronté serait l'impudent qui viendrait entendre ma confession au saint tribunal!" Le confesseur présuma qu'il ne tombait pas sous cette excommunication, et décida, sans trop craindre les foudres de son ami, de parcourir ces notes recélant des secrets plus que sacramentels...

Le soir, après la prière, il se retira chez lui, s'assit dans le silence, à côté de son bureau, tira sa lampe portative et reprit le mystérieux cahier. Le considérant à nouveau, il se rendit compte que le journal ne commençait qu'au début de la présente année. Il sauta bien des choses banales: mentions rapides de faits divers, résumés de quelques conférences, etc. D'autres passages devaient l'intéresser davantage. En effet il y avait là des épanchements, l'analyse de sentiments intimes, et la traduction plus ou moins exacte d'une âme ardente et douloureuse. Il lut:

SIX SEPTEMBRE. — *Lendemain de la rentrée. — Une nouvelle année commence. Que sera-t-elle pour moi? J'ai passé l'après-midi avec mon ami Gaston. Nous avons échangé nos rêves. Plus que jamais je veux être médecin. Plus que jamais je veux le monde, je veux être heureux. Je songe: je me vois dans mon bureau, sur la rue Sherbrooke, à Montréal. Je passe là une partie de ma journée; les clients affluent, l'antichambre est toujours encombrée; je surprends des conversations qui vantent mes talents et redisent mes succès. Quand arrive le soir, je retourne à mon logis où m'attend une charmante*

épouse que j'adore. Dans mon bureau privé, je travaille encore; j'écris des articles pour les revues; j'écris même des livres, car je suis écrivain, poète, romancier. Je publie des ouvrages passionnés, vibrants de l'amour de la race, des ouvrages canadiens, des ouvrages qui rendent de grands services au pays. Je suis aussi un grand politique, député ou sénateur et beaucoup d'autres choses encore... Mais, sur ce temps, je ne m'arrêterai plus. En un mot, je voudrais être utile à ma patrie, heureux, célèbre, envié.

J'ai mon ami Gaston qui caresse un pareil idéal. Grâce à nos ambitions identiques, je vois notre amitié croître, se faire plus douce et plus expansive. Dans le secret, nous nous communiquons nos rêves et nos joies futures; et quand l'indiscrétion d'intrus vient rompre nos entretiens, nous nous comprenons sans parler, parce que nous vivons bercés du même espoir.

NEUF SEPTEMBRE. — Les jours s'enfuient rapidement, trop vite même pour le bonheur qui m'enchantait de ce temps-ci. J'ai retrouvé un peu de calme et de paix intérieure, surtout depuis le commencement de la retraite que je fais de mon mieux, malgré mes distractions nombreuses. Sans doute le prédicateur a réveillé dans mon âme bien des souvenirs qui m'attristent. A certains moments, il y a comme un reflux du passé qui monte en mon cœur, le submerge, l'engloutit presque. Malgré cela, un sentiment de confiance m'assure que ce n'est pas le naufrage, que je retrouverai le port espéré. Dieu entendra ma prière: Vous, mon Dieu qui connaissez si bien les replis de mon être, vous si bon, si puissant, vous comprenez que les offenses que je vous ai

faites, ne sont point le fruit de la méchanceté: je n'y pense pas; ça m'échappe, ça me tire là où je ne veux pas aller. Oh! non, mon Jésus, ne me laissez pas glisser vers le mal, vers ce qui m'humilie, me fait honte, vers ce que j'abhorre. Emportez-moi vers vous, vers votre ciel d'azur. Je veux me relever, je veux marcher droit, je ne suis pas un lâche, je saurai bien vaincre mes défauts et redresser mes mauvais penchants. J'ai de la volonté, et je veux m'en servir. Je le veux, je le veux! Puisqu'il en est temps encore, puisqu'il est possible de rebrousser chemin, je veux le faire au prix de n'importe quel sacrifice; car si je ne sais contenir mes passions, adieu idéal, adieu santé, adieu nobles aspirations! Je veux vivre, je veux le bonheur. O mon Dieu, vous que j'offense si souvent, laissez-moi ma santé, laissez-moi ma vie! Pardon, pardon, pour toutes mes ingratitudes, pour tous mes péchés! Je vous aime, mais vous le voyez, je suis faible. Eh bien! je vous tends les bras, soutenez-moi.

Et vous, ma tendre mère que j'ai tant chagrinée au cours des dernières vacances, je vous demande pardon, à vous aussi. Mon espérance grandit en songeant que là-bas, dans le cher chez nous dont la seule pensée m'attendrit, vous priez pour votre enfant. Que je voudrais être un saint comme vous!

ONZE SEPTEMBRE. — La retraite vient de finir. Le prédicateur nous a quittés, mais je garde en moi-même des échos de sa parole éloquente et persuasive. Que de bons désirs il a fait naître en mon cœur, quand il dévoilait toutes les ruines physiques et morales qu'accumule le vice sur la terre, ou encore lorsqu'il remuait en

nous le sentiment de la race, de cette race qui n'a pas assez de fils pour la défendre, parce que le mal éteint le courage de ses enfants; de cette race qui s'affaiblit, faute d'hommes vraiment vertueux qui la soutiennent. Oh! je sentais passer en moi comme un grand frisson de fierté; un souffle chaud m'enveloppait; j'avais envie de me lever et de crier à tous: "Moi, je la sauverai cette race! J'en suis sûr, elle ne périra pas, cette race aimée; nous serons de vrais chrétiens et nous la garderons. Moi, je saurai mettre à sa disposition toute mon énergie; je serai pur; je serai noble; je serai grand; je l'aimerai; je la défendrai à la place des lâches et contre les lâches." Pour cela, je veux préserver mon âme de toute souillure, je veux conserver mon intelligence intacte, ma volonté forte, afin d'être un brave. Je suis résolu plus que jamais à faire mon devoir. Je veux être un homme, je le serai; je veux vaincre mes défauts, je les vaincrai. Je veux faire du bien, réaliser le grand idéal qui me tourmente.

Sans doute celui qui me lirait rirait bien de moi, comme le firent les compagnons du jeune Kléber, lorsqu'il répondait à l'évêque lui demandant ce qu'il serait une fois devenu grand: "Moi, je serai maréchal de France." — Eh bien! à mon tour, je dis: j'arriverai à la gloire; je serai utile à mon pays. Il y a en moi une sève juvénile qui met dans tous mes actes un irrésistible enthousiasme. L'angoisse peut m'effleurer, elle ne m'abattra pas. Plus il y aura d'obstacles, plus je serai fort. C'est dans le danger qu'on mesure son courage.

QUINZE OCTOBRE. — Etude de quatre heures et trente. — Impossible de travailler ce soir. Je

regarde autour de moi: tout le monde paraît étudier. La plupart de mes condisciples écrivent: c'est l'heure des devoirs. Sous les flots de lumière électrique, je vois deux cents têtes penchées sur les livres, absorbées dans la recherche des mille petits problèmes que suscitent un thème ou une version. J'entends le bruit léger et un peu aigre des plumes qui courent sur les pages blanches, et le bruissement des feuilles qu'on tourne et retourne. Un appel au labeur surgit de toute la salle. Pourquoi donc ne puis-je y répondre, moi? Mon imagination folle me soustrait à cette atmosphère encourageante.

Une rêverie m'absorbe et m'amuse. Je ferme les yeux et je vois une féerie qui tourbillonne autour de moi. Oh! quel beau salon, que de messieurs élégants et de dames en toilettes! L'orchestre joue, la danse s'ouvre. N'est-ce pas moi qu'on invite? Quelqu'un me signale, partout on me désigne. Le bonheur me grise. Subitement mon rêve change, se transforme, se complète, revient. Tantôt je suis dans une grande soirée, avec tous les succès mondains; tantôt je me retrouve à mon bureau de médecin, sur la rue Sherbrooke.

Je me suis fait une vie à part en mon intérieur, et, chaque fois que j'ai un moment de loisir, je m'envole vers mon petit château où m'accueillent une famille charmante, des amis sincères et beaucoup d'admirateurs. Quelle étrange chose! Sûrement mon cas est exceptionnel, et personne ne saurait le comprendre. Aussi j'écris ces réflexions pour moi seul. J'aurais bien honte si quelqu'un les lisait, même mon confesseur.

VINGT OCTOBRE. — Hier, j'étais complètement découragé, je ressentais un immense dégoût. Mon cœur n'avait pas le moindre tressaillement. Mon idéal était mort, ma pensée était morte. Tant de labeur accompli pour m'instruire, tant d'efforts pour acquérir la vertu, cela me pesait, m'irritait. Il me venait l'idée absurde de tout jeter aux quatre vents, de m'anéantir moi-même, d'épuiser la coupe des jouissances. *A quoi bon travailler! A quoi bon lutter! Délivrons-nous, brisons le joug. A moi la liberté, à moi tous les plaisirs!*

Qui n'a parfois de ces heures mornes où l'âme semble renoncer à l'espérance, où le cœur ne vibre plus pour le bien, où l'être entier se débat dans le marasme? D'où ce phénomène peut-il venir? Je ne sais. Peut-être est-ce la nature qui se venge? Peut-être Dieu retire-t-il sa grâce pour nous faire sentir ce que nous serions sans son appui divin?

Aujourd'hui, j'ai retrouvé un peu de force, malgré que j'aie des sursauts d'amertume. Les événements qui viennent de se passer m'inquiètent et m'humilient. Pourtant je sais bien que ces choses-là ont peu d'importance. Mais, ce qui m'attriste, c'est de me sentir seul, c'est de n'avoir personne à qui je puisse me confier. A certaines heures plus mélancoliques, mon âme appelle au secours: Quelqu'un! Quelqu'un! Je demande quelqu'un pour m'entendre, pour me comprendre, pour m'aider.

Dans mon enfance, je me confiais à ma mère. Maintenant, c'est curieux! si je l'aime toujours, il y a des secrets que je ne puis plus lui confesser. Que n'ai-je encore mon père? A lui peut-être je pourrais les avouer; ou bien

encore un ami, un vrai. Il y a un élève avec qui j'aimerais bien à me lier. Mais il est finissant, il ne se soucie guère de ma personne. S'il savait ce que je pense, ce que je désire de lui, il raillerait mes prétentions de pauvre rhétoricien. Heureusement qu'il les ignore, et qu'il n'en saura jamais rien. Car lorsque je le rencontre, je prends un air indifférent. Lui n'a jamais songé à moi, si ce n'est pour me jeter parfois un regard étrange où ma susceptibilité soupçonne quelque chose d'indiscret. Et pourtant s'il le voulait...

*

*

*

Le journal s'arrêtait là. Oh! il y avait encore quelques phrases éparses jetées en passant, et où transpirait un mélange de chagrin et d'aigreur. Mais le Père, qui connaissait bien la récente histoire de son jeune ami, comprit la pudeur qui l'avait retenu, et compléta lui-même le vague des dernières impressions. Il ferma le cahier, mais continua à lire dans l'âme qui venait de se livrer avec plus d'abandon que jamais. Il crut la saisir davantage. Il entrevit mieux cette nature généreuse et souffrante, ce cœur ardent, poussé vers un noble idéal. Il crut percevoir aussi le dédoublement étrange qu'on découvre souvent chez les adolescents; il distingua la vie de façade et la vie réelle de l'âme. Grâce à cette vision sommaire, mais plus profonde, un nouveau programme d'action se dessinait à ses yeux.

Chapitre XV

UN NOUVEL HORIZON

Quand Jean-Paul revint de ses vacances, son directeur spirituel avait à peu près réglé l'orientation qu'il donnerait à son âme. Souvent le Père Beauchamp disait à ses jeunes amis: "Il faut se libérer des obstacles à sa sanctification, mais ne l'oubliez pas, notre plus redoutable ennemi réside en dedans, et les ennemis du dehors ne sont dangereux qu'autant qu'ils incarnent notre mauvaise nature."

Gaston Gervais parti du collège, c'était sans doute une grosse pierre ôtée du chemin; mais ce fait ne changeait en rien le caractère intime de Jean-Paul. La lutte n'était pas finie. Au contraire. On avait tout simplement préparé le terrain où elle devait se livrer. Jean-Paul avait souffert d'une mauvaise influence, et il avait montré que le milieu agissait beaucoup sur son tempérament. Quel moyen prendre pour le mettre dans une ambiance favorable et faciliter ainsi le combat spirituel?

Le Père réfléchissait à ce problème quand, le surlendemain de la rentrée, Roland Barrette vint faire sa direction. Grand gars à la fois très

sérieux et très joyeux, Roland avait développé en lui une personnalité pleine de promesses. Doué d'un remarquable talent littéraire, ayant remporté tous les premiers prix, et même le prix "Gagné" (du nom de l'ancien élève qui le donne, chaque année), en discours français, il songeait à mettre sa plume et sa parole au service des bonnes causes. Un apôtre-né. On le connaissait pour son initiative, son entrain et son habileté dans les organisations. Le Père Beauchamp en était fier.

Non pas qu'il entendît le canoniser sans délai. Bien des fois, il arrêta son ardeur intempestive, lui disant: "Voyons, Roland, voyons! N'allez pas si vite, et puis défiez-vous de vous-même. Plus de modestie ne serait pas de trop chez vous." D'autres fois, en revoyant quelques-uns de ses écrits, que Roland lui soumettait volontiers, il lui répétait un aveu de Louis Veuillot: "Qu'il est difficile d'avoir de l'esprit et d'être charitable!" N'importe, se disait le Père, un peu d'expérience limera les arêtes trop vives, et le bloc solide restera.

Toujours est-il que ce soir-là, le Père Beauchamp, sans avoir l'air d'y toucher, proposa à Roland une bonne action: "Dites donc, mon ami, maintenant que vous avez été élu président du Cercle St-Michel, vous devez vous préoccuper de recruter des membres. Jean-Paul Forest ne fait pas partie du Cercle. Faites-le entrer. Je crois même qu'un apôtre auprès de lui trouverait de quoi faire."

Roland prit la chose comme ça, sans y attacher plus d'importance. Mais ensuite il lui vint une grande et noble ambition de conquérir le rhétoricien pour qui d'ailleurs il se sentait une secrète sympathie. L'occasion ne tarda pas à se présenter.



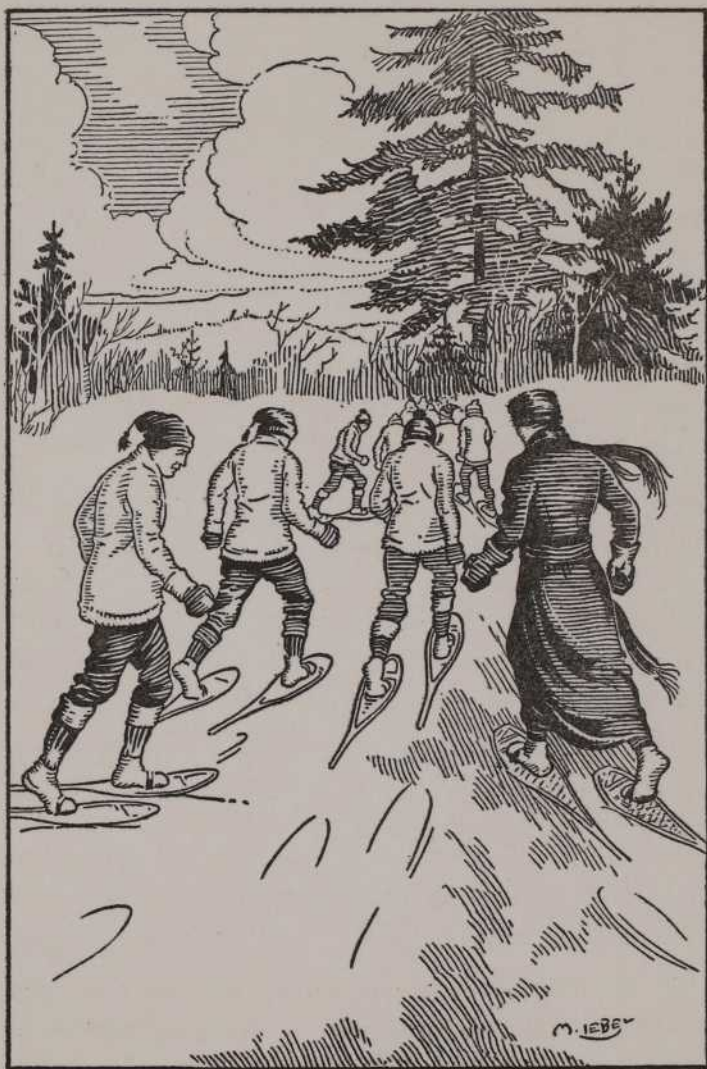
Quelque temps après la rentrée, un jeudi, un groupe d'élèves organisaient une campagne de raquettes. On a particulièrement besoin de cette distraction pendant les semaines qui précèdent les examens de janvier. L'atmosphère morne de la maison qui s'assombrit encore par des regrets de vacances, la banalité des études qui ne comportent guère autre chose qu'une repasse fastidieuse, la perspective toujours un peu inquiétante des examens, tout cela réclame quelques diversions bien accentuées. Les raquetteurs avaient donc senti, ce jour-là, un plus pressant désir d'une excursion lointaine.

Il est vrai qu'une pluie récente avait mal préparé la campagne. Une croûte assez solide et brillante sous le soleil embarrasserait naturellement un peu les trop larges semelles, sans compter que, malgré le soleil, un froid vif menaçait les joues à la peau trop fine et les oreilles indiscrètes qui ne sauraient pas se cacher. Mais les raquet-

teurs préfèrent une température plutôt rude, pour accomplir leurs héroïques randonnées.

Roland Barrette, — on devait s'y attendre, — organisait la partie. Il avait d'abord eu soin de s'assurer la compagnie d'un professeur. Quand tous eurent chaussé la raquette, endossé un gros chandail de laine et coiffé la "tuque" munie d'un gland qui scande le pas, le bataillon prit le chemin de la rivière. L'itinéraire: contourner la cour, passer sous le pont du "Canadien National" et se rendre jusqu'au bois chez Bazinet, terme de l'excursion. Les plus fervents y allèrent d'abord à perdre haleine, mais le professeur donna ordre de se tenir ensemble. Alors on se mit à faire des détours, des méandres capricieux, à se donner des jambettes, à se lancer de la neige. Par moments, on n'apercevait plus qu'un tourbillon, une "poudrière" qui enveloppait toute la troupe. Enfin le calme se rétablit, et tous, prenant l'allure traditionnelle des coureurs de bois, s'élancèrent comme ils dirent, "à la découverte du pôle Nord." Barrette battait la marche, et les autres suivaient en triangle, semblables à une volée d'outardes au blanc plumage. Seule la soutane noire du maître, au centre, jetait dans cette traînée claire, une note plus grave.

On atteignit le bois chez Bazinet où l'on prit un instant de repos, oh! d'un repos mitigé pour quelques-uns. Ayant découvert une jolie pente rapide, ils ne pouvaient manquer d'y prendre



quelques glissades, au risque de s'enneiger le museau. Charette, qui s'était permis de taquiner un peu plus souvent qu'à son tour, le long de la route, reçut son châtement. Deux compagnons l'empoignèrent, et lui enfoncèrent la tête dans un banc de neige. Pour qu'il ne perdît rien de son profit, on avait eu soin de lui enlever sa "tuque". Bonin et Dubeau le frictionnèrent d'importance. Il se releva un peu penaud, soutenant qu'on ne l'avait guère touché; tout de même il ne réclama pas son reste.

"Abeamus", cria le maître. Et l'escouade se remit en route pour le retour. Naturellement, les jambes étaient un peu lasses, et la course fut moins alerte. Barrette, qui avait conduit l'expédition, quitta son poste d'honneur et se contenta de l'arrière-garde. Il avait d'ailleurs son idée. Sans retard, il accosta Jean-Paul, désireux d'avoir une conversation avec lui:

—Ah! ça fait du bien une promenade de ce genre! Tu vas voir, ce soir, si on va en avaler des thèses de philosophie.

—Moi, fit Jean-Paul, j'aurai peut-être la main gourde pour écrire ma version.

—La version, on travaille ça dans sa tête. Mais j'y pense, j'aurai, moi aussi, de l'écriture à faire: je dois rédiger mon programme du Cercle Saint-Michel, pour le second semestre.

—Ah oui, tu as été élu président, permets-moi de t'en féliciter.

—Merci. Mais dis donc, tu n'en es pas, toi, de notre Cercle.

—On ne peut pas tout faire!

—Mais il faut faire le nécessaire, et même le très utile.

—Je suis de l'Académie Saint-Etienne, Je m'y applique tant que je peux, et j'espère qu'à la fin, j'acquerrai quelque facilité de parole.

—Magnifique! mon vieux. Moi aussi d'ailleurs j'en suis, je pense, puisque j'en étais le président au premier semestre. Savoir parler, c'est très commode; il n'importe pas moins de savoir à quoi faire servir la parole. En dehors des sociétés proprement littéraires et artistiques, un cercle d'apostolat a sa place et son importance. As-tu traduit Quintilien? Il définit l'orateur: "Vir bonus dicendi peritus." Alors...

Nous avons la Congrégation de la Sainte-Vierge et de la Garde d'Honneur qui nous forment à la piété.

—Tout cela, c'est bon. Mais vois-tu, l'A. C. J. C., c'est autre chose. Pas une société purement littéraire, pas une congrégation de piété non plus. Certes! nous avons notre programme de piété et d'étude; ajoute que nous avons un programme d'action. Etre un homme vertueux et éloquent,

voilà des qualités qui permettent de faire le bien! Mais encore faut-il s'exercer à le faire. De là la nécessité de se connaître, de se réunir, de savoir peser ensemble ses ressources et ses moyens.

—Tout de même, au collège, l'action sociale qui nous est permise demeure assez restreinte.

—C'est encore surprenant, quand on y regarde de près. Et puis, vois-tu, le Cercle, selon le mot du Père Aumônier, c'est "une fenêtre ouverte sur le monde."

Roland, qui venait de lire une brochure sur l'A. C. J. C. par un Père Jésuite, se lança dans une belle dissertation sur les périls de l'âme canadienne. Dans un discours un peu essoufflé, à cause du grand vent, il parlait sans tarir, agitant ses bras dans l'atmosphère lumineuse, comme s'il eût voulu embrasser toute la patrie, la patrie en robe blanche que des fils dénaturés veulent ternir. Fort de sa récente documentation, il pérorait sur les dangers qui menacent la religion et la race. Il dénonçait avec véhémence ces hommes qui tentent "d'émanciper" notre peuple à leurs yeux trop catholique, qui préparent la mainmise de l'Etat sur l'enseignement, qui répandent les principes pervers issus de la Révolution, qui s'évertuent à prouver que "notre retard" dans le progrès matériel provient de ce que nous acceptons trop aveuglément les directions de l'Eglise. "Nous devons nous défendre, ajoutait-il, et pour cela, il faut

apprendre à lutter. L'A. C. J. C., c'est une école de lutte, une école de patriotisme."

Jean-Paul écoutait, avec attention d'abord et ensuite avec enthousiasme. Lui qui, un instant auparavant, paraissait réclamer des raisons et des preuves, en fournissait maintenant. La conversation ne fut bientôt, entre les deux amis, qu'une cantate à la patrie. Ensemble ils ébauchaient un grand rêve: ils voyaient, dans un avenir prochain, un homme se lever au sein de notre peuple, tribun de génie parlant avec art, mais surtout incarnant l'idéal de la nation. Alors ce serait un réveil général, un renouveau complet. Tous les pays du monde nous regarderaient avec admiration; les journaux, les parlements, nous citeraient comme un exemple des peuples prospères qui tirent leur grandeur du catholicisme.

Cet hymne, ils le chantaient sur la route éclatante de blancheur. De chaque côté, sur les talus de la rive, les arbres chargés de givre étincelaient sous le soleil. On aurait dit des lustres suspendus dans un temple. Une gaine de cristal enveloppait chaque branche, comme si un faisceau de rayons lumineux s'y était figé. La lumière se jouait à travers la fine glace qui reluisait, semblable à des chapelets de perles et de diamants.

Les deux causeurs s'arrêtèrent soudain devant l'éclat de la nature. La splendeur du Canada paraissait se révéler dans cette richesse. Ils étaient rendus au Petit-Bois, quand Roland,

cherchant une conclusion pratique, demanda à Jean-Paul.

—Alors tu entres dans notre Cercle?

—Oui. Je n'avais jamais pensé à tant de choses.

—Eh bien! ce soir, je te passe le cahier et, si tu n'as pas la main trop engourdie, tu signes bravement.

—Entendu.

Chapitre XVI

UNE SEANCE AU CERCLE

Jeudi soir à sept heures. Grand mouvement dans la salle de récréation. Un groupe d'élèves arrive de la Tabagie. Radieux, ils secouent, avant d'entrer, quelques pipes en retard. Les autres les regardent avec envie. Le Père Préfet de discipline, — car c'est lui qui est l'Aumônier du Cercle, — entre dans la salle, portant un paquet de "Semeur" sous le bras. Roland Barrette va au-devant de lui. Il y a séance au Cercle, deuxième du semestre. Les membres s'en viennent de part et d'autre; ils causent un peu, tout près du tableau noir où s'affiche le programme. Le Président donne un coup de cloche, et tous montent dans la plus grande classe, au bout du corridor, du côté de l'Evêché. Chacun se place sans façon. Le Père Aumônier récite le "Veni Sancte". Le secrétaire fait l'appel, et chaque membre, au lieu de répondre: "Présent", cite une sentence à son choix. Jean-Paul donne le mot de Dollard: "Jusqu'au bout!" Le Président communique l'ordre du jour: "Camarade secrétaire nous lira d'abord le compte rendu de la dernière séance."

Le secrétaire, Guy Rondeau, de "Petite Philosophie", se lève, ouvre un gros cahier, et, d'un ton plein d'assurance, donne lecture de son rapport.

Première séance du second semestre, au Cercle St-Michel. — Piété, Etude, Action.

Le nouveau semestre commence sous d'heureux auspices. Notre Président, qui a fait ses premières armes à l'Académie St-Etienne, nous apporte le fruit de son expérience. Sa parole de début a été une parole d'action. Il désigne les trois comités qui s'occuperont du triple objet de notre association: Jean Beaudry président du comité de piété, Emilien Maynard président du comité d'études, et Jean-Paul Forest président du comité d'action. Nous nous permettons de féliciter ce dernier camarade qui vient d'entrer au Cercle et qui déjà entend prendre place au front. Notre Président annonce qu'au cours du second semestre nous étudierons l'action apostolique du Canada français.

Et pour donner l'exemple avec le précepte, il prononce une allocution qui nous fait comprendre comment notre pays doit d'abord son origine et son existence aux missionnaires religieux et aussi aux missionnaires laïques comme Cartier, Champlain, Maisonneuve, dont la première ambition fut de planter la croix sur le Nouveau-Monde. Si nous sommes l'œuvre de l'Eglise, nous devons maintenant payer notre dette à l'Eglise, et lui restituer les apôtres qui ont créé notre nation. L'orateur souhaite que se réalise le vœu que Tardivel exprimait dans la préface de son beau livre, Pour la patrie: "l'établissement sur

les bords du Saint-Laurent d'une Nouvelle-France dont la mission sera de continuer sur cette terre d'Amérique l'œuvre de civilisation chrétienne que la vieille France a poursuivie en Europe avec tant de gloire pendant de si longs siècles."

Le second essai a paru plus maigre, plus terre à terre. Il s'agissait de dresser un tableau des communautés religieuses d'hommes et de femmes qui, au Canada, s'occupent des missions. Le chétif conférencier s'en est tiré plus ou moins bien; c'était lourd et ennuyeux. Cependant l'auditoire a enduré patiemment.

Or le second orateur, c'était lui-même, le secrétaire; et on rit.

Après ces deux travaux, il y eut quelques moments de discussion. Le Père Aumônier nous adressa un mot d'encouragement, et la séance fut levée.

Le secrétaire,

GUY RONDEAU.

Le Président se leva et crut devoir recommander la modération dans la critique. Avec un sourire, il protesta contre la sévérité avec laquelle le secrétaire avait traité l'un des membres les plus dévoués du Cercle, Guy Rondeau.

—Camarade Séguin nous exposera maintenant les divers moyens de favoriser les missions. Camarade Paul Séguin est appelé à la tribune.

Le camarade Séguin présenta un petit discours en trois points dans lequel il préconisait comme moyens de favoriser les missions: 1° la culture des vocations, 2° les aumônes, 3° la prière. Après cette conférence, le Président déclara: "La discussion est ouverte."

Tout le monde était du même avis. On passa au second article du programme. Jean-Paul allait faire ses débuts.

Fier de sa nomination comme président du comité d'action, un peu flatté du compliment qu'il venait de recevoir, il monta à la tribune avec une étincelle d'enthousiasme. Son étude portait sur l'obligation qu'ont tous les chrétiens de favoriser la propagation de la foi. Très candidement il avoua qu'en ces matières profondes et difficiles, il s'était documenté dans tels auteurs. Puis, avec une conviction naïve et touchante, il tenta de montrer la conduite mystérieuse de Dieu envers les infidèles qui ne peuvent se sauver sans croire à quelques vérités essentielles. Souvent donc, dans la pratique, leur salut dépendra du seul dévouement des apôtres qui voudront aller les baptiser et leur annoncer l'Évangile. La Providence l'a réglé ainsi. C'est dire que non seulement le missionnaire donne Dieu aux âmes, mais qu'il donne des âmes à Dieu, parce que, sans son action, le ciel serait privé d'une foule d'âmes qui chantaient éternellement les gloires du Créateur.

Le sujet, bien développé, intéressa. Mais il soulevait une infinité de problèmes. Aussi quand

le Président prononça la formule d'usage: "La discussion est ouverte," quatre, cinq, six, levèrent la main, demandant la parole. Camarade Bonin, sans attendre, posa tout de suite une question:

—Mais comment Dieu peut-il vouloir sincèrement le salut des païens, s'ils n'ont pas le moyen de se sauver?

Camarade Beaudry. — Il y a la loi naturelle écrite dans leur cœur.

Camarade Durand. — Dieu sera moins exigeant pour eux sans doute.

Camarade Lafortune. — Tout de même, ils sont tenus de faire l'essentiel.

Camarade Trudeau. — Notre camarade nous a avertis que le problème comportait des mystères.

Camarade Houle. — Mystère tant que vous voudrez, le bon Dieu tout de même ne se contredit pas!

Camarade Président. — Je crois que le conférencier a bien dit que la Providence compte sur le dévouement des missionnaires. Par exemple, dans l'ordre de la nature, il y a des malades et des infirmes qui n'échapperaient pas à la mort sans le secours des médecins; de même dans l'ordre surnaturel, le salut de certains hommes peut dépendre des fidèles dévoués qui consentiront à les instruire.

Camarade Leblanc. — Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit: "Allez et enseignez toutes les nations . . . Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé."

Camarade Forget. — Mais est-ce qu'il y en a beaucoup de païens?

Plusieurs voix. — C'est sûr.

Camarade Forget. — Mais encore, combien?

Camarade Leblanc. — Je ne peux pas vous les nommer tous. (Rires).

Camarade Durand. — En tout cas, on ne saurait les nommer par leurs noms de baptême, puisque précisément ils ne sont pas baptisés. (Nouveaux rires).

Le Père Aumônier. — On estime que les deux tiers du genre humain ne connaissent pas encore le christianisme. (Mouvements de stupéfaction).

Camarade Houle. — Et tous ces hommes seraient dans la quasi-impossibilité d'accomplir leur salut?

Camarade Beaudry. — Que voulez-vous? c'est comme ça.

Camarade Lafortune. — Le bon Dieu doit avoir des moyens que nous ne connaissons pas.

Camarade Leblanc. — Peut-être fait-il des miracles pour les éclairer à leur dernière heure.

Le Père Aumônier. — Mes chers amis, la foi est nécessaire au salut. C'est Dieu qui a imposé cette obligation. Mais aussi Dieu a compté sur les apôtres pour propager la foi. L'apostolat est essentiel au christianisme. Le Christ aurait pu rester sur la terre et parcourir le monde, afin de prêcher lui-même sa doctrine. Il a préféré confier cette noble mission aux hommes. Vous voyez le grand honneur qu'il nous a fait. Les missionnaires ont droit, eux aussi, avec Jésus, au titre de "sauveurs". Continuez votre discussion.

Camarade Forest. — Dans un livre que j'ai consulté, j'ai lu une pensée qui correspond bien à l'idée du Père Aumônier. "C'est une loi établie par Dieu que la solidarité humaine. Dieu nous a mérité le salut, mais il veut que ce soit l'homme qui sauve l'homme. Si l'absolution du prêtre est requise pour effacer les péchés des hommes, cette absolution vient aussi d'un homme; de même si le baptême est nécessaire au salut, le baptême s'administre par un homme."

Camarade Forget. — Mais Dieu aurait bien pu prendre d'autres moyens?

Camarade Leblanc. — (Récitant, en faisant de ses mains un porte-voix.)

*C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de Celui que prêche ton curé;
Tout en eut été mieux...*

(Hilarité générale).

Le camarade Forget s'assit un peu molesté par les rires de l'assistance. Camarade Président se leva et tenta une explication: "Dieu a établi une religion de charité, il nous a d'abord donné l'exemple de l'amour, mais il veut que nous nous aimions aussi entre nous, et que ceux qui ont reçu la foi la communiquent aux autres."

Camarade Forest. — Alors il s'ensuit que l'acte de charité le plus parfait qu'on puisse accomplir sur la terre, est de porter aux païens la vérité du christianisme.

Camarade Président. — Je regrette d'interrompre cette discussion si intéressante, mais c'est l'heure de finir. La séance est levée jusqu'à jeudi prochain.

*

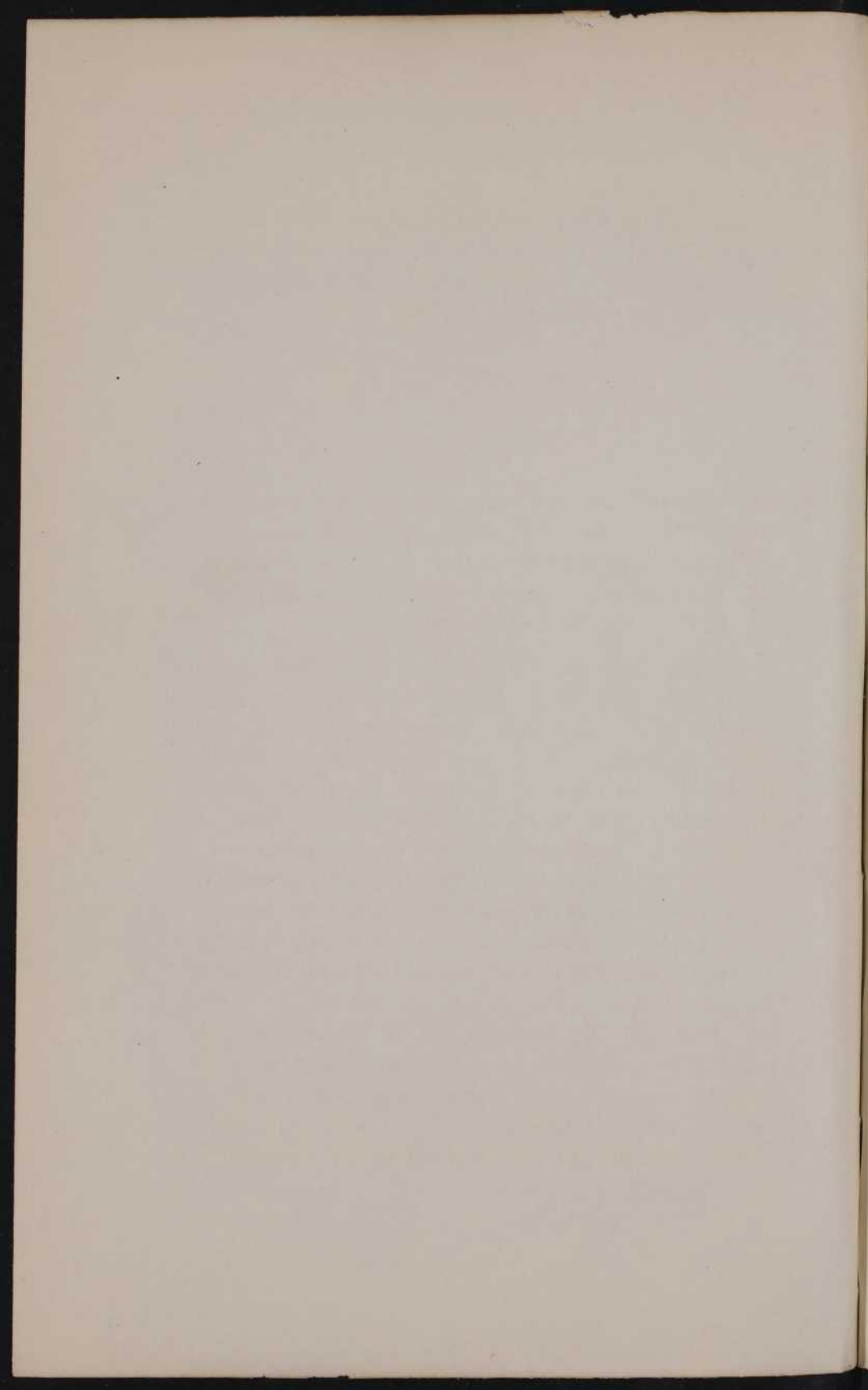
*

*

Quelle fut l'influence de ces réflexions dans l'âme de Jean-Paul? Impossible de la définir exactement. Il y a des mouvements intérieurs qui ne se perçoivent pas, malgré leur action réelle et certaine.

Quoi qu'il en soit, Jean-Paul se tournait vers des pensées plus sérieuses, s'attachait à nombre de questions qui naguère encore le laissaient indifférent. Sa conversation surtout revêtait un caractère plus élevé. Les émotions très vives qu'il avait

ressenties à la Noël, avaient comme brisé l'écorce légèrement durcie de son cœur. Maintenant, sans bien s'en rendre compte, il comprenait mieux la noblesse d'un idéal désintéressé.



Chapitre XVII

LE TEMPS PASSE

Malgré ses six mois, le second semestre paraît d'ordinaire plus rapide que le premier qui en compte seulement quatre. Il glisse avec une vitesse accélérée vers le printemps, les examens de fin d'année, les grandes vacances.

Aux examens de janvier, Jean-Paul avait repris sa place de premier, comme en *Eléments latins*. Il avait enfin renoncé à cette folie étrange, trop commune chez certains écoliers, qui fait consister la suprême gloire à réussir sans travailler. Combien de fois il avait dormi ostensiblement à l'étude, quitte à se reprendre en cachette, au dortoir ? Une première victoire sur sa vanité avait supprimé cette manie. Franchement il s'était mis à l'ouvrage, et déjà un triomphe éclatant couronnait ses efforts. Sa mère s'était réjouie, plus qu'on ne saurait le dire, en recevant le bulletin et la carte-certificat que l'on délivre à chaque premier de classe, comme un témoignage de succès et un titre d'honneur. La bonne madame Forest ne se lassait pas de montrer ces trophées à

la famille et aux voisins, répétant toujours: "Le Père Préfet me l'avait bien dit!"

Au début de février, les finissants firent leur retraite de décision, événement toujours impressionnant pour la communauté. Quel spectacle que l'heure de garde du premier vendredi du mois, quand les aînés, en couronne autour de l'autel, s'agenouillent pour demander la lumière de Dieu et aussi la grâce de ne pas "pécher contre la lumière." Jean-Paul, qu'une amitié naissante mais longtemps désirée avec Roland Barrette, liait davantage à la retraite, prit une part plus personnelle et plus sympathique à cette veillée d'armes. Il se voyait bientôt, lui aussi, cherchant à orienter sa vie à la clarté du soleil d'or rayonnant autour de la blanche hostie, au milieu d'une constellation de lampes et de cierges.

Quelles étaient les carrières choisies par les finissants? Grand secret. A la fin de la retraite, le samedi soir, eux-mêmes, dans une réunion intime, s'étaient communiqué leurs décisions, mais avec la promesse formelle de n'en rien révéler à l'extérieur.

Ensuite le semestre s'était organisé, les cercles s'étaient ouverts. Plus tard, on commença à préparer la grande séance qui a lieu à la Fête du Séminaire, ordinairement au mois de mai.

Cette année-là, on jouait "La Fille de Roland" par Henri de Bornier. Si le projet avait

transpiré, on attendait encore la distribution des rôles. Aussi il y eut un léger frisson d'inquiétude ou de vague espoir dans plus d'un cœur, quand le Père Lavigne, répétiteur officiel des séances, commença à faire demander certains élèves.

On nommait Barrette parmi les principaux acteurs. Sa belle taille, sa voix de basse bien timbrée, son geste facile et surtout ses succès passés, le désignaient à l'avance. De fait, tout le monde connut sans surprise qu'il tiendrait le rôle de Charlemagne. Mais les autres? Pour les autres, le Père Lavigne s'en rapporta beaucoup à l'avis de Roland; et Roland proposa Jean-Paul comme le plus apte à représenter Gérard.

Après le choix des acteurs, les répétitions commencèrent. Semaines de beaux rêves que vivent alors les écoliers, pendant qu'ils préparent une séance! Eprouver l'ineffable plaisir d'être à part des autres, demeurer dans une intimité secrète et légèrement mystérieuse, entrevoir un jour de triomphe et de gloire, quand on sera salué par les applaudissements de ses condisciples, de ses parents, de centaines et de centaines de visiteurs, des anciens, revenant à l'Alma Mater, et si bien disposés à tout admirer dans leur vieux Collège!

Le temps passa et le jour désiré arriva bien vite. Dans la salle de récréation, on avait préparé une scène de fortune; la grande nef, au moyen de

tréteaux, s'était transformée en amphithéâtre. Le mercredi soir, trois mai, dans une salle archicomble, le rideau se leva, laissant apercevoir l'intérieur du château de Montblois. Les jeunes artistes firent honneur à leur maison et à leurs maîtres. Ils interprétèrent magnifiquement la belle leçon de grandeur et d'héroïsme qui se dégage de la tragédie de Bornier.

Gérald s'attira les plus chaleureux applaudissements, moins peut-être par la perfection de son jeu que par la sincérité de son accent, l'éclat de son ardeur juvénile. Ce cher enfant avait bien une tristesse dans l'âme : sa mère, qui devait venir, écrivait, le jour même de la représentation, qu'elle se sentait un peu fatiguée et trop mal en train pour faire le voyage.

Le lendemain, grand congé. Plus de la moitié des élèves reçurent leurs parents. La cour était presque vide. On y remarquait surtout des anciens errant çà et là, heureux de rappeler leurs prouesses passées, et confessant, sans remords, quelques fredaines innocentes dont ils s'amusaient. Les acteurs d'hier circulaient à travers leurs camarades, un peu glorieux des regards qu'on leur jetait, et des félicitations qu'on leur répétait. Mais déjà la mélancolie, qui suit d'ordinaire ces jours de gloire, embrumait leurs cœurs.

Roland et Jean-Paul se promenèrent longtemps dans l'allée qui longe la rivière. Ils ne se lassaient pas de récapituler chaque détail de la

pièce, comme s'ils eussent voulu le graver plus profondément dans leur mémoire.

Tout en causant, Jean-Paul sentait se lever, au fond de son esprit, d'autres souvenirs. Sous les feuilles qui renaissaient, il se prit à songer aux autres feuilles qui les avaient précédées. Par cette même promenade, dans le cadre du même paysage, il avait conversé autrefois avec un autre ami maintenant disparu du Collège et de son cœur. Il avait confié à une âme qu'il croyait sœur de la sienne ses sentiments intimes, ses espoirs enchantés. Là, derrière le kiosque du Sacré-Cœur, il le revoyait, ce buisson touffu où, un jour de septembre, il s'était glissé avec Gaston Gervais, ce méchant compagnon qui l'avait détourné de son directeur spirituel pour l'engager dans toutes sortes de folies. Et voilà que le cœur trop plein de tant de pensées lourdes qu'il est toujours pénible de porter seul, Jean-Paul tira Roland près du buisson et lui conta sa petite histoire.

Une confidence en attire une autre. Roland voulut, lui aussi, déclarer ses secrets à son ami. Il annonça qu'il se destinait au journalisme. Ah! non pas à un journalisme quelconque, à la tâche banale de reporter; mais il entendait poursuivre ses études, obtenir la licence ès-lettres, s'initier aux questions sociales, afin de pouvoir ensuite consacrer sa vie à la défense des idées grandes et belles qui relèveraient la patrie. En lui-même, il songeait que le Canada français pourrait bien

avoir un jour son Louis Veuillot; et dans l'intime de son âme, il pensait un peu que ce serait lui. Après avoir ébauché son rêve, il s'arrêta brusquement:

—Et toi donc, qu'est-ce que tu feras?

—Moi! je ne sais pas encore, mais j'y réfléchis beaucoup depuis quelque temps.

—Penses-y. Tu sais, ça aide toujours d'entrevoir une carrière, ça nous stimule, ça nous pousse vers un idéal. On marche mieux et plus vite, quand on va quelque part et que l'on sait où l'on va. Parles-en à ton directeur. Il te dira sans doute, comme à moi, qu'il faut se demander deux choses: où nous serons le plus heureux (en cette vie et en l'autre évidemment, au fond cela se rejoint); et où nous serons le plus utile, c'est-à-dire, où nous ferons le plus de bien. Souvent d'ailleurs la seconde question comprend la première.

Et Roland récapitula brièvement les principes généraux de sa retraite de finissants. "Voistu, conclut-il, on s'étudie soi-même, on se mesure et on se pèse, puis on se compare aux différentes carrières qui s'offrent à chacun de nous: celle dans laquelle on s'ajuste le mieux, c'est celle-là qui convient. On y va."

Chapitre XVIII

UN JOUR DE JOIE

Cette fois-là, un groupe d'élèves avaient d'autres préoccupations que les grands problèmes de la vie. La fanfare organisait son pique-nique annuel. Roland Barrette était, là comme ailleurs, le président. Très affairé, le lundi soir, il courut la ville pour obtenir l'autorisation d'aller au Parc Vessot, et pour se procurer les vivres nécessaires. On avait fait un programme imprimé à la gélatine, en style de "petits mots fins", avec toutes sortes de parodies d'Horace ou de Virgile.

Jean-Paul, n'étant pas du comité, n'avait eu qu'à jouir. Il jouissait de tout le plaisir présumé; car selon l'adage ancien: "Le plus beau jour, c'est la veille". A l'étude du soir, il fut vraiment distrait dans son thème latin.

Le lendemain matin, les membres de la fanfare descendirent du dortoir en pantalons blancs. A la messe de communauté, Jean-Paul chanta le solo du cantique:

*Vers l'autel de Marie,
Marchons avec amour,
Vierge aimable et chérie,
Donne-nous un beau jour.*

La prière n'était pas superflue, car le temps menaçait. Une brume assez dense flottait sur les toits. Pleuvrait-il?

Le Père Dubuc, directeur de la fanfare, interrogea le baromètre et les experts. De l'avis des connaisseurs, il vaudrait mieux attendre. Mais les élèves réclamaient: "Un pique-nique remis, c'est comme un congé "salé". Jean-Paul surtout montrait une ardeur extraordinaire. Le déjeuner se passa dans l'impatience et l'inquiétude.

Heureusement, au sortir du réfectoire, on constata que la brume disparaissait. Quelques pâles rayons de soleil parvenaient à faire reluire les gouttelettes de rosée sur les feuilles nouvelles. "On y va! on y va!" crièrent les intéressés, en courant vers la salle de musique: "Il fait beau, venez voir, mon Père!" On traîna le Père Dubuc sur le perron, pour consulter les augures. Impossible de résister! il consentit.

Bien avant huit heures et trente, moment fixé pour le départ, les musiciens avaient pris leurs instruments et s'étaient postés au coin de la maison. Des notes d'altos, des éclats de trombones, des ronflements de contrebasses, des battements de tambours, tous les frémissements d'une fanfare impatiente de partir et de jouer, résonnaient sans cesse. On trépignait. Enfin, le Père Dubuc, après avoir terminé l'organisation, rejoit-

gnit le groupe, et, d'un coup de sifflet, donna le signal du départ. Au pas. Trois coups de grosse caisse. On attaqua "En bon ordre", de Suppé. Dans les classes, il y eut un frisson d'admiration et d'envie. "Chanceux"! cria un élève par la fenêtre.

Sous le soleil maintenant très clair, les cuivres étincelants défilèrent à travers les rues, se dirigeant du côté sud-ouest de la ville, pour se rendre au Parc Vessot. Une fois qu'on eut pris la campagne, les rangs se débandèrent, et chacun s'en alla à son gré. Arrivés au Parc, on se hâta de s'installer. Une gentille villa se dressait dans un cadre de grands pins, tout à côté de l'eau qui descend en flots rapides. Evidemment, personne n'avait la permission de se baigner, mais on ne pouvait s'empêcher d'aller se mouiller les pieds dans l'onde fraîche. Sans retard, on organisa des jeux et des concours, pendant que le comité dressait les tables sur des tréteaux et préparait le dîner.

Jean-Paul déployait une gaieté débordante; jamais il n'avait eu le cœur si léger. Le premier dans toutes les culbutes. L'entrain était d'ailleurs général. La formule du jour, — car il faut toujours une formule comique dans ces circonstances, — était: "Là où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir." Sans doute une corruption du vieux proverbe: "Là où il y a de la gêne . . .

A onze heures, deux voitures s'annoncèrent : le bagage et les victuailles. Une couple d'élèves coururent au-devant et montèrent sur un cheval ; Jean-Paul s'assit sur le sommet du collier, et tout l'équipage entra triomphalement sur le terrain avec un panache de beaux gars en liesse. Des visiteurs arrivèrent. Plusieurs professeurs ne pouvaient manquer de témoigner leur sympathie au corps de musique. "Le Père Beauchamp n'y est pas?" demanda Jean-Paul. Il avait l'impression d'une plus grande sécurité quand son directeur était là. Quelqu'un déclara que le Père Beauchamp était absent, parti ce matin pour Montréal.

"A table! à table, tout le monde!" cria Barrette, entre deux coups de sifflet. On offrit la présidence au Père Fontaine, parce qu'il était le plus âgé, et aussi en sa qualité de professeur de mathématiques, science très voisine de la musique, expliqua un savant. Les invités prirent place, et les élèves se groupèrent autour d'eux. On apporta un immense pot de grès contenant les traditionnelles fèves au lard, les "beans", puisqu'il faut les appeler par leur nom. Lorsqu'on leva le couvercle, un fumet fort appétissant alla caresser toutes les narines qui tressaillirent de joie.

Le Père Fontaine réclama le silence : "Quand je faisais le catéchisme, dit-il, j'avais demandé à un petit garçon : Qu'est-ce qu'on dit avant de manger? Pas de réponse. Voyons,

repris-je, ton papa, par exemple, qu'est-ce qu'il dit en se mettant à table? Et le petit bonhomme



me répliqua: Il dit: Attaquons! C'est le "Benedicite" de plusieurs. Eh bien! nous autres, disons les deux."

Et après avoir fait le signe de la croix et béni la table, le Père Fontaine lança le mot: "Attaquons"!

Quelle attaque! Barrette se tenait au centre, armé d'une louche. Il tirait de l'immense pot des pelletées de fèves d'or, ornées de diamants, car le lard brillait comme une pierre précieuse sertie dans un ample chaton. Un flacon rouge, renfermant l'obligatoire salade de tomate, circulait et mettait une toque royale à chaque assiette. La gaieté assaisonna le dîner plus encore que la salade. D'un bout à l'autre de la table, on se lançait des mots d'esprit avant de se lancer des pelures de bananes...

Jean-Paul, un sac de papier sur la tête, était assis sur une boîte et au centre du tapage. Quand son voisin lui présenta des radis encore tout jeunes, une primeur, il s'exclama: "Ah! ils sont bien petits ces radis-là, il doit en falloir beaucoup pour en faire une douzaine!" Se levant soudain, il interpella les camarades de l'autre bout: "Pas tant de bruit là-bas, on ne s'entend pas manger, ici!"

Et puis les crêpes! Ah! les crêpes avec du sirop d'érable! Connaissez-vous quelque chose de meilleur, surtout quand on les apporte dans la poêle, frétilantes, avec une belle dentelle autour? Il est possible que d'aucuns en aient trop mangé... Mais que voulez-vous? En pique-nique comme en pique-nique! Et puis qu'on le sache

une fois pour toutes: "Là où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir."

Le comité avait tout prévu. On avait apporté des kodaks. Sur la fin du repas, on prit des photographies et des plus fantaisistes. Chacun imagina une pose originale et cocasse: l'un se mit un plat sur la tête, un autre prit le pot de fèves dans ses bras, un troisième se fit donner à boire par son voisin; enfin on réalisa toutes les folies possibles pour faire rire les voisins et . . . la postérité.

Dans l'après-midi: partie de baseball, concours divers, sauts et courses. On courut avec un œuf dans une cuillère, une arachide sur un couteau, etc.

Le soir, il fallut revenir d'assez bonne heure, à cause du ciel maussade qui recommençait à grimacer. On rentra juste à temps pour éviter la pluie. Quelle journée, quel plaisir . . . et plus tard quel souvenir! . . .



Chapitre XIX

L'ÉPREUVE

Le même soir, alors que les élèves étaient à réciter la prière à la chapelle, le Père Supérieur sortit de sa chambre, paraissant ému et cherchant quelqu'un. Apercevant le Frère concierge, il alla droit à lui: "Je désire voir tout de suite le Père Beauchamp."

Le Frère prit l'escalier, monta quelques marches et redescendit aussitôt. Il courut vers le Père Supérieur pour lui rappeler que le Père Beauchamp était à Montréal.

—En effet, fit le Père embarrassé. Envoyez alors le Père Préfet.

—Le Père Préfet préside actuellement la prière des élèves.

—Eh bien! Surveillez les élèves à leur sortie de la chapelle et faites venir immédiatement ici Jean-Paul Forest.

Le Frère concierge alla se mettre au guet. Sans savoir ce dont il s'agissait, il avait néanmoins compris qu'un événement sérieux venait de

se produire. L'allure du Père Supérieur, la gravité de son regard et de ses paroles, indiquaient quelque chose de tragique.

Cinq minutes plus tard, Jean-Paul frappait chez le Père Supérieur. Un peu troublé, tout en scrutant sa conscience, il ne pouvait voir pourquoi on le mandait à cette heure. Il entra et fut surpris de l'air à la fois mystérieux et paternel du Supérieur qui l'invita à s'asseoir à côté de lui, près du bureau.

La vaste pièce était sourdement éclairée par une lampe avec abat-jour écrasé sur la table de travail. Dans les deux fenêtres, se ruait avec rage une pluie violente qui battait les vitres à les faire éclater. Sauf ce bruit monotone, un grand silence impressionnant régnait partout. Le Père Supérieur, avec une bonté infinie, commença par dire :

— Vous allez bien, mon cher enfant ?

— Oui, mon Père.

— Vous avez reçu récemment des nouvelles de chez vous ?

— Non. Maman m'a prévenu qu'elle ne pourrait pas écrire, cela la fatigue trop.

— En effet, je crois que votre mère était souffrante depuis quelque temps ; j'ai même su que sa maladie ne manquait pas d'une certaine gravité.

—Mon Père, interrompit Jean-Paul, déjà inquiet, auriez-vous appris quelque mauvaise nouvelle?

—Oui, pauvre enfant, un téléphone tout à l'heure...

—Qu'est-ce qu'il y a, dites-moi?

—C'est votre frère qui m'a parlé. Votre mère avait pris son souper comme d'habitude; à la fin du repas, elle a ressenti une fatigue et a voulu se retirer dans sa chambre. Vers sept heures, votre frère est allé voir si elle avait besoin



de quelque chose. Il l'a trouvée renversée à terre. Appelant du secours, on a cherché par tous les moyens à la ranimer, pendant que votre voisin courait chercher le médecin et monsieur le Curé.

Impossible! Le médecin a déclaré ne pouvoir rien faire, et monsieur le Curé s'est hâté de lui administrer l'Extrême-Onction. Elle n'a pas donné signe de vie.

Le Père prononça cette dernière phrase avec un accent de piété et de profonde sympathie. Jean-Paul s'était levé, droit, pâle, les yeux égarés, les mains tremblantes, essayant en vain de balbutier des mots qu'il ne trouvait pas: "Je veux m'en aller, finit-il par dire, m'en aller tout de suite." Le Père Supérieur le prit dans ses bras et le repoussa doucement vers la même chaise. "Dans le ciel! Elle est dans le ciel, votre mère bien-aimée!" Le pauvre enfant s'écroula comme un oiseau blessé: "Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas"! Mais sa voix se perdait dans des sanglots déchirants.

Le Père penché sur lui, le serrant dans une étreinte affectueuse, le laissa pleurer. Puis, quand il put se faire entendre, il lui dit: "Nous allons prier pour elle, tous les deux. Mettons-nous à genoux." Jean-Paul se laissa glisser au bord du bureau, et saisit de ses mains nerveuses le crucifix d'argent que lui tendait le Père Supérieur; mais il fut pris d'un nouvel accès de larmes. Tout seul, de sa voix grave, le Père récita le "De Profundis". Demeurant à genoux, il ajouta une autre prière, sans doute pour le cher orphelin qui n'avait même pas eu la consolation de dire adieu à sa tendre mère.

S'étant levé, il tenta de parler encore à Jean-Paul, qui maintenant ne pleurait plus, mais restait là grelottant et secoué, par intermittences, d'un violent choc intérieur, comme un hoquet qui lui coupait la respiration. "Vous irez, dit le Père, vous reposer à l'infirmerie. Venez, je vais vous y conduire moi-même. Demain matin, vous partirez pour chez-vous."

Jean-Paul se laissa coucher presque dans l'inconscience. Quand il fut seul et que les lampes se furent éteintes, il se retrouva avec un esprit plus lucide et plus capable de mesurer son immense malheur.

A travers le vide de son âme passait le portrait de sa mère. Il la revoyait dans toutes les positions: elle marchait autour de lui, elle s'asseyait, elle lui parlait. Et toujours, au fond du tableau, se dressait l'image du cadavre renversé dans la chambre, ou encore de la tombe exposée dans le grand salon. Alors, le cœur lui crevait de nouveau; il pleurait, la tête enfoncée dans son oreiller. A la fin, épuisé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil lourd, avec une respiration oppressée et de vagues plaintes qui s'échappaient de ses cauchemars.

*

*

*

Le lendemain soir, le Père Beauchamp, en arrivant au Séminaire, apprit la triste nouvelle.

On lui remit une lettre qui venait précisément de Jean-Paul. Il monta aussitôt à sa chambre et l'ouvrit.

*Saint-Raphaël, 15 mai 19***

Mon révérend et cher Père,

Vous savez sans doute maintenant mon grand malheur. Si, au moins, vous aviez été là pour me soutenir quand le coup m'a frappé! Comment vous dire mon arrivée ici? Cela ne se décrit pas. Avoir quitté sa mère au jour de l'an, quand elle semblait en bonne santé, l'avoir embrassée en pressentant déjà la hâte de la revoir, et puis la retrouver dans une tombe!

Je vous écris de ma chambre, en haut. Je n'ose plus descendre avec les autres. J'essaie d'évoquer tous vos conseils, afin de trouver la force de passer à travers cette épreuve. Que ferai-je désormais? Maman n'est plus là. Ayez pitié de moi, mon Père. Vous m'avez souvent parlé de sacrifice, mais vous ne m'avez pas dit que la Providence m'en demanderait un semblable. Expliquez-moi donc pourquoi le Dieu que vous proclamez si bon me fait tant de mal. Je ne comprends rien. Je suis perdu. Je tends vers vous mes pauvres mains meurtries. Je ne sais plus que dire et je ne suis plus capable d'écrire...

En effet l'écriture chevauchait sur les dernières lignes. La lettre n'était pas signée. Jean-Paul avait oublié d'y mettre son nom. Mais une coulisse d'eau, une larme, était sa signature la plus

authentique, à cette heure de suprême détresse.

Le Père Beauchamp, d'ailleurs, ne pouvait plus lire; ses yeux s'étaient brouillés, en même temps que son cœur s'était ému. Il voulut répondre tout de suite.

Mon cher Jean-Paul,

Je viens d'apprendre votre grand deuil et je me hâte de vous adresser mes condoléances avec l'expression de ma plus paternelle sympathie. Pauvre enfant! Dieu sait si je comprends votre épreuve et si je la partage! Je n'essayerai point de vous consoler: vous avez bien raison de pleurer et je pleure avec vous. Mais vous ne pleurez pas, selon le mot de l'Apôtre, votre saint patron, "comme ceux qui n'ont pas d'espérance." Les morts vivent, mon ami. S'ils meurent, ce n'est que dans le cœur des vivants. Le vôtre ne sera jamais le tombeau de votre mère. Elle s'en est allée, mais croyez-moi, elle demeure encore près de vous, pour vous protéger et pour vous conduire: elle vous parlera et déjà elle vous parle.

Ne tentez pas de pénétrer les desseins de la Providence. Peut-être fallait-il que votre mère s'en allât, pour revenir vers vous plus grande et plus puissante. Qui sait si elle n'a pas offert à Dieu sa vie, afin d'obtenir pour vous quelque grâce insigne? C'est le rôle des mères de se dévouer et de se sacrifier, rôle sublime qu'elles accomplissent aussi bien là-haut que sur la terre.

Sans doute, le Ciel vous envoie un grand malheur. Mais ne sentiez-vous pas que le même Dieu, qui vous a

comblé de faveurs spirituelles depuis plusieurs mois, pouvait maintenant réclamer de vous un acte d'amour, un témoignage d'abnégation? Votre pique-nique, si joyeux avant le soir de tristesse, m'apparaît comme un symbole. Le Christ forge les âmes; ensuite il les frappe pour voir quel son elles vont rendre.

Vous accepterez avec toute votre foi religieuse cette souveraine épreuve. Ne murmurez pas. Pleurez seulement et doucement dans le sein de Dieu, le père de tous. Priez surtout, ce sera le moyen de communiquer encore avec votre mère invisible et présente. Je prie avec vous. Je serai après-demain aux funérailles.

Croyez à ma profonde sympathie comme à ma sincère affection.

Tout vôtre en N.-S.,

Père J. Beauchamp.

De fait, le Père Beauchamp assista aux funérailles et même chanta le service. Avec la famille il alla reconduire à son dernier repos celle que la paroisse avait proclamée "une sainte". Il revint aussitôt à cause de ses occupations. Jean-Paul ne rentra que le lundi suivant.

*

*

*

Certes, c'était un triste retour. Malgré la sympathie de tous les confrères qui, à son arrivée, firent chanter une grand'messe pour l'âme de sa vénérée mère, Jean-Paul eut bien de la peine à

reprendre la vie de collège. L'année tirait à sa fin; encore guère plus d'un mois, et ce serait l'examen périlleux et fort important du baccalauréat.

A la vérité, Jean-Paul avait d'autres soucis . . .

Les élèves s'exerçaient alors à ce qu'ils appellent des "bacs en blanc", examens d'essai que l'on passe exactement dans les mêmes conditions que le baccalauréat. Ainsi chacun peut mesurer ses forces et prévoir ses possibilités de succès. Jean-Paul s'y mit d'abord avec un effort pénible, et puis avec meilleure grâce. Heureusement, cette préoccupation l'aida à secouer un peu la lourde peine qui écrasait son cœur, le força à dominer son chagrin et à reprendre le sens pratique de la vie.

Tout de même, une question très sérieuse agita son âme. Sa mère morte, sa situation se compliquait et réclamait une solution nette et, autant que possible, définitive. La fortune de la famille n'était pas considérable. Lui avait déjà reçu sa large part. D'autres petits à la maison, pour être devenus plus tôt orphelins, n'avaient pas moins de droits. Jean-Paul voyait bien tout cela, il le comprenait et entendait ne pas reculer devant les sacrifices nécessaires.

Alors la lutte reprit dans son cœur. Il se sentait poussé vers le dénouement avec une force

inélucltable. Devant lui passait le mirage de cette vie heureuse et glorieuse à laquelle il avait si souvent rêvé. Il relut son journal afin d'y retrouver "toute son âme". Mais cette âme avait vieilli, peut-être même avait-elle changé. Rien comme la mort n'est capable d'éclairer la vie!

Il voulut encore se confier à son directeur spirituel. A la saison du printemps, à la veille des vacances, quand les élèves semblent se détacher peu à peu de leurs maîtres, lui s'en approchait davantage. Il n'osait pas résoudre seul un si grave problème. Il aurait désiré une décision catégorique du Père Beauchamp. Son directeur se contentait de l'aider à réfléchir. Et quand Jean-Paul le pressait avec trop d'insistance, le Père répondait: "C'est vous qui devez choisir votre carrière, parce que c'est vous qui allez la remplir." A la fin cependant, il parut retrouver le calme. Il fit une neuvaine au Saint-Esprit avant la Pentecôte. Le jour même de la fête, il régla sa vie, mais tout demeura dans un profond secret. Un seul élève apprit sa décision, ce fut Roland Barrette.

Malgré la discrétion des finissants, on connaissait néanmoins le choix de plusieurs. La moitié à peu près irait dans le clergé séculier ou régulier, un certain nombre embrasserait les professions libérales. Quelques-uns avaient découvert l'Ecole des Hautes-Etudes et l'Ecole polytechnique; ils vantaient l'importance des carrières écono-

miques. Roland et Jean-Paul ne conservaient pas moins leurs préférences, chacun pour son propre choix.

L'année s'acheva dans la paix et le travail. Jean-Paul réussit fort bien à l'examen du baccalauréat. Peu s'en fallut même qu'il ne remportât le prix du "Prince de Galles". Après la journée de retraite traditionnelle, il quitta le Collège, disant adieu à ses confrères de classe et à tous ses amis, les avertissant qu'il ne reviendrait pas, l'année suivante, pour des raisons de famille . . .



EPILOGUE

Les vacances se passèrent sans bruit. Le Père Beauchamp partit pour Lowell, où il devait remplacer un curé, ancien élève, en voyage de repos. Le mystère enveloppa Jean-Paul. Son deuil avait d'ailleurs mis autour de sa personne une atmosphère de discrétion.

.....

Vers le début de septembre, les professeurs commencèrent à revenir un à un. Et le cinq seulement, le jour même de la rentrée, le Père Beauchamp arrivait par le train du soir. La journée avait été froide et pluvieuse. Comme il se faisait tard, le Père, sans saluer personne, monta à sa chambre, voulant être à son poste de confesseur, dès la première entrée des élèves à la chapelle.

Sur son bureau, une volumineuse correspondance l'attendait : des lettres qui l'avaient cherché plusieurs semaines, des cartes postales d'élèves en voyage qui lui adressaient leurs saluts, etc. Le Père se contenta de les décacheter, de regarder la signature, les remettant là, en pile, pour les relire plus tard. Cependant une enveloppe parut le frapper. Nerveusement il l'ouvrit. Oui, c'était cela ; il lut :

Postulat des Pères Blancs, Québec.

Mon révérend et cher Père,

Me voici donc rendu au Postulat des Pères Blancs, bien décidé à devenir un missionnaire d'Afrique. Vous savez mieux que quiconque ce qu'il m'en a coûté pour faire un pareil sacrifice de mes rêves passés, mais vous ne savez pas moins avec quelle conviction personnelle j'ai choisi cette carrière. Depuis la séance du Cercle Saint-Michel dont je vous ai tant parlé, cet idéal s'est emparé de mon esprit et s'est imposé à ma conscience comme un appel de Dieu.

Ce qui a frayé le chemin à cette conviction, ce qui m'a haussé jusqu'à cette lumière, c'est la direction spirituelle. Dire que si longtemps j'ai suspecté cette méthode, j'ai soupçonné là une sorte de ruse ou un traquenard! Maintenant que je vois les choses sous leur vrai jour, je voudrais crier à tous mes condisciples: le professeur le plus nécessaire au collège, c'est le professeur de vertu, celui qui nous révèle à nous-mêmes, oriente nos efforts et contrôle ensuite notre travail intérieur.

Je remercie Dieu de ses bienfaits et je vais m'efforcer de correspondre à ses précieuses faveurs.

Je vous prie d'agréer . . . etc.

Fr. Jean-Paul FOREST, d. P. B.

Droit, près de son bureau, le Père lisait à la clarté de la lampe fixée au plafond. Un sentiment mêlé de fierté et de tristesse envahissait tout son être. Il éprouvait l'émotion de l'artiste en face de



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

son œuvre; mais aussi l'absence, la séparation définitive assombrissait son cœur. Malgré soi, on s'attache si profondément à ces petites âmes qui se donnent avec confiance. Il resta là, rêveur, les yeux perdus dans le vague, pendant qu'il tenait toujours la lettre. Puis il se mit à la relire, cherchant quelque chose qu'il ne pouvait découvrir. Non, il ne trouvait rien. Pas un mot de tendre souvenir directement adressé à sa personne, pas un mot de reconnaissance pour lui-même qui s'était tant dévoué! Alors ce fut une impression d'abattement, de lassitude, comme un vertige déprimant et douloureux. Mais aussitôt il se ressaisit: "Non, non, se dit-il, non, c'est juste! J'ai voulu donner cette âme à Dieu. Elle lui appartient; je n'ai rien à réclamer."

Il en était à ces réflexions quand la cloche sonna la montée à la chapelle. Elle sonna comme un clairon sonne. C'était l'appel. Vite, repoussant ses lettres, le Père Beauchamp partit d'un pas rapide. Les élèves défilaient. Il passa à travers les rangs; et, arrivé au prie-Dieu de son confessionnal, il tomba à genoux . . . pour recommencer.

FIN

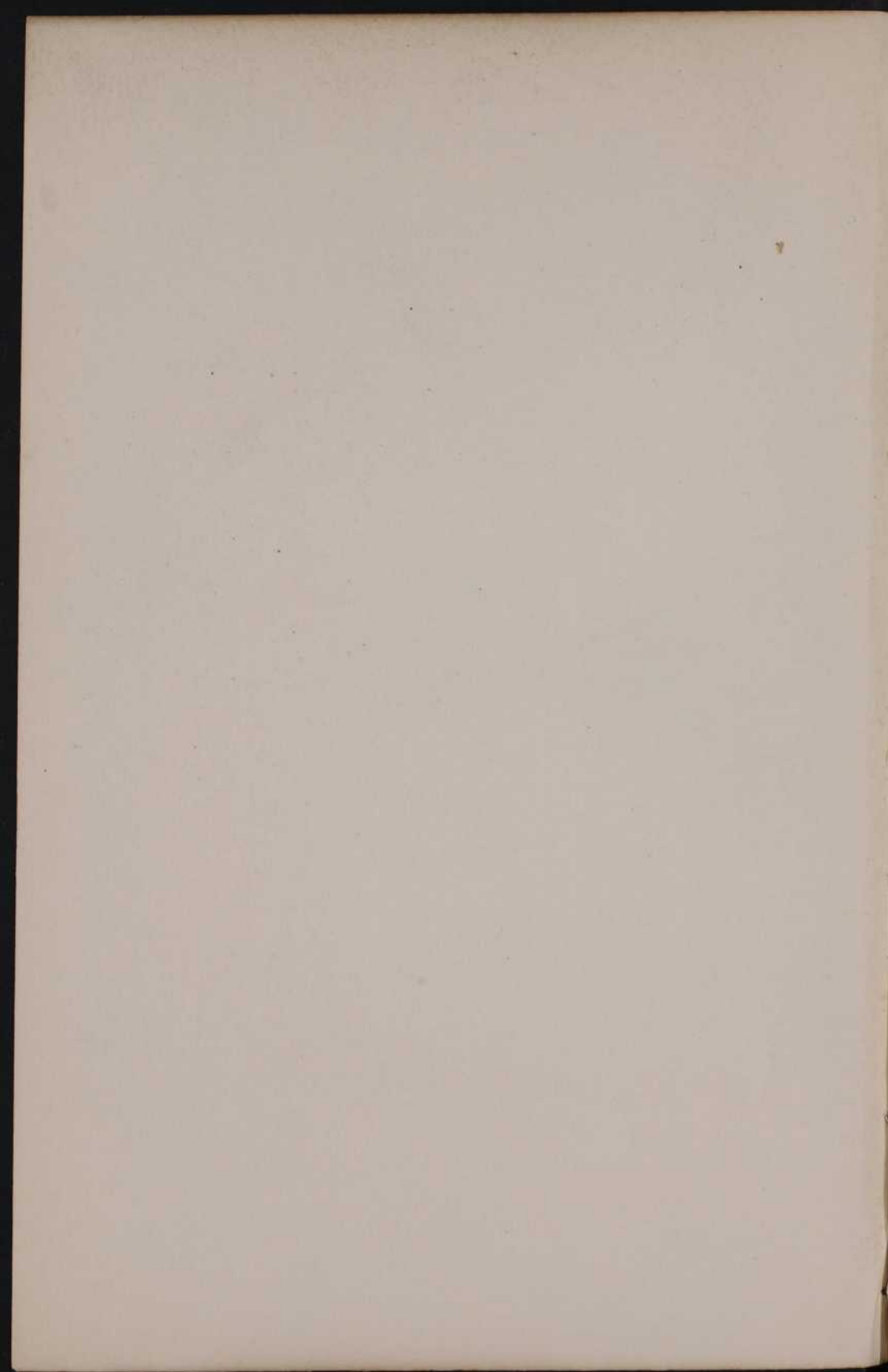
BIBLIOTHÈQUE
MUSEE-THIAS

Table des matières

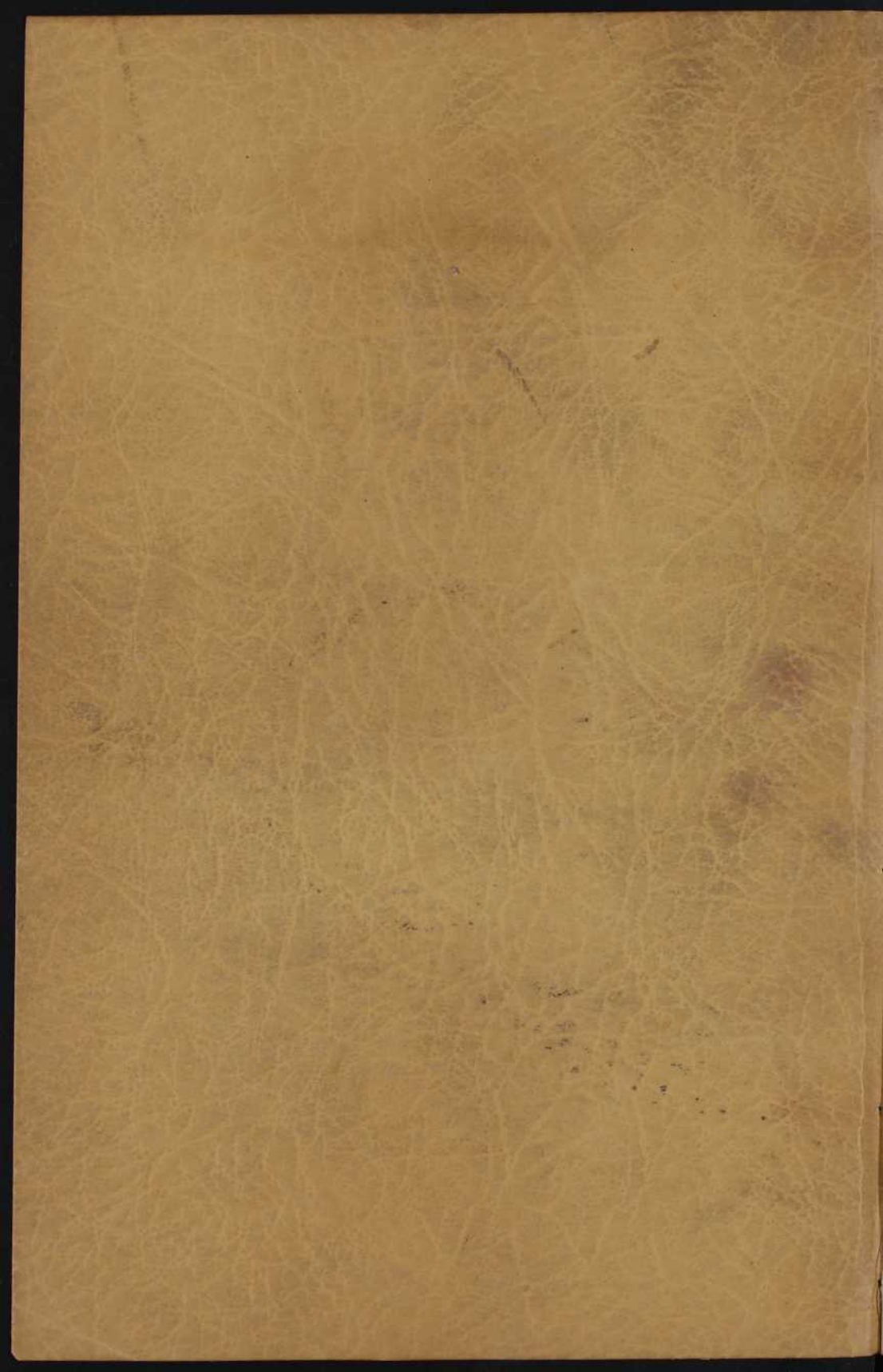
	Pages
I. — LA SORTIE.....	7
II. — LA MAISON FOREST.....	15
III. — SUR LE LAC.....	23
IV. — PREMIÈRE BLESSURE.....	33
V. — LA RENTRÉE.....	47
VI. — UNE PAIRE D'AMIS.....	58
VII. — L'ABANDON DU COEUR.....	69
VIII. — D'AUTRES AMOURS.....	77
IX. — VERS LA LUMIÈRE.....	87
X. — IL FAUT AIMER OU HAÏR.....	99
XI. — LE CHOC.....	111
XII. — LE "DIABLE" AU DORTOIR.....	116
XIII. — LA NUIT PURE DE NOËL.....	129
XIV. — TOUTE SON ÂME.....	138
XV. — UN NOUVEL HORIZON.....	147
XVI. — UNE SÉANCE AU CERCLE.....	157
XVII. — LE TEMPS PASSE.....	166
XVIII. — UN JOUR DE JOIE.....	173
XIX. — L'ÉPREUVE.....	181
ÉPILOGUE.....	192

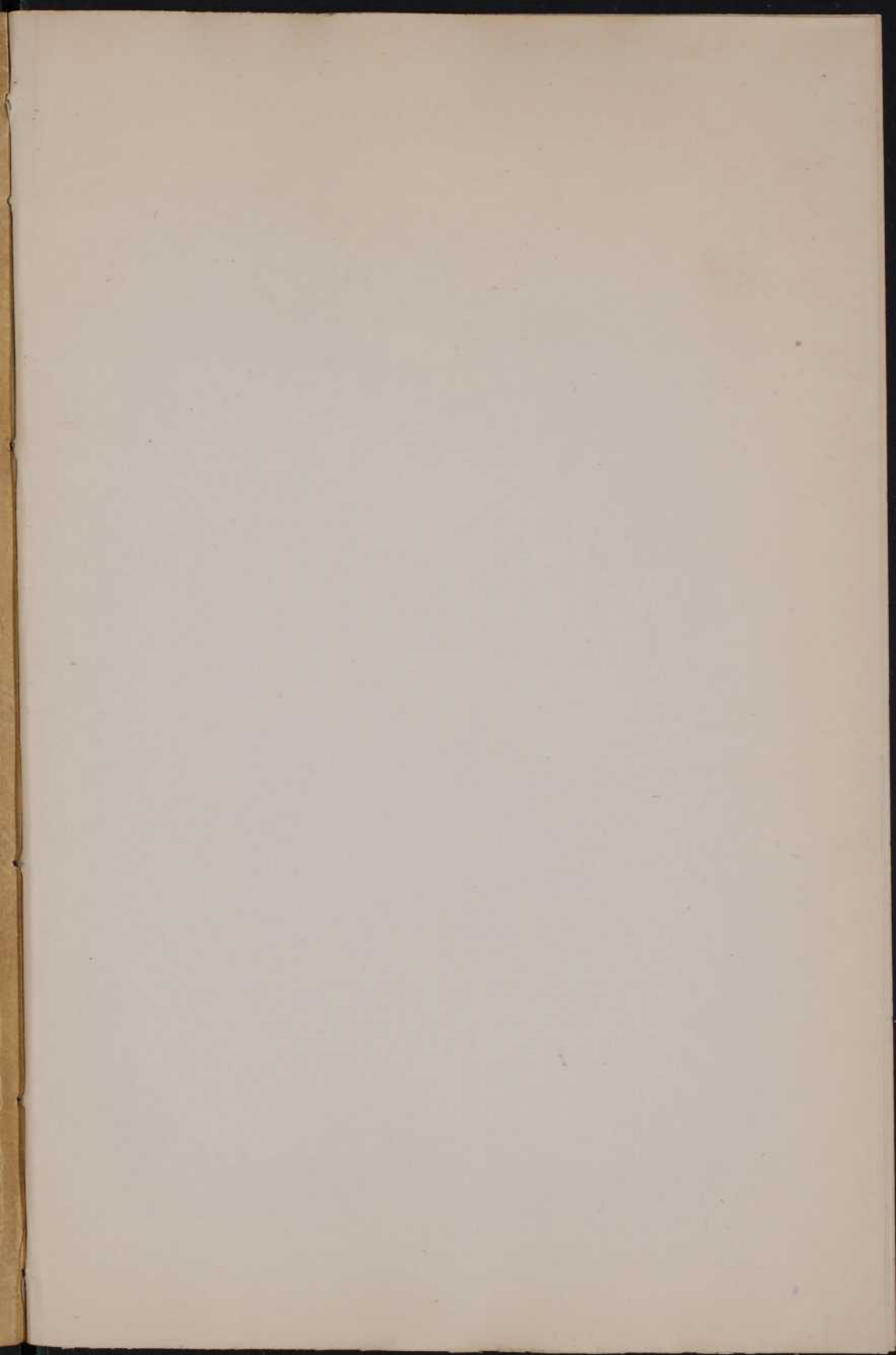


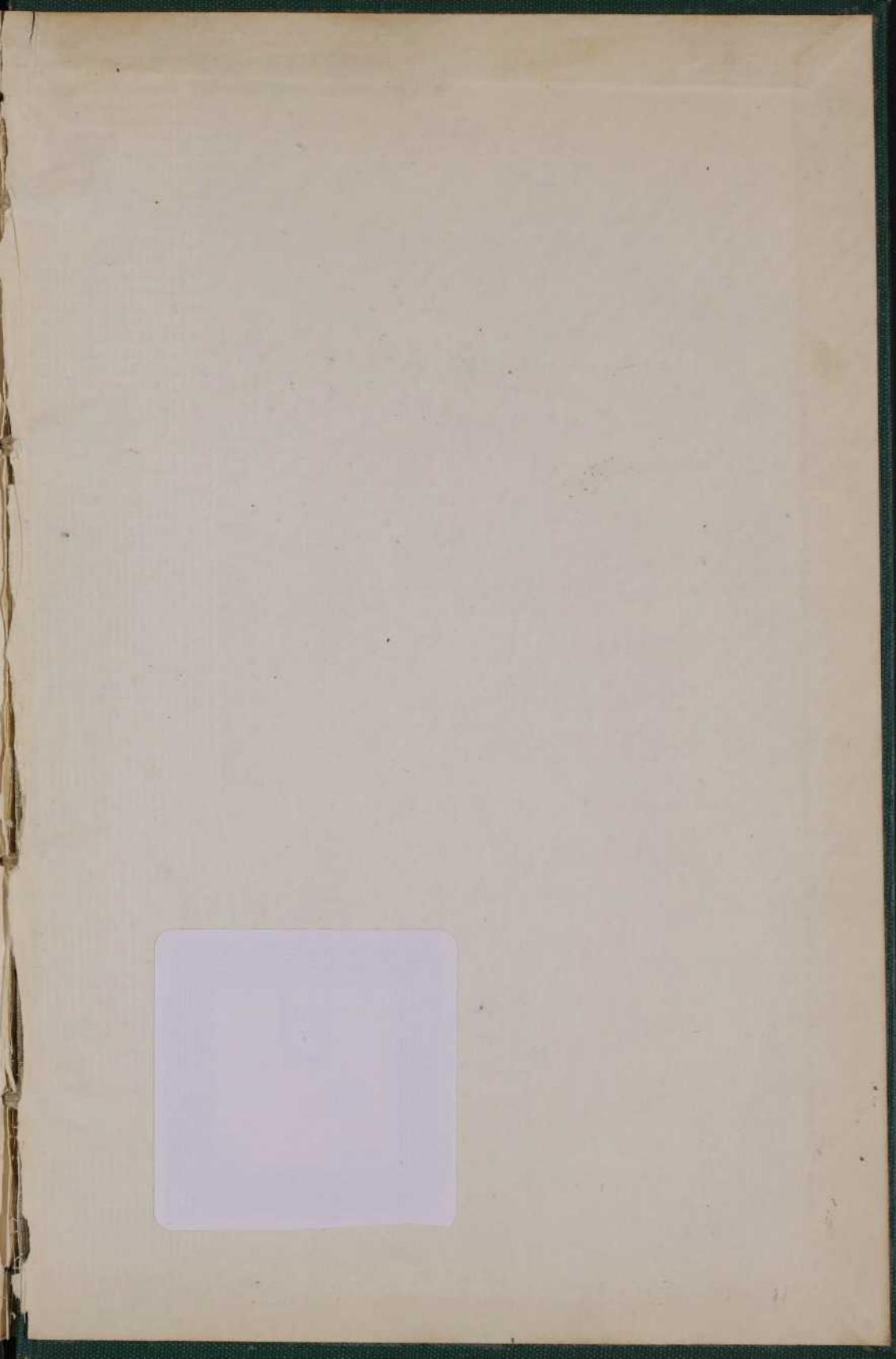
Imprimé par
l'Imprimerie de l'Institution
des Sourds-Muets.











BNQ



000 425 777

CIV
VI
21